La ville sainte d’Al Quds

لمدينة

القدس الشريف



Al Quds période avant l'islam

Les hommes préhistoriques ont vécu dans la région qui est celle d'Al Quds aujourd'hui et il semble que c'est dans ce qui constitue actuellement le quartier grec dans les hauteurs de la Vallée d'Ephraim qu'ils avaient leurs logis, car l'on y a trouvé bon nombre d'objets datant de cette époque lors de la pose de la voie ferrée et le creusement des fondations d'immeubles modernes. Quoique la superficie du lieu n'ait pas été délimitée, il semble, d'après l'éparpillement des objets trouvés et des décombres, qu'elle était très étendue.
C'est J. German Durand qui fut le premier à découvrir cet endroit, mais c'est surtout Stekelis qui entamera en 1933, conjointement avec R. Neuville, les premières fouilles systématiques financées par l'Office de Paléontologie de l'Homme de Paris.
Grâce à ces excavations, il a été possible de découvrir plusieurs endroits d'habitation. Stekelis réussit par ailleurs à grouper tous les objets trouvés en plusieurs catégories selon la nature de la substance qui a servi à leurs productions. Il pense que ce qu'il a découvert à Al Quds est plus ancien que tous les objets blancs. Il y a par exemple beaucoup de similitude entre les ruines d'Al Quds et celles des grottes d'Attâbûn, mais celles là sont plus anciennes que celles ci.
L'existence d'Al Quds, à l'aube de l'âge du bronze a été attestée par les excavations. C'est ainsi que des objets en terre cuite datant de cette époque ont été découverts à l'Est du Plateau. Il est fort probable que cette période (l'âge du bronze) fût celle d'une mutation civilisationnelle en Palestine, mais la preuve que la ville a réellement existé est la découverte d'une toute petite partie de la muraille bâtie en pierre de raille vers l'an 1800 avant Jésus Christ et qui descend vers l'Est du Plateau. Des ruines de la même époque ont été trouvées également à Ras Al 'Ain.
Au début de son histoire, la ville d'Al Quds avait une superficie de 11 feddâns. C'est, en tout cas, ce qu'ont démontré les recherches archéologiques qui, par ailleurs, nous informent que les vestiges du début de l'âge du bronze n'existent pratiquement plus à cause des carrières et des excavations. En revanche, il subsiste encore quelques ruines de peu d'importance dispersées sur les versants des collines. Il semble qu' Al Quds soit devenu une ville prestigieuse au milieu et à la fin de l'âge du bronze (aux en virons des 14e et 13e siècles avant Jésus Christ), c'est à

dire à l'époque des Jébuséens. Elle a réussi à stopper, durant cette période, les incursions israélites pour un bon bout temps.
Al Quds fut longtemps gouverné par les Jébuséens. La Torah le décrit comme une ville jébuséenne très puissante. Elle le restera d'ailleurs jusqu'à ce qu'elle fût libérée par Dâoud (David)   que le Salut de Dieu soit sur Lui   en l'an 995 avant Jésus Christ. Pour le prophète Dâoud, l'occupation de la ville était la seule issue salutaire pour le maintien de son pouvoir qui avait débuté par le massacre de ses ennemis et le refoulement des Philistins dans les satrapies littorales.
C'est sur les hauteurs du Plateau Az zahra, dans la partie méridionale de la ville clôturée aujourd'hui, qu'Al Quds, ville jubésite, avait été édifié dans un lieu protégé naturellement par les vallées qui l'entourent de tous les côtés. Malgré la puissance autorisé que Dâoud (sur Lui la Paie) a pu établir sur les régions de l'Est; du Nord et Sud, il n'a jamais été en mesure d'annexer le littoral palestinien à son domaine d'influence. Il semble que cela est dû à la politique d'équilibre que les autorités égyptiennes ont toujours entretenue avec Dâoud et les Philistins. C'est à la raison qui explique que les régions côtières n'ont jamais été sous la domination israélite.
La plus ancienne inscription de la ville d'Al Quds est mentionnée dans les textes égyptiens découverts à Tell Al Amarna et qui remontent aux environ de l'an 1370 avant Jésus Christ. En effet, c'est à cette époque que le gouverneur d'Al Quds avait adressé une lettre au Pharaon égyptien « Akhnaton », lui demandant de l'aide et des renforts contre les assauts des habirou devenus trop dangereux pour la paix dans le pays.



La conquête d’Al Quds par Dâoud (sur Lui la Paix) contenait en germe la création d’une entité politique pour les Israélites avec comme leader le Prophète Dâoud. D’une manière générale on peut dire aujourd’hui que l’infiltration des Israélites en Palestine a été et reste un sujet de controverses. Selon certaines versions, quelques anciennes tribus israélites se sont infiltrées au Sud, d’autres à l’Est (vers le Nord), sans jamais former un seul groupe, à cause de la puissante ville d’Al Quds qui s’interposait entre eux, jusqu’au jour où Dâoud (que la Paix soit sur Lui) la conquit.
Les récits de la Torah nous apprennent qu’en entrant à Al Quds (Jébus), Dâoud, sur Lui le Salut, séduisit les Jébuséens et fit embellir leur ville. Cependant, celle ci semble ne pas avoir été agrandie de son temps. Il n’existe, en tout cas, aucun indice prouvant une extension quelconque de la ville et les excavations menées dans les lieux n’ont rien pu prouver. La partie de la muraille évoquée plus haut et qui date de l’âge du bronze a continué d’exister du temps de Dâoud et est restée opérationnelle plus de deux siècles plus tard.
Suleyman (Salomon) prit le pouvoir après la mort de son père Dâoud. Son règne marqua l’apogée de la puissance de la ville d’Al Quds qui fut agrandie. Salomon fit achever la construction du Temple dont le terrain, situé sur le Mont Moriah et propriété du Jébuséen « Ornan », fut acheté par Dâoud.

Quand Roboam succéda à son père Salomon, il entra en conflit avec son frère Jéroboam. Le royaume se scinda en deux : la partie des tribus du Nord avec comme chef lieu Shechem. C’est alors que le Pharaon Sheshonq s’empara d’Al Quds, l’assujettit et lui fit payer la taxe de capitation avant de regagner son pays. Les Philistins, puis les Arabes s’emparèrent de la ville par la suite.



SIEGE DE JERUSALEM PAR NABUCHODONOSOR . 4. Liv. des Rois XXV. 1. & suiv.

L’histoire de ce Royaume démembré est très complexe. L’animosité persista entre les deux parties jusqu’à l’occupation de la région du Nord par les Assyriens en l’an 722 avant Jésus Christ. La ville d’Al Quds était de plus en plus menacée, son chef d’alors, Ezéchias, réussit à contenir l’ennemi assyrien. Un siècle plus tard, les attaques recommencèrent et se multiplièrent avec les Néo Babyloniens (les Chaldéens) qui se substituèrent aux Assyriens et finirent par imposer leur domination à la Mésopotamie méridionale et à l’Assyrie. Leur roi Nabuchodonosor renversera Joachim et prit Al Quds en 587 avant Jésus christ. Il pilla la ville, détruisit le Temple, déporta nobles et artisans dans divers régions. Une partie de la population s’en alla vivre dans la ville de Babylone.

Sous Nabonide et Balthazar, l'empire babylonien déclina et devient province perse après la conquête de Cyrus II, le rôle des Juifs déportés d'Al Quds dans la chute de l'empire babylonien en l'an 538 avant Jésus Christ avec la collusion des Achéménides, fut important Pour les récompenser, Cyrus II mit fin à leur captivité autorisant un grand nombre d'entre eux à retourner à Al Quds. Ce geste permit aux Perses de réaliser trois objectifs. Ils se sont ainsi débarrassés des Juifs et ont de ce fait évité une quelconque trahison de leur part. Ensuit, ils ont fait d'eux leurs propres alliés. Enfin, ils ont put, grâce à une politique habile, gagner leur sympathie.
Cependant, les Perses n'ont réussi que partiellement à convaincre les Juifs de regagner Al Quds, car la majorité de ces derniers est restée en Mésopotamie (l'actuel Irak). Ce sont leurs descendants qui, en 1948, ont été contraints d'émigrer vers Israël grâce à une action concertée entre les services de renseignements israéliens et d'autres instances.
La ville d'Al Quds resta sous la domination des Perses jusqu'à sa conquête par Alexandre Le Grand (Roi de Macédoine). A la mort de celui ci et suite à la dislocation de son Empire, la ville d'Al Quds tomba entre les mains des Ptolémées d'Egypte, puis des Séleucides d'Antioche (198 avant Jésus Christ).
Les habitants d'Al Quds subirent l'influence de la civilisation grecque à l'époque hellénistique séleucide. Aux environs de l'année 165 avant Jésus Christ, Antochios IV détruisit le Temple et s'empara de ses trésors. Il désigna à la tête d'Al Quds des gouverneurs qui, parce que rebutés pat l'affairisme et le peu de scrupules des Juifs qui n'avaient pas respecté leurs engagements, imposèrent à ces derniers, de lourds impôts.
En l'an 63 avant Jésus Christ, Al Quds fut conquis par le Général romain Pompée. Celui ci mit fin à l'anarchie qui y sévissait à la fin du règne des Séleucides. Les nouveaux maîtres accordèrent une certaine autonomie aux Juifs qui désignèrent comme leur chef Hérode 1er le Grand après sa conversion au judaïsme et sa désignation comme Roi des Juifs par les Romains. Hérode fut l'ami de Marc Antoine, d'Octave et d'Auguste.
En l'an 6 de l'ère chrétienne, la partie méridionale de la Palestine devint province romaine de seconde zone gouvernée par les procurateurs.



En l’an 70 de l’ère chrétien la ville d’Al Quds fut détruite à cause des agissements des Juifs. Sous l’instigation de Titus la ville fut assiégée et démolie, mais l’empereur romain leur permit un peu tard de s’y établir. Les Juifs ne changèrent point leur comportement et continuèrent de défier la loi. En l’an 115 après J.C. ils se révoltèrent de nouveaux, mais ce n’est qu’en l’an 132 après J. C. qu’ils réussirent à occupé la ville, à suite d’une révolte. C’est l’empereur Hadrien qui mit fin à cette nouvelle insurrection en l’an 135 après J. C. en détruisant la ville d’Al Quds. La paix fut rétablie et Hadrien put reconstruire la ville à l’image d’une colonie romaine, en suivant un plan de forme carrée que traversent deux avenues principales. Al Quds prit alors le nom d’ Ælia Capitolina.



En 1937, Hamilton a découvert une partie de la muraille de la ville, à proximité de la Porte de Damas. Bien avant lui, cependant, et plus précisément en 1878 et en 1889, Schmick avait put repérer l’emplacement de cette même muraille. Les fouilles entreprises par Hamilton ont démontré qu’ Ælia Capitolina a été bâtie à l’intérieur d’une enceinte, mais à l’instar de la majorité des cités romaines, elle était accessible à tous les visiteurs. Des fresques trouvées dans la région indiquent que la ville fut gérée par les Antonins. C’est dire que ses murailles ne datent pas du troisième siècle avant J. C., ce qui a été d’ailleurs attesté par des objets en céramique appartenant à cette époque.

Après la division de l’empire romain chrétien d’Orient et en empire païen d’Occident, Ælia faisait partie du premier empire qui sera connu par la suite sous le nom de « l’Empire byzantin ». La ville eut beaucoup à souffrir des scissions politiques et doctrinales qui sapèrent l’unité de l’Empire et l’affaiblirent. Les Perses sassanides exploitèrent cette situation et occupèrent Après la division de l’empire romain chrétien d’Orient et en empire païen d’Occident, Ælia faisait partie du premier empire qui sera connu par la suite sous le nom de « l’Empire byzantin ». La ville eut beaucoup à souffrir des scissions politiques et doctrinales qui sapèrent

l’unité de l’Empire et l’affaiblirent. Les Perses sassanides exploitèrent cette situation et occupèrent Ælia en l’an 614 de l’ère chrétienne. Ils assassinèrent bon nombre d’habitants, démolirent églises et couvents et captivèrent le patriarche de la ville. On rapporte que toutes ces actions étaient formées par les Juifs qui ne portaient pas bien les Chrétien dans leurs coeurs.
Toutefois les Byzantins ne tardèrent pas à reprendre leurs forces et à retrouver leur vigueur. Ælia leur fut restituée et une réconciliation eut lieu entre le belligérant. Héraclius 1er entra dans la ville en 629 après J. C. et se vengea des Juifs pour leurs actes de traîtrise.
Avec lui, l’Empire se redressa provisoirement, mais ne put entièrement faire front aux Arabes qui, dix ans après, partis de la Péninsule Arabique, avaient pour mission de répondre une foi nouvelle parmi les hommes. Ils libérèrent la Syrie et la Palestine (636 639 de l’ère chrétienne). C’est ainsi qu’ Ælia (Al Quds) fut libérée, mais les confessions autres que l’Islam furent tolérées et la dignité de leurs adeptes respectée. Depuis lors, Al Quds, conquis par Omar Ibn Al Khattâb, Calife des Musulmans, est devenu une ville islamique et arabe.

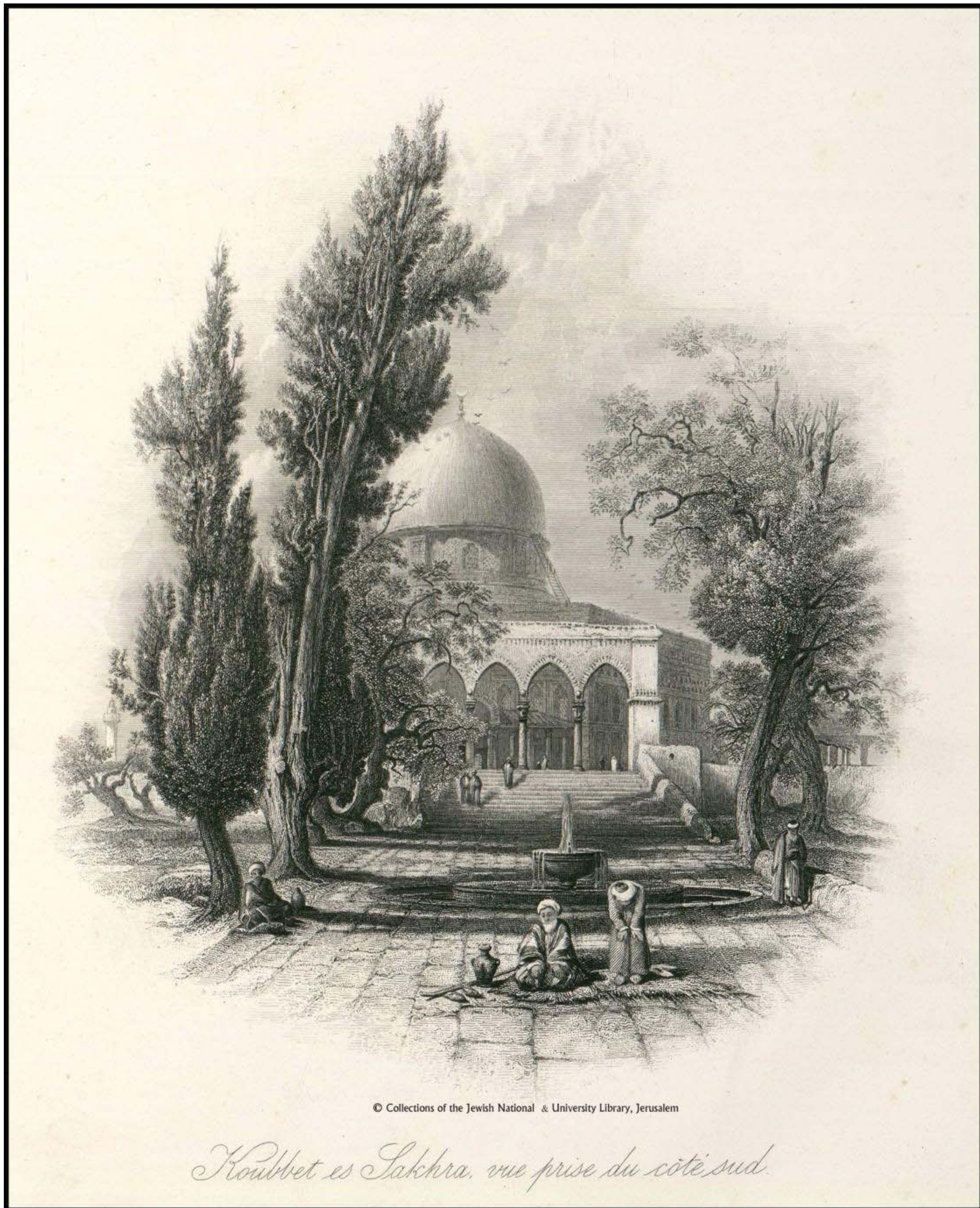
Al Quds époque arabe entre 640 et 1099



Gloire à Celui qui fit voyager de nuit Son Serviteur de la Mosquée sacrée à la Mosquée la plus éloignée dont Nous avons béni les alentours, afin de lui faire découvrir certains de Nos signes ! Dieu est, en vérité, l'Audient et le Clairvoyant.
Dans la tradition de l’Islam, Al Quds est la ville où Muhammad, dans sa vision nocturne, est transporté sur son légendaire coursier. Et son ascension au Ciel aurait eu lieu à partir du site de la mosquée Al Aqsa.
Al Quds vue par les Musulmans, c’est Beit al Maqdis, la Sainte Maison, la demeure de la Sainteté, ou plus simplement Al Quds, la Sainte. Elle est la troisième grande ville musulmane, après La Mecque et Médine. Le prophète de l’islam a dit: « Une prière à la Mecque vaut dix mille prières, une prière à Médine vaut mille prières, une prière à Al Quds vaut cinq cents prières. »
En 638, les armées arabes du calife Omar conquirent Al Quds sans effusion de sang. La nouvelle religion de l'islam se propageait rapidement. Le Calife Omar que Dieu soit satisfait de Lui prit soin de ne pas profaner les Lieux Saints des Chrétiens et des Juifs et ne manifesta aucune intolérance vis a vis de leurs pratiques culturelles. Ainsi avec la conquête arabo musulmane, beaucoup d’Arabes se sont installées à Al Quds qui devient une cité arabe et musulmane. Dans les années qui suivirent la mort du prophète Muhammad, bien que les circonstances exactes de sa conquête restent incertaines, Al Quds capitula, sous des conditions

similaires à celles imposées à beaucoup d'autres villes conquises. On garantissait la sécurité et la liberté religieuse aux habitants non musulmans à condition qu'ils payent une capitation. Voici un écrit d’Omar ibn al Khattâb aux habitants de la Ville Sainte. Il vous garantit que votre vie, vos biens et vos églises ne seront jamais pris ni détruits, aussi longtemps que votre attitude ne sera pas à blâmer.' Ceci fut confirmé par des témoins.»
La transition entre Ælia et Al Quds musulmane se passa sans trop de problèmes. D'abord on continua à se référer à la ville en utilisant son nom romain d' Ælia, puis elle fut de plus en plus fréquemment appelée Al Quds, signifiant “La Sainte”. Le processus de changement culturel et démographique fut assez lent. Malgré l'établissement des musulmans venus de la péninsule Arabe, la majorité de la population restait encore chrétienne (avec l'addition de quelques familles juives, qui furent acceptées par le calife Omar). Lorsque le conflit qui opposa ‘Ali Ibn Taleb et Mu’âwiyya prit fin à l’avantage de ce dernier (660), à Al Quds, après l’abdication d’Al Hassan Ibn ‘Ali que Mu’âwiyya fut désigné Calife.

Al Quds époque des Umayyades entre 650 et 750



Sous la dynastie omeyyade, la Palestine devient une province du vaste empire musulman. Al Quds n'est ni capitale ni centre culturel. Les années les plus créatives de toute cette période furent celles de la tolérante dynastie omeyyade établie à Damas. Même si Al Quds n'était pas au centre des décisions politiques, les Umayyades cherchèrent à développer la ville pour mieux refléter l'importance religieuse de l'islam. Celle-ci était

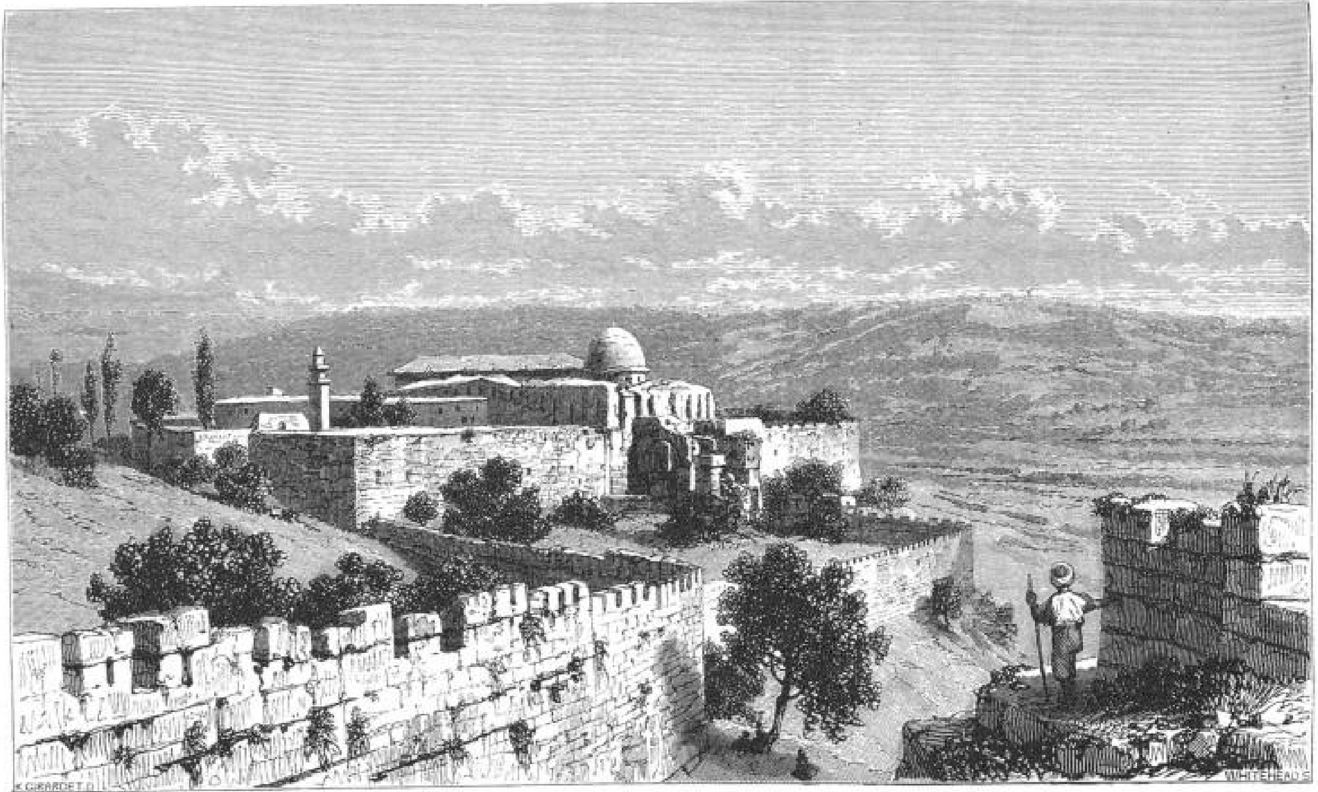
basée aussi bien sur le respect musulman des prophètes bibliques et de Jésus, que sur la tradition islamique selon laquelle Muhammad s'élança au paradis depuis le Rocher sacré.
C'est également en ce lieu que le calife Abd al Malik fait bâtir **le Dôme du Rocher** en 691 et 692 et son fils Al-Walid fait construire la mosquée al Aqsa entre 705 et 715, couronnant la gloire de l'époque Umayyade à Al Quds. Celui-ci constitue désormais le plus marquant des repères de la ville. Bien que sa construction reflétât clairement la piété musulmane, elle marquait peut-être aussi un désir de rivalité avec les églises chrétiennes d'Al Quds, et en particulier avec l'église du Saint-Sépulcre.
Un peu plus au sud, sur le Haram, les Omeyyades construisirent, probablement sur l'emplacement d'une autre mosquée, **la mosquée El-Aqsa**, qui demeure, aujourd'hui comme hier, le lieu de culte principal pour les musulmans à Al Quds. Une série d'imposants **palais de style Omayyade** furent construits au sud-ouest de l'esplanade du Haram, complétant les impressionnants projets immobiliers dans ce quartier.
Les califes Umayyades accordèrent une grande importance à la ville d'Al Quds où plusieurs d'entre eux furent investis du pouvoir suprême. On peut citer en plus de Mu'âwiyya, le Calife Suleyman Ibn 'Abd Al Malik (714). Les Califes ont bâti leurs palais aux alentours de l'Esplanade des mosquées comme l'ont bien démontré des fouilles archéologiques récemment menées. Leur intérêt pour la ville de manifesta d'une manière éclatante dans la construction de la somptueuse Coupole du Rocher et de la Mosquée Al Aqsa considérées comme les chefs d'oeuvre de l'architecture des Umayyades en Palestine. Certains Califes se sont laissés séduire par la Palestine à tel point qu'ils ont décidé de s'établir à Al Quds.
Le nombre d'habitants d'Al Quds, qui était de quatre-vingt mille pendant la période byzantine, décroît énormément. La capitale devient Emmaüs. Plus tard, à cause d'une épidémie de peste, Sulaiman, le deuxième fils d'Abd al Malik, désigne Ramleh comme capitale provinciale et centre commercial.

Al Quds époque des Abbasides entre 750 et 969

Au milieu du 8e siècle, sous la dynastie abbasside, la capitale musulmane n’est plus Damas, mais Bagdad éloignant ainsi Al Quds du centre de décision politique. L’influence d’Al Quds décroît encore. Le calife Haroun al-Rachid ne se rend jamais à Al Quds, mais il encourage la venue des pèlerins. C’est lui qui donne à Charlemagne l’autorisation de fonder et d’entretenir des centres pour pèlerins occidentaux. Ils ont hérité entre autres la ville d’Al Quds qu’ils ont cherché à embellir. Ils ont ainsi restauré la Mosquée Al Aqsa et la Coupole du Rocher après les dégâts que celles ci ont subi. De grands Califes Abbassides comme Al Mâmûn, Al Mansûr et Al Mehdi se sont déplacés spécialement pour la visiter. La nouvelle dynastie eut beau être moins tolérante que celle qui la précéda envers les communautés non musulmanes, la ville resta un centre religieux important pour les juifs et les chrétiens, comme pour les musulmans, et continua d'attirer les pèlerins des trois religions.
Le pèlerin chrétien « Bernard le Sage », décrivant la vie à Al Quds, écrit ceci : «Les Musulmans et les Chrétiens de cette paisible ville vivent dans une entente parfaite ». Avec le déclin que connut la dynastie Abbasside à la suite des luttes pour la succession, la ville d’Al Quds et la Palestine furent administrées par les Toulounides, installé au Caire (878 - 905) leur succédèrent les Ikhchidites (935 - 969) qui accordèrent une place si particulière à la ville d’Al Quds que beaucoup de leurs chefs ont émis le voeu d’y être inhumés. Leurs voeux ont été exaucés. C’est ainsi que Muhammad ben tughj Al Ikhchidi, mort à Damas, a été inhumé à Al Quds (946). De même celle ci est le lieu de sépulture d’Abû Al Qâsim Mohammed (960) fils de Mohamad Abû Al Qâsim, surnommé « Anûjûr ». C’est sous le règne de ce dernier que « Nasir Khusraw », voyageur musulman d’origine perse, visita la ville qu’il décrivit dans son livre « Safarnâma » en ces termes : «La population d’Al Quds est de vingt mille âmes. Ses marchés sont propres et attrayants. Ses rues sont pavées de pierres. Dans la plaine connue sous le nom « d’ As Sahira » se trouve une vaste nécropole où se dressent les tombeaux d’un grand nombre de bienfaiteurs... ».
Ont été également inhumés à Al Quds Abû Al Hassan Al Ikhchidi qui mourut en l’an 965 de l’ère chrétienne et son successeur « Kafur » qui, après sa mort survenue en Egypte en l’an 966 après J. C., fut transporté

dans la ville où reposait la dépouille mortelle de son maître. C’est dire que l’importance d’Al Quds pour les Ikhchidites était surtout d’ordre religieux et spirituel. Sous leur règne la Ville Sainte ne jouait pas un grand rôle sur le plan commercial ou économique ou militaire. L’agglomération de Ramlah était de loin la ville par excellence.

Al Quds époque des Fatimides entre 969 et 1071

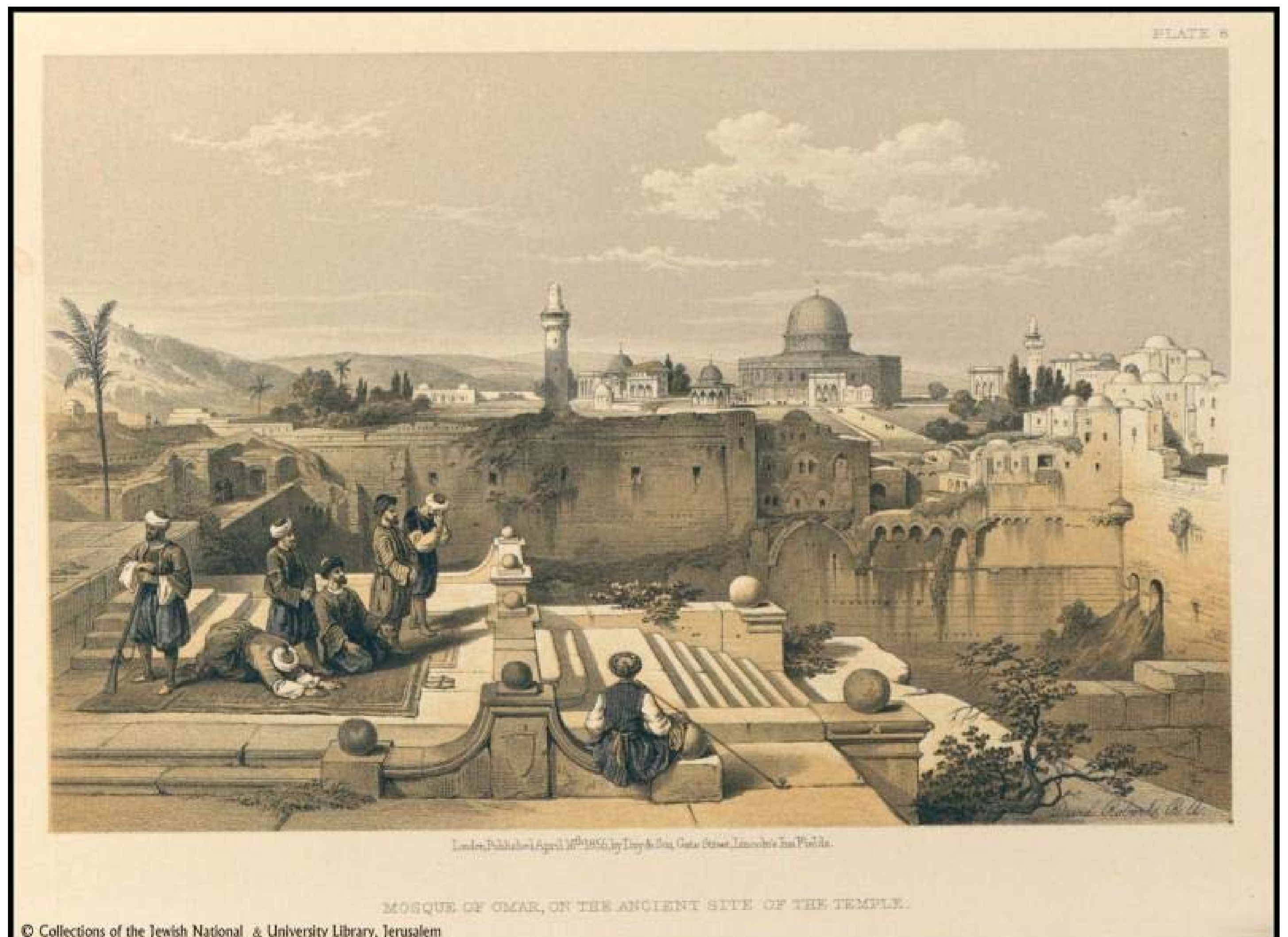


En 966 et grâce à Jawhar As Shikallî, général de l’armée égyptienne sous le Califat d’Al Mu’izz Li Dini Allah Al Fatimi, les Fâtimides, profitant des schismes internes qui ébranlèrent les bases du régime ikhchidite à propos de la succession après la mort de Kafur, prirent le pouvoir et chassèrent les Ikhchidites. Al Quds tomba entre leurs mains en 969. La population vivait alors une beauté de ses sites, par ses oliviers, ses vignes, ses pompiers, ses caroubiers ainsi que son coton, ses marques de savon...Sur le plan politique, elle venait en seconde position après Ramlah. En 969, la dynastie des Fatimides gouverne Al Quds depuis le Caire. Au 10e siècle, on assista à une hostilité croissante entre les principales communautés religieuses, bien que les Fatimides fissent preuve d'une relative tolérance. C’est la plus grande époque d’Al Quds sous la férule musulmane. La ville a trente mille habitants, une superficie d’un kilomètre carré et des remparts de quatre kilomètres de long.
Le règne des Fatimides fut marqué au début par les bons traitements réservés aux Chrétiens de la ville. La période de prospérité d’Al Quds se termine avec le successeur d’Al-Aziz, Al-Hakim (996 - 1021). Il persécute sauvagement les Chrétiens et interdit les pèlerinages. En 1010, il ordonne

la destruction de toutes les synagogues et de toutes les églises, y compris le Saint-Sépulcre. D’ailleurs Chrétiens et Musulmans ont tous souffert de sa mauvaise gestion des affaires. Il finit cependant par se raviser et autorisa les Chrétiens à construire des églises. Il donna son accord plus tard pour reconstruire le Saint-Sépulcre, mais elle ne fut que partiellement achevée. On dit même qu’il est allé jusqu’à allouer des crédits de son propre argent en vue de bâtir des édifices religieux pour ses sujets chrétiens, signe de son respect pour leur culte. Pendant ce temps, Al Quds subit d'autres dégâts dus à de tremblements de terre, à des razzias de Bédouins et à des combats entre les Fatimides et des puissances voisines. La muraille d’Al Quds fut construite sous le règne d’Az Zâhir li I’zâzi Dini Allah Al Hâkim. Le séisme qui eut lieu à l’époque faillit détruire la Mosquée Al Aqsa, mais Az Zâhir la restaura et la restaura et l’agrandit. Nasir Khusraw, un Perse venu visiter la ville en 1047, fait un beau portrait d’Al Quds avant l’arrivée des Croisés : « Ce fut le 5e jour du Ramadan de l’année 458 (1047 selon le calendrier chrétien) que j’arrivai à la Ville Sainte… Al Quds est une très grande ville, et lors de ma visite il y avait vingt mille personnes. Elle a des bazars hauts, bien construits, et propres. Toutes les rues sont pavées de dalles de pierre. Et, aux endroits où la pierre était plus haute, ils l’ont coupée pour la mettre à niveau, si bien que, dès que la pluie tombe, la place se trouve lavée et propre. Il existe de nombreux artisans dans la ville, et chaque corps de métier a son propre bazar. », «La ville est entourée d’une muraille fortifiée, construite en pierres et possédant des portes en fer. Elle est habitée par une vingtaine de milliers d’individus dont un grand nombre exerce des petits métiers. Pour chaque métier, la ville dispose d’un marché spécial... ».

Al Quds époque des Saldjouqide

En 1071, la ville tomba aux mains de Atsiz, seigneur de la guerre turc, qui fut lui-même vaincu en 1078 par la dynastie des Turcs Seldjouqide, qui mirent fin au règne des Fâtimides sur Al Quds où ils réinstaurèrent la légitimité abbasside. Ils gardèrent Al Quds sous leur férule pendant vingt-huit ans. Désormais, la khotba (le prône) du vendredi se fera au nom du Calife abbasside, mais quelque vingt six ans après, les Fâtimides avec à leur tête le Calife Al Musta'lî reconquirent la ville en 1098 où ils demeurèrent trois années durant. Les croisés, comme on le verra plus loin, s'en emparèrent ensuite. Bon nombre d'institutions publiques furent édifiées à Al Quds à l'époque Saldjouqide dont le « Bîmâristân », premier centre hospitalier construit dans la ville et « Dâr al 'ilm » (la Maison du savoir), annexe de « Dar al hikma de la sagesse) d'Egypte. Ils pillent la Ville Sainte, persécutent les Chrétiens et les Juifs, et interdisent les pèlerinages. Cette occupation aggrave les dissensions avec les Chrétiens d'Europe.



Le géographe Al Muqaddasi décrivant Al Quds dans son livre intitulé : « Ahsan al-taqasim fi ma'rifat al-aqalim», écrit : « Ce pays est l'un des plus glorieux du monde, le séjour des prophètes et des justes, le rêve de tout esprit porté au bien. Il vit le voyage nocturne du Prophète ravi au ciel, et verra le rassemblement de l'humanité au dernier jour. C'est vers lui que Mohamed se tourna d'abord pour prier, lui qui abrite la Terre Sainte. « « Voici donc, comme il me viennent à l'esprit, le tombeau de David à Sion, l'olivier, sur la montagne qui porte son nom et dispute au Sinaï l'honneur de cet arbre, centre du monde, ni d' Orient Ni d'Occident selon le Coran, les tombes d'Abraham, de Sarah et Isaac Hébron, le puits de Jacob , au village désigné par son nom, les merveilles de Salomon, le pays natal du Messie, le village de Saul et la rivière près de laquelle il défia Goliath, la prison de Jérémy, l'oratoire et la maison d'Urie, le rocher de Moïse et son tombeau, l'oratoire de Zacharie, le lieu où baptisé Jean, le pays où vécut job, La Fontaine de Siloé, la vallée de Shannon, les villes de Loth, les lieux où pria Omar, la porte près de laquelle les deux hommes du Coran se ranger du côté de Moïse, contre son peuple qui refusaient de le suivre en Terre sainte par peur des géants, le tribunal, toujours selon le Coran, David arbitra entre deux plaideurs, le mur qui séparera, au jour du jugement, ceux à qui il sera pardonné et les autres, promis au châtiment, l'endroit où l'ange criera pour annoncer la résurrection des morts, les tombes de Rachel et de Marie, la place marqué pour la Kaaba, quand elle se transportera à Al Quds pour signifier l'approche des derniers temps. « « Al Quds surpasse en superficie bien des villes, Médine par exemple. Ces constructions sont en pierre, la plus belle qui se puisse voir, pas d'édifices plus solide qu'ici, de vie plus délicieuse, de marché plus propre, de mosquée plus vaste, de sanctuaire plus nombreux, de populations davantage porté vers le bien. L'eau abonde, ils ont dit qu'il n'y a rien de plus facile à trouver quelle et la voie du muezzin. La ville possède trois immenses bassins, dont les bassins sont tributaires et qui sont eux-mêmes alimentés par des rigoles qui coulent au long des rues. Rien qu'à la mosquée, on compte vingt citernes, de quoi composer tout un lac. Rares sont les quartiers qui ne disposent pas d'une jarre à l'usage du public tout cela sans parler des de bassin qui recueille les eaux des torrent d'hiver, à quelques 6 milles de la ville, et d'où part, en direction de celle-ci, une canalisation déversant, au printemps, les citernes, notamment de la

mosquée. Protégé par une enceinte à huit portes de fer, Al Quds et la ville du bonheur. Elle ignore les grands froids, la chaleur intense, et la neige qui tombe rarement. Les raisins ils sont remarquables et les coings extraordinaire. Tout ce que le monde compte de médecin, de gens intelligents et compétent, y vit, et pas un jour qui n'y amène un étranger. Je parlerai un jour d'Al Quds à un certain Abu el Qassim , fils du cadi de la Mecque et Médine, qui me demanda comment était le climat. Tempérer dis-je, sans chaleur ni froid excessif. « Et lui : « mais c'est le paradis a t'attends croire ! « Une autre fois, à Bassora, j'ai assisté à une séance du cadi Abu Yahya ibn Bahram. On dissertait sur l'Égypte et je fus invité à répondre à la question « y a t il un pays plus prestigieux ? Oui dis-je, le mien, Al Quds. Plus agréable ? Le mien. Plus privilégiés ? Le mien. Plus beau ? Le mien. Plus riche de ressources ? Le mien. Plus grand ? Le mien. « L'assistance s'étonna fort : « tu es savant homme, et voilà que tu t'égares à soutenir l'inacceptable. Tu es comme ce Bédouin, tu te souviens ? À chaque fois qu'al Hajjaj, le célèbre gouverneur d'Irak, lui demander quel animal présenter le mieux telle ou telle qualité profitable un homme, il répéter la chamelle, la chamelle, la chamelle. « Mais je ne m'en laisse sais pas compter et répondit oui mon pays et le plus prestigieux, car il comble les désirs de ce monde et de l'autre qui est d'ici-bas et aspira l'au-delà ressentir à son appel, qui vivait dans l'autre monde et ce sans repris par les biens de celui-ci, les y trouveras. Tout ce qui touche à la qualité du climat, le froid n'y est pas mort dans ni la chaleur nocive. Si vous parlez beauté, vous ne trouverez rien de plus séduisant que ces édifices, le plus propre que cette ville, de plus attirant que sa mosquée. Il s'agit d'abondance de bien, Dieu il y a réunis ici les fruits des montagne, des vallées et des plaines, les produits les plus variés, amende, cédrat, dattes fraîches, noix, figue banane. Si l'on pense au mérite, c'est le théâtre de la Résurrection, le lieu d'où se fera le grand rassemblement, la porte de la vie nouvelle. Sans doute la Mecque et Médine tient-elle leur dignité de la Ka'ba et du Prophète Dieu lui accorde ses bénédictions et le salut ! Mais au jour de la résurrection, elles seront l'une et l'autre conduite à Al Quds qui cumule aura ainsi toutes les vertus. Parlez-vous étendue ? Mais si toutes les créatures doivent y être rassemblées, trouverez-vous pays plus vaste ? « Il n'y avait rien à redire la compte, et l'assistance m'approuva. Il ajoute: «Elle est plus belle que l'Egypte...plus majestueuse et plus noble...Lieu spirituel et temporel, Al Quds a toutefois ses défauts. Ainsi par exemple, certains

de ses murs dorés grouillent de scorpions. Ses bains sont sordides. Elle a peu d'érudits. Beaucoup de Chrétiens à l'air sévère et antipathique y vivent. Les produits vendus y sont exagérément taxés. A Al Quds, le riche est jalousé, le savant délaissé, l'homme de lettres peu crédible et l'opprimé n'y a point d'alliés... », « Dans cette province de Syrie aussi les fabricants de monnaie, teinturiers, banquiers et tanneurs sont juifs pour la plupart, alors qu'il est très commun que les physiciens et les scribes soient chrétiens. », « Beit al maqdis (la Maison Sainte) est connue aussi sous le nom d'Ælia et d'al-Balat (le Palais). Aucune ville de province n'est plus grande qu' Al Quds, et de nombreuses capitales sont en fait plus petites… Les bâtiments de la Ville Sainte sont en pierre, et nulle part ailleurs vous ne trouverez de constructions plus belles et plus solides. Et nulle part ailleurs vous ne rencontrerez de gens plus chastes. La nourriture est excellente ici. Les marchés sont propres, la mosquée est parmi les plus grandes, et nulle part les lieux saints ne sont plus nombreux qu'ici… A Al Quds on trouve toutes sortes d'hommes cultivés et de docteurs, et pour cette raison le coeur de chaque homme intelligent est tourné vers elle. Tout au long de l'année, ses rues ne sont jamais vides d'étrangers. »

En l'an 1072 de l'ère chrétienne, le général Saldjouqide Alp Arslan s'empara d'Al Quds. Après sa mort, son fils Malik Shâh lui succéda et se fit nommer « as Sultan Al'Adil » (Le Sultan probe), mais il se trouve que c'est durant son règne, et plus précisément en 1077, que les habitants d'Al Quds se soulevèrent contre les gouverneurs Saldjouqides. L'un de ceux ci, l'Emir Iraq Ibn Iksîk At Turkumânî fonda à Al Quds une dynastie qui porta son nom. Quand il mourut en 1091 de l'ère chrétienne, ses deux fils gouvernèrent ensemble la Palestine et Al Quds jusqu'en 1096, date où les Fâtimides, revenant à la charge, leur ôtèrent le pouvoir. Face aux conflits qui opposaient âprement Fâtimides et Saldjouqides, les Francs se montraient menaçants. Ils finirent par triompher de leurs ennemis et réalisèrent enfin le rêve qui leur était cher : la prise d'Al Quds. Celle ci, d'après leurs dires, leur assurait la voie au pèlerinage chrétien des Lieux Saints.

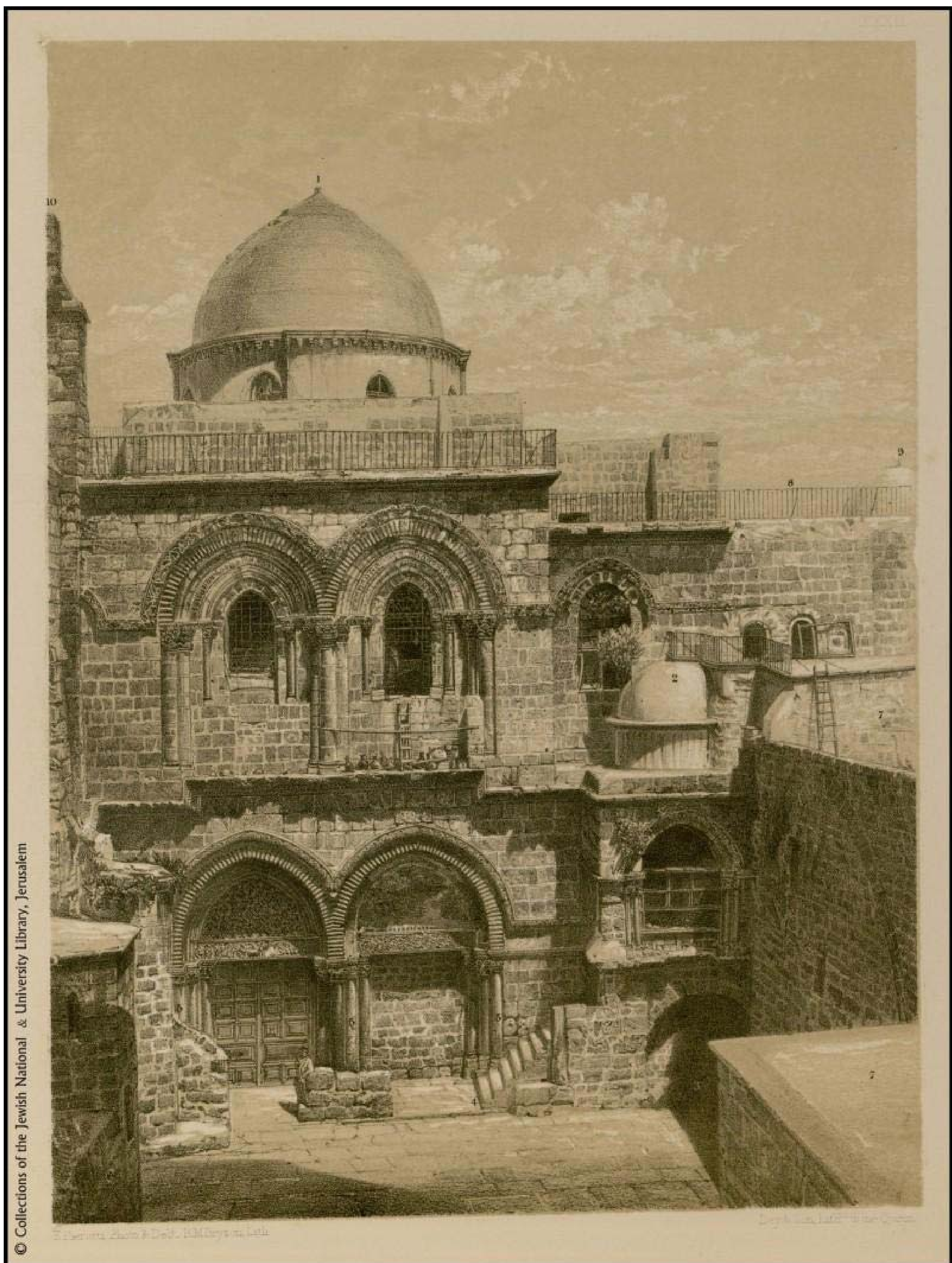
Al Quds époque des croisés entre 1099 et 1187



En 1095, le pape Urbain II lança ce qui allait devenir la première croisade, en ordonnant à la chrétienté occidentale (latine) de délivrer les lieux saints chrétiens de la tutelle de l'Islam. Les Croisades sont une série d’expéditions militaires qui, entre 1099 et 1291, établissent et maintiennent une présence chrétienne européenne en Terre Sainte. Les croisés ont assiégé la ville le 7 juin 1099, après un siège de cinq semaines et ce n’est que durant la nuit du 13 au 14 juillet de la même année qu’ils ont réussi à s’y introduire. Ce long siège et les difficultés monstres qu’ils ont endurées pour occuper Al Quds les rendirent furieux. Vers midi, ils font une brèche dans le mur nord, près de la Porte d’Hérode. Ils sont quinze mille. Avec un fanatisme incroyable, ils commencent par massacrer tous ceux qu’ils rencontrèrent sur leur chemin et massacrèrent presque toute la population non chrétienne : hommes, femmes et enfants, sans aucune distinction, ni aucune pitié. Ils tuent notamment tous les Musulmans réfugiés dans la mosquée al Aqsa.
Cette boucherie dura toute la journée du jeudi 14 juillet 1099 et toute la nuit du vendredi qui suivit. L’étendard que les Croisés ont hissé au sommet du minaret l’hécatombe. Selon des sources arméniennes, soixante cinq mille Musulmans ont péri lors de cette attaque barbare. Les sources ont péri lors de cette attaque barbare. Les sources latines, quant à celles,

parlent de rues et de places publiques jonchées de cadavres, de têtes coupées, de membres postérieurs et antérieurs séparés de leurs corps et éparpillés partout. La ville est pillée et incendiée. Les Juifs et Musulmans ayant survécu sont vendus comme esclaves en Europe. Un témoin de la prise d'Al Quds raconte que la ville est pleine de cadavres et de sang. Dans les rues s'amoncellent des piles de têtes, de mains et de pieds. Dans l'esplanade des mosquées, autrement dit la mosquée al Aqsa, les cavaliers ont du sang jusqu'aux genoux et jusqu'aux rênes des chevaux. Guillaume de Tyr, qui n'était pas présent, mais dont le récit émane de témoins directs, écrit lui aussi que les Croisés ont du sang des pieds à la tête et que, sur la seul esplanade, dix mille «infidèles» périssent. Toutes les maisons sont méthodiquement dévastées et pillées. Le grand historien arabe Ibn Al Athîr (1234) écrit dans son ouvrage : « Al Kamil fî attârîk » (Le parfait dans l'histoire) à propos du siège d'Al Quds et de l'effusion de sang que les Chrétiens provoquèrent au sein de la population musulmane : «Quand les Chrétiens arrivèrent à Al Quds, ils l'assiégèrent pendant plus de quarante jours... Ils bâtirent deux tours...Les batailles firent rage par la suite et, pendant une semaine, les Chrétiens massacrèrent les Musulmans... ».
Ainsi périrent d'éminents érudits musulmans et de grands ascètes parmi ceux qui ont délaissé et méprisé les plaisirs de la vie pour se consacrer à Dieu dans cette ville islamique sacrée. Gustave Le Bon compare le comportement inhumain des Chrétiens lors de leur occupation d'Al Quds et celui du Calife Omar Ibn Al Khattâb ô combien tolérant vis à vis des habitants de la ville, de leur foi et de leurs lieux de culte. Le massacre de 1099 ayant laissé la ville pratiquement vide, leur première tâche fut de la repeupler. Le chiffre de la population est éloquent. De trente mille avant la conquête croisée, il passe à trois mille après la conquête, nombre qui inclut aussi les Chrétiens syriens que le roi Baudouin a amenés à Al Quds. Une ordonnance des Croisés interdit tout établissement juive ou musulmane à Al Quds. En vue de renforcer le peuplement chrétien, l'ancien quartier juif est remis à des tribus chrétiennes de Transjordanie. Afin d'encourager leur implantation dans la ville, ils n'ont pas de taxes à payer et ils vinrent s'installer dans ce qui allait devenir le quartier syrien. Un autre quartier important de la ville était celui du Patriarche, qui correspond géographiquement à l'actuel quartier chrétien. Autrefois sous la domination des chrétiens grecs, il devint le principal centre de l'Eglise

latine. Le massacre de 1099 ayant laissé la ville pratiquement vide, leur première tâche fut de la repeupler. Les musulmans et les juifs reçurent l'interdiction d'y habiter, et les Arabes chrétiens vinrent s'installer dans ce qui allait devenir le quartier syrien. Un autre quartier important de la ville était celui du Patriarche, qui correspond géographiquement à l'actuel quartier chrétien. Autrefois sous la domination des chrétiens grecs, il devint le principal centre de l'Eglise latine.
Le 17 juillet 1099, alors que l'accalmie était revenue à Al Quds, les Croisés se réunissaient pour discuter de l'avenir de la Ville Sainte. Un royaume chrétien fut alors créé avec comme chef Godefroi de Bouillon est nommé chef. Les deux premiers chefs chrétiens d'Al Quds sont Godefroi de Bouillon et son frère Baudouin. Godefroi de Bouillon refuse la couronne d'Al Quds. Il ne veut pas porter une couronne d'or sur le lieu où le Christ a porté une couronne d'épines. Il accepte seulement les titres de baron et de protecteur du Saint-Sépulcre. Baudouin, lui, est roi d'Al Quds avec tous les privilèges attribués à cette charge. Godefroy resta à la tête de ce royaume jusqu'à sa mort survenue à Jaffa en 1100 à la suite d'une fièvre typhoïde. C'est son frère, Baudouin 1er qui lui succéda. Il se fit nommer Roi et fut ainsi le premier monarque chrétien du Royaume d'Al Quds qui dura entre 1100 et 1187 après J. C. Il put étendre son influence jusqu'à la minuscule île de Pharaon, ce qui lui a permis de contrôler toutes les voies commerciales qui relient Damas au Hedjaz et à l'Egypte. A sa mort, survenue en 1118, le Royaume d'Al Quds était à son apogée et s'étendait d'Al Aqaba à Beyrouth. A l'Est, il était limité par la vallée du Jourdain.



Les Hospitaliers s'occupent aussi des pèlerins malades. Leur hôpital se trouve près de l'église du Saint-Sépulcre, dans le secteur appelé **le Mauristan**. Voici la description qu'en fait Jean de Wurzbourg, pèlerin chrétien : « Un hôpital reçoit dans plusieurs pièces une multitude énorme de malades, à la fois hommes et femmes, qui sont secourus et soignés chaque jour à très grands frais. Quand j'étais là, j'ai appris que le nombre

de ces malades s’élevait à deux mille, parmi lesquels de temps à autre, au cours d’une journée et d’une nuit, cinquante étaient emportés morts à l’extérieur, alors qu’arrivaient constamment de nouveaux venus. Que puis-je dire de plus ? La même maison nourrit autant de gens à l’extérieur qu’à l’intérieur, en addition à la charité sans limite quotidiennement donnée aux pauvres gens qui mendient leur pain de porte en porte et ne logent pas dans la maison, si bien que la somme de toutes les dépenses ne peut sûrement jamais être calculée, même par les responsables et les servants. En addition à toutes ces sommes dépensées pour les malades et les pauvres, la même maison entretient aussi dans ses divers châteaux de nombreux hommes entraînés à toutes sortes d’exercices militaires pour la défense de la terre des Chrétiens comme l’invasion des Sarrasins. » Les Templiers assurent la sécurité du voyage des pèlerins entre la côte et la Ville Sainte. Leur quartier général est la mosquée al Aqsa, qu’ils ont transformée en église. Pendant ce temps, la concentration des institutions militaires, religieuses et administratives des Croisés et les milliers de pèlerins venus de toute l'Europe contribuent à la prospérité économique d’Al Quds. En 1149, **le Saint-Sépulcre** est reconstruit suivant le plan de la Croix. C’est à cette époque que de nombreuses traditions chrétiennes liées à la vie de Jésus sont établies, notamment celle de la Via Dolorosa. Des édifices musulmans sont transformés en églises, et le Dôme du Rocher est rebaptisé Temple du Seigneur par les Croisés.

Al Quds de cette époque est décrite par Guillaume de Tyr, Foucher de Chartres et l’Igoumène Daniel, voyageur russe. Voici le récit de ce dernier : « Al Quds est une grande ville, protégée par des remparts très solides, et construite en forme de carré dont les quatre côtés sont d’égale longueur. Elle est entourée de nombre de vallées arides et de montagnes rocheuses. L’eau est complètement absente de cet endroit. On ne trouve ni rivière, ni puits, ni source près d’Al Quds, à l’exception de **la piscine de Siloé**. Les habitants de la ville et le bétail ne peuvent disposer que d'eau de pluie. Malgré cela, le grain pousse bien dans ce pays rocheux qui manque de pluie. On sème une mesure et on en récolte quatre-vingt-dix à cent. La bénédiction de Dieu ne repose-t-elle pas sur ce saint pays ? Dans les environs d’Al Quds on trouve en nombre des vignes et des arbres fruitiers : figuiers, sycomores, oliviers, caroubiers, et un nombre infini d’autres arbres. »

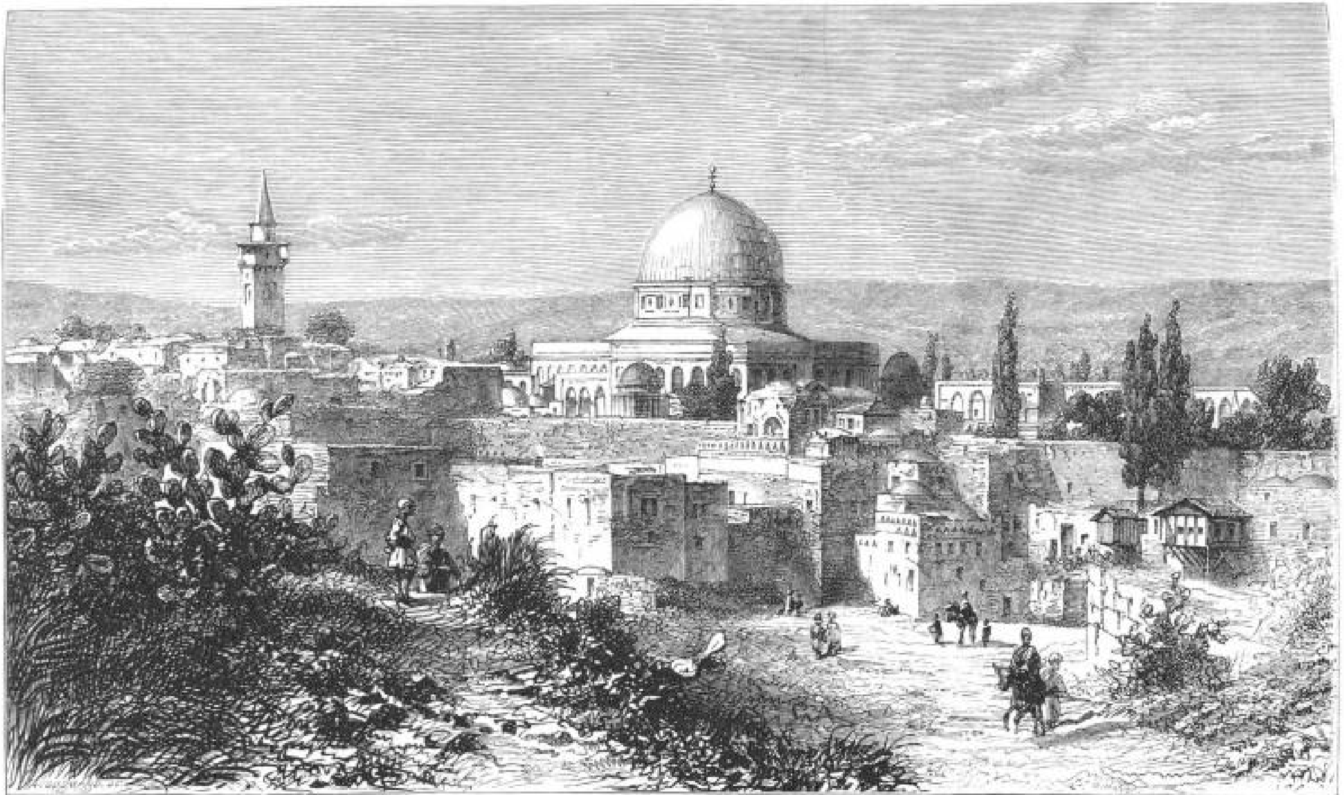
Al Quds époque des Ayyubides entre 1187 et 1250



En Egypte, le sultan Ayyubide Salah al Din, un Kurde arménien de foi musulmane, arrive au pouvoir en 1170. Il succède au fils de Zengi comme gouverneur de Syrie et d'Egypte, et ses contemporains le considèrent comme un homme de foi. Avec Salah al Din pour chef, la guerre sainte musulmane vainc les armées franques le 4 juillet 1187 dans le défilé de Galilée nommé Hattîn, près du lac de Tibériade. La veille, Salah al Din ralentit l'avance de la colonne que constitue l'armée du Royaume latin. Le lendemain, il s'assure le succès de la bataille. Les chevaliers ont épuisé leurs réserves d'eau et ne peuvent plus se battre avec leur fougue habituelle. Salah al Din fait tuer tous les Templiers et tous les Hospitaliers, si bien que la principale force militaire du Royaume latin disparaît. L'armée musulmane marche ensuite sur Al Quds et s'en empare le 2 octobre 1187. Il décida de la reconvertir en ville islamique après une présence étrangère qui a duré quatre vingt ans environ.
L'historien Imad al-Din écrit que les Francs envisagent un suicide collectif dans l'église du Saint-Sépulcre. Le chef franc Balian d'Ibelin, seigneur de Naplouse, mène les négociations avec Salah al Din. Balian menace de tuer les femmes et les enfants francs, les cinq mille prisonniers musulmans, les chevaux et les animaux, et menace aussi de détruire le

Dôme du Rocher et Al Aqsa. Suite à ces menaces, Salah al Din accepte de laisser la vie sauve à ceux qui peuvent payer une rançon de dix dinars pour les hommes, cinq dinars pour les femmes et deux dinars pour les enfants. Ceux qui peuvent payer dans les quarante jours sont libres de quitter la ville avec leurs biens, pour aller à Tyr. Les quinze mille qui ne peuvent payer sont envoyés en esclavage. Les pauvres et les déshérités en furent évidemment épargnés. **Salah Al Din Al Ayyoubi** traita ses prisonniers francs avec un honneur tel qu'il fut considéré dans le monde chrétien comme un modèle des valeurs chevaleresques islamiques. Durant leur règne, les Francs tentèrent de modifier l'aspect des monuments de la ville d'Al Quds. C'est ainsi qu'ils substituèrent la croix au croissant à la crête de la Coupole du Rocher. Ils transformèrent la Mosquée Al Aqsa en ordre des Chevaliers de la Milice Du temple et désignèrent un patriarche chrétien à la place du patriarche orthodoxe. Ils bâtirent plusieurs édifices religieux et des hospices pour l'accueil des pèlerins.
Dès l'entrée à Al Quds, les Musulmans enlèvent aussitôt la croix surplombant le Dôme du Rocher, et ils fêtent leur retour dans la Ville Sainte après une absence d'un peu moins de deux cents ans. Par une coïncidence extraordinaire, ce jour se trouve être aussi l'anniversaire de l'ascension du prophète Mohammad. Quand le Sultan Salah Al Din Al Ayyoubi pénétra dans le hall de la Mosquée de al Aqsa, il prit soin de balayer lui même le parterre. Il le lava avec de l'eau, puis le rinça d'eau de rose et nettoya les murs et la boiserie.
A propos d'Al Quds libéré par Salah Al Din Al Ayyoubi et de rapports qu'entretinrent les Musulmans avec les Chrétiens, Stephen Ransiman, historiographe des Croisades écrit : « Alors que les Francs ont été depuis quatre vingt huit ans de pires truands, les Musulmans, quand à eux, se sont rendus célèbres par leur droiture et leur bonté. Point de pillage sous leur règne, point d'oppression, car sur les ordres de Al Din Al Ayyoubi, les agents de sécurité patrouillaient dans les rues, veillaient au maintien de l'ordre et empêchaient tout acte d'agression contre les Chrétiens. » A leur tour, les Chrétiens se voient interdits de séjour, à l'exception des Chrétiens orientaux, qui sont chargés de l'entretien du Saint-Sépulcre et des diverses églises. Salah al Din encouragea les Juifs s'établir de nouveau dans la Vieille Ville, et reconnaît les droits de la communauté juive d'Al Quds.
La ville d'Al Quds connut du temps de Salah Al Din Al Ayyoubi une grande prospérité. Ecoles, instituts, centres hospitaliers, hospices, centres

de loisirs furent construits en grand nombre. Le commerce y était très fructueux. Les produits exportés étaient abondants, comme le fromage, le coton, les raisins secs, les olives, les pommes, les produits laitiers, les miroirs, les lampes à huile. La troisième Croisade (1189-1192) voit l’apparition d’un nouvel ordre militaire, les Chevaliers teutoniques. Le Royaume latin est alors constitué de territoires situés en Galilée et autour d’Al Quds. En 1229, l’empereur d’Allemagne Frédéric II prend le pouvoir après les négociations menées avec le sultan égyptien Al-Kamil, et les Musulmans conservent le Dôme du Rocher et la mosquée al Aqsa. En effet, suite à son mariage en 1225 avec Isabelle de Brienne, prétendante au trône d’Al Quds, Frédéric II peut lui aussi prétendre à la couronne. Les négociations aboutissent au traité de Jaffa, pour un accord de dix ans qui prend effectivement fin en 1239. Ce changement de pouvoir paisible est tout à fait exceptionnel dans l’histoire d’Al Quds. Mis à part le bref épisode entre 1229 et 1239, pendant lequel les croisés en reprirent le contrôle, Al Quds resta aux mains des Ayyubides jusqu'en 1250.



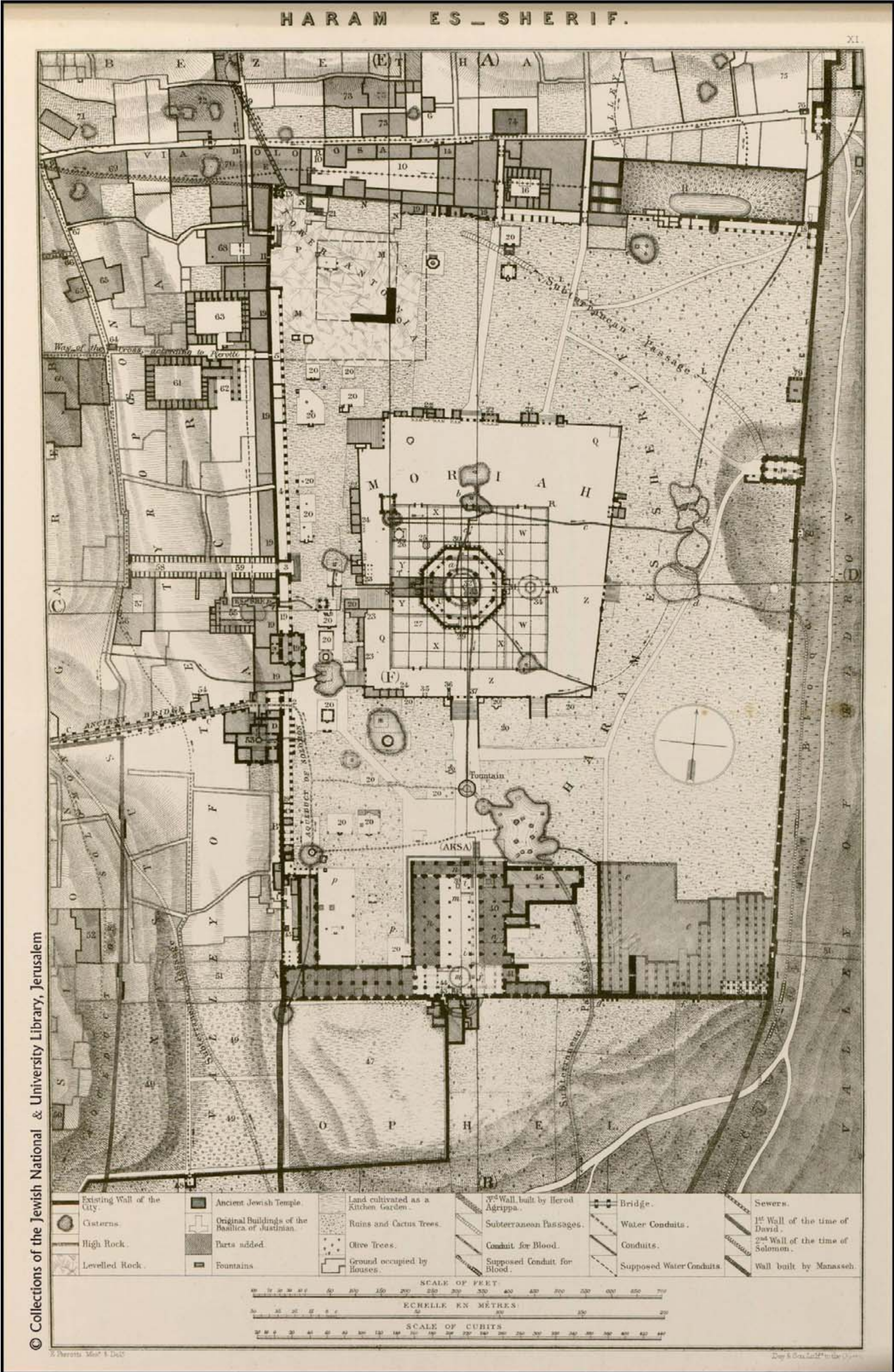
MOSQUÉE D'OMAR.

Parmi les édifices bâtis à Al Quds par Salah Al Din Al Ayyoubi **La Mosquée Salahiyya Khanqah**, **La Coupole (Dôme) de Yûsûf**, **la madrasa As Salâhiyya (L'église st Anne)** et bien d’autres bâtiments. La

ville d’Al Quds est restée la ville préférée de Salah Al Din Al Ayyoubi jusqu’à sa mort survenue en l’an 1193 à Damas où il fut inhumé. Le Sultanat fut alors partagé entre ses trois fils et son frère : la dynastie se divisa en quatre royaumes dont le principal, celui d’Egypte (1171 - 1250 après J. C.) fut destitué par les Mameluks bahrides. Al Quds fut le lot de son fils Al Afdal qui y construisit la madrasa Al Afdaliyya et la Mosquée Al Umarî, mais Al Afdal finit par concéder la ville à son frère Al Malik Al’Aziz, Sultan d’Egypte. Parmi les Sultans ayyûbides qui adorèrent la ville d’Al Quds, il y a lieu de citer Al Malik Al Mu’azzam Charaf Al Din Issâ. Suivant l’exemple d’Al Malik Al ‘Adil, le sultan Al’ Mu’azzam multipliait ses visites à Al Quds où il fit édifier plusieurs monuments comme l’**école Malik Mu'azzam Isa Omariye** dont les ruines existent de nos jours entre **la Porte de la Rémission** et **la porte Al ‘Utm**, **l’école Badr al Dini Luluiyya**, **la Fontaine Sha'lan**, **la Coupole (Dôme) al Nahawiyyah**, **l’Ecole al Afdaliya**. Mais l’appréhension maladive d’Al Mu’azzam de voir accueilli par la population. Peiné et le coeur meurtri, le malheureux Sultan rendit l’âme en 1226 de l’ère chrétienne.
En 1228, le sultan Al Malik Al Kâmil, frère d’Al Malik Al Mu’azzam, parvint à évacuer Damiette occupée par les Francs, mais il céda Al Quds à Frédéric II afin d’obtenir l’alliance des Latins contre les menées subversives de ceux qui voulaient détruire les Lieux Saintes de l’Islam à Al Quds. Toutefois, les successeurs d’Al Kâmil parvinrent à libérer la Ville Sainte qui resta sous leur tutelle jusqu’à la signature d’un accord entre princes Mameluks et Ayyûbides en l’an 1253, lequel accord faisait des territoires situés à l’Ouest du fleuve Jourdain des provinces mameluks et ceux situés à l’Est des provinces ayyûbides. En 1244, débarquant d’Asie centrale, des hordes de Tartares arrivent dans le pays. Nomades turcs venus d’Asie centrale, ils sont à la solde d’Ayaub, sultan d’Egypte. Ils pillent Al Quds, massacrent les Chrétiens et dévastent le Saint-Sépulcre. Pendant la première moitié du 13e siècle, une série de traités donne davantage de terres aux Croisés, notamment une partie des territoires pris par Salah al Din, mais cette nouvelle domination est de courte durée. Le vent tourne en faveur des Mamelouks d’Egypte qui commencent à faire des incursions en Palestine. Les Croisés sont repoussés vers la mer. Ensuite le chef mamelouk Baybars, de 1260 à 1277, fait tomber la dynastie Ayyubide de Salah al Din et mène une série de

campagnes en prenant ville après ville et en progressant peu à peu vers la côte. Acre, la dernier bastion croisé, tombe en 1291.

Al Quds époque des Mamelouks 1250 et 1517



En 1249, à la mort d’Ayaub, Al Quds revient sous la domination de Damas pour une courte période. En 1260, une invasion mongole provoque la fuite des habitants d’Al Quds. Lorsque les Mamelouks parviennent à battre les Mongols à Ein-Harod, Al Quds passe sous leur contrôle jusqu’à la conquête ottomane de 1517. Les Mamelouks sont continuellement en lutte interne pour le pouvoir en Egypte, et ils doivent défendre la Syrie contre les hordes mongoles. Ils n’ont pas beaucoup de temps à consacrer à la Palestine, négligée par les grands courants politiques. Suite aux vols, aux pillages ou à l’exploitation des paysans, le pays fertile est laissé à l’abandon. Durant leur long règne, Al Quds devient une ville de pèlerins et d’érudits. Elle est aussi une ville d’exilés politiques qui s’y installent après les disgrâces suivant régulièrement les changements de gouverneur.
Vu son caractère de Ville Sainte et spirituelle, Al Quds fut l’objet de beaucoup de considérations et d’égards de la part des sultans mameluks. Il était évidemment tout à fait naturel qu’ils déploient tous les efforts nécessaires pour se rapprocher de la population, des savants et des jurisconsultes. A noter aussi ici que les nombreux conflits qui opposèrent Chrétiens et Musulmans et la récupération de la ville d’Al Quds par Salah Al Din Al Ayyûbi conférèrent à celle ci une importance toute particulière.
En 1250, les Mamelouks (anciens esclaves formant la garde de la dynastie Ayyubide renversèrent les Ayyubides en Egypte, et en l'espace d'une décennie, ils s'emparèrent de tous leurs autres territoires. Après le départ des croisés en 1244, Al Quds cessa d'être au centre des attentions diplomatiques internationales. Son importance pour les Mamelouks n'étant plus politique mais religieuse, ceux-ci ne se préoccupèrent pas de la défense de la ville. Sous la domination des Mamelouks, Al Quds devint un grand centre intellectuel de l'islam. L'influence mamelouke sur l'architecture de la ville donna naissance à des constructions magnifiques, encore visibles aujourd'hui.
Le sultan Az Zâhir Rukh Al Din As Salihî (Baybars 1er) fut parmi les souverains mameluk celui qui s’occupa le plus de la ville d’Al Quds. Il la visita à deux reprises, d’abord en 1262, ensuite en 1265. D’autres sultans lui emboîtèrent le pas tels que Sayf Al Din Qélâoûn et Al Ashraf Qaytbay. Les institutions culturelles qu’ils édifièrent à Al Quds existent encore de nos jours et leur architecture est d’une rare et somptueuse beauté artistique. Les Mameluks ont construit dans la Ville Sainte plus de cinquante madrasas, sept hospices et des dizaines de zaouïas. La fine fleur

de l'architecture religieuse mamelouke était la “madrasa”, encore appelé collège théologique, un établissement voué essentiellement à l'étude de la loi religieuse, la Shari'a. De nombreux madrasas furent construits sur le Haram es-Sharif et aux alentours. Le plus bel exemple restant est **l'école al Tankiziyya**, située à côté de **la porte de la Chaîne**. Parmi les constructions mameloukes n'ayant pas de fonctions religieuses, se distingue **le Marché des marchants de coton**, un long marché couvert qui débouche sur le Haram en passant par **la Porte des marchants de coton**, ou **l’école Ismail Salami**.
En l’an 777 de l’Hégire, ils firent de la ville une principauté autonome dépendant du Sultanat d’Egypte après avoir été sous la suzeraineté de Damas. Al Quds devint donc, au cours du règne mameluk, un centre scientifique et culturel remarquable et unique dans l’Empire musulman qui draina savants, étudiants et docteurs de la loi de tous les coins de la planète. En témoignent les nombreuses madrasas construites à cette époque ainsi que la précieuse documentation découverte dans la Mosquée Al Aqsa et datant de la dynastie des Mameluks. Ces documents dressent une liste des madrasas de l’époque et des fondations pieuses dont les revenues servaient au financement des dépenses du corps professoral et estudiantin. Il faut souligner ici que les fondations pieuses jouèrent un rôle prépondérant dans l’enseignement du temps des Mameluks et que chaque fois qu’elles venaient à manquer d’argent, les madrasas fermaient leurs portes et les enseignants cessaient leurs activités. Bien que la ville d’Al Quds ait connu, sous les Ayyûbides et les Mameluks une prospérité certaine, les périodes de trouble ne manquaient pas. Quand alors les agitations avaient lieu, la sécurité faisait cruellement défaut et il arrivait parfois que la ville fût victime de pillage et d’actes de vandalisme. En voici quelques exemples parmi les plus connus :
- Après l’assassinat du sultan ‘Izz Al Din Aybak par son épouse Shajar Al Durr (Branche des Perles), son fils lui succéda, mais vu sa minorité, c’est le prince Sayf Al Din Qotr qui exerça la régence. Cette intrigue de palais n’était pas pour plaire aux Mameluks d’Al Quds qui s’insurgèrent contre le sultan d’Egypte et désignèrent comme leur chef le sultan ayyûbide Al Mughît d’Al Kûrk au nom duquel allait se faire le prône du vendredi. Les Mameluks du Caire qui ne l’entendaient pas de cette oreille ne tardèrent pas à sauver Al Quds des mains des conspirateurs et la ville redevint, après quelques mois d’insubordination, province Mameluk.

- La ville a également subi les raids mongols qui n'ont d'ailleurs épargné aucune agglomération syrienne. On peut citer, à titre d'exemple, l'invasion de Ghazân Ibn Arghûn qui occupa Damas, Gaza, Al Quds et devint, selon l'historien Ibn Al Wardî, très riche grâce au butin remporté dans les guerres. IL y eut surtout les menaces d'invasion du tristement célèbre Timûr Lâng (Tamerlan) qui occupa Damas. La cruauté de Tamerlan était telle que les savants et dignitaires d'Al Quds désignèrent un de leurs notables Cheikh Mohammad Foulâd Ibn Abdellah, et le chargèrent de remettre les clés des Lieux Saints à Tamerlan afin de l'amener à avoir un comportement plus humain avec les habitants d'Al Quds. Mais les desseins et les convoitises de Tamerlan étaient ailleurs et la Ville Sainte n'eut pas à souffrir de son occupation.
- Un autre exemple est illustré par les attaques des Bédouins des environs d'Al Quds qui se faisaient surtout pendant les périodes de sécheresse. Al Maqrîzî nous apprend qu'en l'an 1346 les prix des produits alimentaires ont connu des hausses vertigineuses telles que les Bédouins n'ont pas hésité à attaquer la ville et à piller de fond en comble. De son côté, Al Hanbalî décrit ces attaques en ces termes : « Les Bédouins pénétrèrent dans la ville, pillèrent quasiment tout et saccagèrent bien des sites... Ce fut un grand scandale jamais vu en ces temps... ».
- En l'an 1480, le représentant du Sultan à Al Quds. Nassir Al Din Ibn Ayyûb, animé par l'envie de mettre un terme aux agressions bédouines, exécuta des individus de la tribu de Béni Zeid, mais la réaction des Bédouins fut féroce. Ils saccagèrent de nouveaux la ville, pillèrent les boutiques et brisèrent les portes des prisons. Le gouverneur de la ville prit la fuite. L'anarchie régna partout. Ce fut un imbroglio infernal. Parmi les troubles internes survenus du temps des Mameluks, surtout sous le règne de Qaytbay le conflit qui opposa l'inspecteur des Lieux Saints au représentant dans la ville.
- A mentionner également les discordes entre Musulmans et Juifs à propos d'une résidence située dans le quartier juif entre la synagogue et la mosquée. L'affaire a été soumise devant la justice qui ne tarda pas à livrer son verdict en faveur des Juifs. Les Musulmans, mécontents, se sont plains au Sultan qui régnait depuis le Caire. Dans un premier temps, le Sultan invalida le jugement des dignitaires d'Al Quds, mais il ne tarda pas à se ressaisir, se ranger du côté des Juifs et jugea juste leur cause. Des rumeurs ont alors circulé voulant que, sans leurs nombreux pots de vin, les

Juifs n’auraient jamais pu avoir gain de cause dans cette affaire ? Sur ces entrefaites, les Musulmans se révoltèrent et détruisirent la synagogue. Furieux, le Sultan demanda à voir les notabilités de la ville. On les lui présenta enchaînés. Ils seront flagellés, jetés en prison et n’auront la clef des champs qu’une fois l’accalmie retour.
A la veille de la chute de leur dynastie, les Mameluks entretenaient des relations très tendues avec leurs voisins les Ottomans pour différentes raisons dont notamment les litiges frontaliers et le soutien apporté par les Mameluks au frère du Sultan ottoman Sélim 1er qui aspirait au trône. Sélim 1er s’attacha à conquérir les pays d’Islam (la Syrie, la Palestine et l’Egypte) et mit ainsi fin à l’existence de la dynastie mameluk.
L’historien Mujir al-din décrivant Al Quds dans son livre intitulé : « al-Uns al-Jalil bi-tarikh al Quds wal-Khalil «. Il fait une description d’Al Quds au 15e siècle : « Les rues principales de la ville sont ou plates ou en pente. Pour un grand nombre de constructions, vous pouvez trouver les fondations de constructions anciennes sur lesquelles les récentes ont été élevées. Ces maisons sont tellement serrées les unes contre les autres que, si elles devaient avoir la distance qu’elles ont dans la plupart des villes du monde islamique, Al Quds occuperait plus de deux fois l’espace qu’elle occupe maintenant. La ville a de nombreuses citernes pour recevoir l’eau puisque ses ressources en eau viennent des chutes de pluie... Les bâtiments d’Al Quds sont extrêmement solides, tous faits de murs et voûtes en pierre. Les briques ne sont pas présentes dans les constructions, ni le bois dans les charpentes. Les voyageurs affirment qu’on ne trouve pas dans l’empire de bâtiments plus solides et de plus belle apparence qu’à Al Quds. »



Mujir al-Din explique ensuite que, comme d’autres cités islamiques, Al Quds est divisée en quartiers. Les neuf quartiers principaux sont **le Quartier Maghrébin**, le quartier du Sharaf appelé auparavant le quartier des Kurdes, le quartier d’Alam dénommé ensuite le quartier de la Haydarira, le quartier des habitants d’Al-Salt, **le quartier juif**, le quartier de la Plume, le quartier de Sion à l’intérieur des remparts, le quartier de Dawaiyya, et enfin le quartier des Banu Hârith à l’extérieur des remparts et à côté de la citadelle.
Les théologiens musulmans créent de nombreuses écoles religieuses, appelées madrasas. Al Aqsa et le Dôme du Rocher sont restaurés et embellis. L’architecture chrétienne décline, parce que soumise à de coûteux permis. Les non Musulmans sont fréquemment persécutés. La société mamelouke impose le port de signes distinctifs à chaque communauté : turbans jaunes pour les Juifs, turbans rouges pour les Samaritains, turbans bleus pour les Chrétiens, turbans blancs pour les Musulmans. Des conflits ont lieu au sujet de certains sites du Mont Sion, convoités par les Chrétiens, par les Musulmans et parfois par les Juifs. Des fanatiques musulmans démolissent l’église Sainte Marie des Allemands, construite à l’emplacement supposé de la maison de Marie, mère de Jésus. Et le Saint-Sépulcre est une fois de plus dévasté.
Ibn Khaldoun, grand précurseur de la sociologie moderne décrit Al Quds dans son livre : «Muqaddima» Beit al maqdis (Al Quds), nommé aussi El-Masdjid el Aqsa (la mosquée la plus éloignée), fut d'abord, au temps des Sabéens, un temple consacré à (la planète) Vénus. On présentait à cette divinité de l'huile et d'autres offrandes, et l'on répandait l'huile sur la Sakhra , qui se trouvait là. Après la ruine de ce temple, la ville tomba au pouvoir des enfants d'Israël, et devint pour eux la kibla vers laquelle ils se tournaient en faisant la prière. Voici comment cela eut lieu : lorsque Moïse eut fait sortir les Israélites d'Égypte afin de les mettre en possession d’Al Quds, selon la promesse que Dieu avait faite à leur père Israël, à Isaac, père de celui-ci, et avant cela à Jacob , et que ce peuple se fut arrêté dans le pays de l'Égarement, Dieu ordonna à Moïse de fabriquer, avec du bois d'acacia, un tabernacle, dont il lui avait montré, par une révélation, les dimensions et la forme, ainsi que les figures colossales et les images qu'il devait renfermer. Il lui ordonna aussi d'y mettre une arche, une table avec ses plats, un chandelier avec ses lumières, et un autel pour les

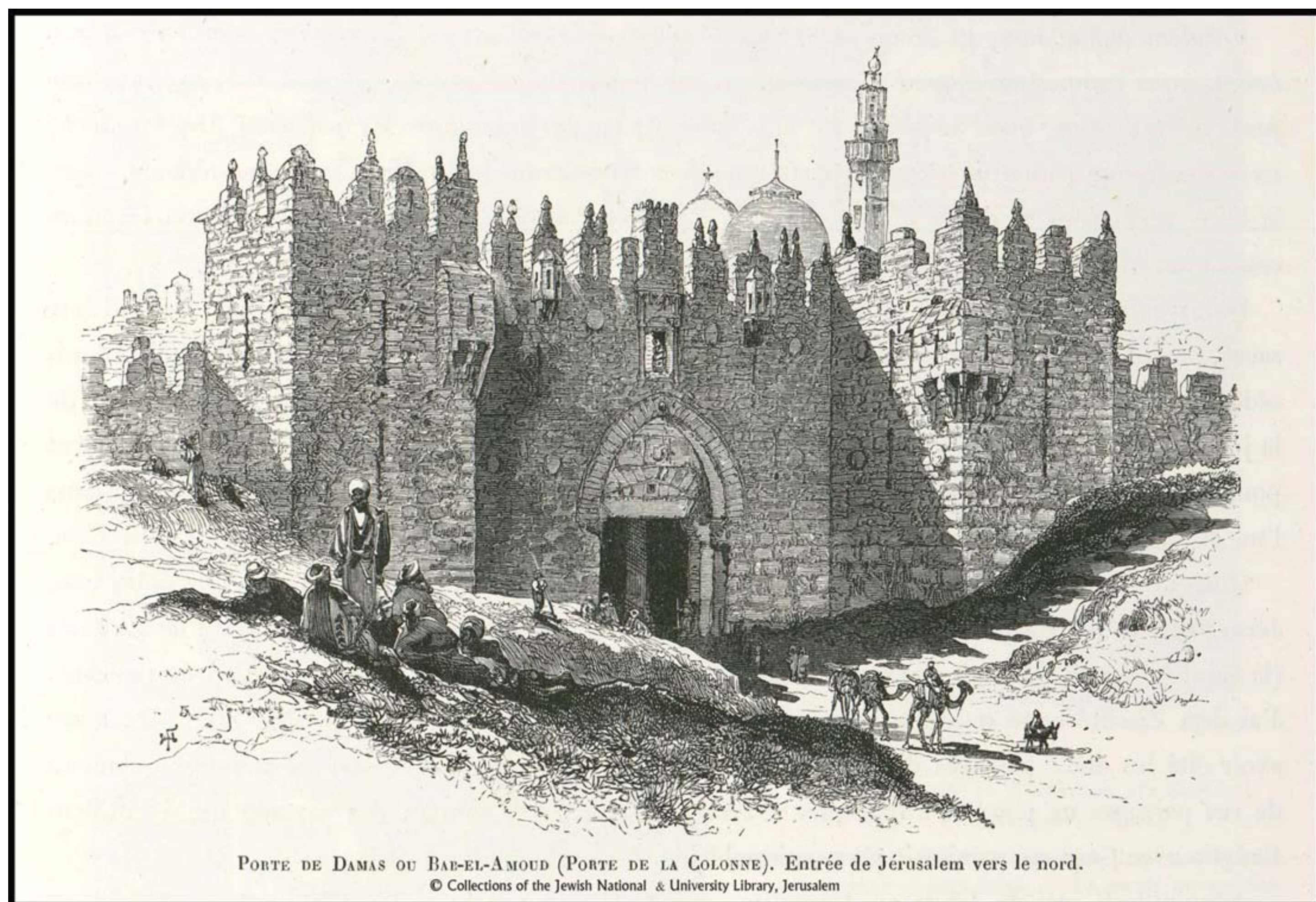
sacrifices. Tout cela est décrit de la manière la plus détaillée dans le Pentateuque. Moïse construisit le tabernacle et y plaça l'arche de l'alliance. Cette arche renfermait les tables de la loi que l'on avait faites pour remplacer celles que Moïse avait brisées et qui étaient descendues du ciel avec les dix commandements. Il plaça l'autel auprès du (tabernacle), et Dieu lui ordonna de confier à Aaron le droit d'offrir des sacrifices. Ce fut dans le désert, au milieu de leur camp, que les Israélites dressèrent le tabernacle, vers lequel ils se tournaient pour faire la prière, et devant lequel ils sacrifiaient des victimes, et ce fut dans son voisinage qu'ils attendaient les révélations divines. Lorsqu'ils se furent emparés de la Syrie, ils posèrent le tabernacle à Galgal, dans la Terre-Sainte, entre le territoire qui tomba en partage aux Beni-Yamîn (la tribu de Benjamin) et celui des enfants d'Éfraïm. Il resta dans ce lieu quatorze ans ; sept pendant la guerre et sept après la conquête, dans le temps où l'on faisait le partage du pays. Après la mort de Josué, on le transporta à Silo, près de Galgal, et on l'entoura d'une muraille . Il y était depuis trois cents ans, quand les Philistins l'enlevèrent, ainsi que nous l'avons dit (dans l'Histoire des peuples antéislamites), et vainquirent les Israélites ; mais ils le rendirent dans la suite. Après la mort de Aali (Héli) (grand) prêtre, on le transporta à Nouf (Nobé), puis à Gabaon , dans le territoire de la tribu de Benjamin ; ce qui eut lieu sous le règne de Talout (Saül). David, ayant ensuite obtenu la souveraineté 3, fit porter le tabernacle et l'arche à Beit al Maqdis, et plaça l'arche à part, sous un voile et au-dessus de la Sakhra, où elle resta, avant vis-à-vis le tabernacle. David eut l'intention de bâtir au-dessus de la Sakhra un temple pour remplacer le tabernacle, mais il ne put accomplir son dessein. Salomon, son fils, à qui il recommanda en mourant d'exécuter son projet, se mit à bâtir le temple dans la quatrième année de son règne, cinq cents ans après la mort de Moïse. Il employa le cuivre pour faire les colonnes de cet édifice, dans lequel il plaça le pavillon de verre. Il revêtit d'or les portés et les murs, il fit fondre en or les grandes images, les figures (d'animaux), les vases, les chandeliers et les clefs. Il construisit le fond de l'édifice en forme d’arcade, afin d'y déposer l'arche de l'alliance, qu'il fit venir de Sîhoun (Sion), la ville de son père David. Il l'y avait fait porter pendant la construction du temple, et on la rapporta alors. Les (chefs des) tribus et les prêtres la portèrent jusqu'à l'arcade, où ils la déposèrent. Le tabernacle, les vases et l'autel furent placés, chaque objet à l'endroit de la mosquée qui lui fut destiné. Les choses restèrent en cet état

très longtemps. Huit cents ans s'écoulèrent depuis la fondation du temple jusqu'à sa destruction par Nabuchodonosor. Ce roi livra aux flammes le Pentateuque et le bâton (de Moïse) ; il fit fondre les images et disperser les pierres (de l'édifice). Plus tard les rois de Perse renvoyèrent les Juifs dans leur patrie, et Ozeïr, qui était alors le prophète des enfants d'Israël, rebâtit le temple. avec le concours de Behmen, roi de Perse . Ce prince était né d'une Juive qui faisait partie des captifs emmenés par Nabuchodonosor . Behmen assigna à l'emplacement du temple des limites plus resserrées que celles de l'ancien temple de Salomon, et on ne les dépassa pas. [Les portiques au-dessous de la mosquée étaient à deux étages, et les colonnes de l'étage supérieur s'appuyaient sur les voûtes de la colonnade inférieure. Beaucoup de personnes s'imaginent que ce furent là les écuries de Salomon, mais elles se trompent : ce roi ne construisit ces colonnades qu'avec le dessein de garantir le Beit al Maqdis contre les impuretés auxquelles on se figurait qu'il serait exposé. D'après la loi des Juifs, si des impuretés souterraines sont couvertes de terre jusqu'à la surface du sol, de sorte qu'une ligne droite tirée de cette surface les atteigne (sans rencontrer un espace vide), la surface est impure. Telle était l'opinion de leurs docteurs, et, chez eux, ces opinions passaient pour des vérités. Aussi bâtirent-ils les portiques de la manière que nous avons décrite : comme les colonnes de l'étage inférieur allaient aboutir à leurs arches , la ligne droite était interrompue et les émanations impures ne pouvaient pas monter directement jusqu'en haut. De cette façon ils crurent garantir le temple contre ces émanations supposées, et assurer parfaitement la pureté et la sainteté de ce lieu .]
Les rois des Grecs, des Perses et des Romains subjuguèrent alternativement les Juifs, et ce fut pendant cette période (de malheurs) que les Beni-Hachmonaï (les Asmonéens ou Machabées), famille de prêtres juifs, portèrent l'empire des Israélites à un haut degré de puissance. L'autorité passa ensuite à leur beau-frère Hérode, qui la transmit à ses enfants. Ce prince rebâtit Beit al Maqdis (le temple), et lui donna la même étendue que celle du temple élevé par Salomon. Il s'occupa de ce travail avec tant d'ardeur qu'il l'acheva en six ans. Titus, roi des Romains, étant venu pour combattre les Juifs, les vainquit, s'empara de leur empire et dévasta Beit al Maqdis. Il ordonna de semer (du blé) sur l'emplacement du temple qu'il venait de mettre en ruines. Plus tard, les Roum (les Grecs et les Romains) embrassèrent la religion du Messie, auquel ils témoignèrent

dès lors un profond respect. Leurs rois adoptèrent tantôt le christianisme et tantôt le répudièrent ; mais, lors de l'avènement de Constantin, sa mère Hélène , qui avait embrassé le christianisme, se rendit à Al Quds, afin de chercher le bois sur lequel les chrétiens prétendent que Jésus fut crucifié. Ayant appris des patrices que ce bois avait été jeté par terre et couvert d'immondices, elle l'en fit retirer, et, sur le lieu regardé par les chrétiens comme le tombeau du Messie, elle bâtit l'église appelée Qomama . Elle fit détruire tout ce qui existait encore des constructions du temple et jeter des ordures et du fumier sur la Sakhra. Cette pierre en fut tellement couverte que son emplacement même n'était plus reconnaissable. Elle croyait venger de cette manière la profanation de ce qu'elle regardait comme le tombeau du Messie . Quelque temps après, on rebâtit, en face de la Qomama, la maison dans laquelle naquit Jésus, et qui s'appelle Beït-Lahm (Bethléem). Les choses restèrent en cet état jusqu'à la promulgation de l'islamisme et à la prise de la ville. (Le khalife) Omar, étant venu pour assister à la reddition de Beit al Maqdis, demanda où se trouvait la Sakhra, et on lui fit voir le lieu où elle restait enterrée sous un amas de fumier et de terre. L'ayant fait mettre à découvert, il bâtit au-dessus d'elle une mosquée dans le genre des mosquées qu'un peuple nomade est capable de construire.
Le temple (d’Al Quds) doit son importance au respect que les hommes lui ont toujours témoigné, avec la permission de Dieu, et aux passages du Coran qui avaient annoncé d'avance l'excellence de ce lieu. (Le khalife Umayyades) El-Ouélîd, fils d‘Abd Al Malik, entre-prit de rebâtir la mosquée (d’Al Quds) sur le plan des autres mosquées de l'islamisme, et s'en occupa avec beaucoup d'ardeur, ainsi qu'il l'avait fait pour le Mesdjid el-Haram (le temple de la Mecque), la mosquée du Prophète à Médine et la mosquée de Damas, appelée par les Arabes le Belat (ou nef) d'El-Ouélîd. Pour construire ces mosquées et les orner de mosaïques, il obligea le roi des Grecs à lui envoyer de l'argent et des ouvriers. Toutes ces entreprises furent terminées à sa satisfaction.
Dans la dernière partie du 5e siècle de l'hégire, la puissance du khalifat s'était très affaiblie, et (ces mosquées) se trouvaient au pouvoir des Obeïdides (Fatimides), khalifes chiites qui régnaient au Caire. L'autorité des Obeïdides ayant commencé à décliner, les Francs marchèrent sur Beit al Maqdis, et s'en rendirent maîtres, ainsi que de toutes les places frontières de la Syrie. Ils érigèrent au-dessus de la sainte Sakhra une église

dont ils étaient très fiers et pour laquelle ils montraient une profonde vénération. Quelque temps après, Salah ed Dîn , fils d'Ayyûbi le Kurde, s'empara de l'Égypte et de la Syrie, renversa l'empire des Obeïdides, extirpa leur doctrine hérétique et passa en Syrie. Il y combattit les Francs jusqu'à ce qu'il leur enlevât Beit al maqdis et toutes les forteresses syriennes qui étaient tombées entre leurs mains. Cela eut lieu vers l'an 580 de l'hégire. Il abattit l'église qu'ils y avaient érigée, fit découvrir la Sakhra et reconstruire la mosquée dans sa forme actuelle.
En 1517, la Terre d'Israël, et avec elle Al Quds, passe sous la domination de l'Empire ottoman, domination qui va durer quatre siècles

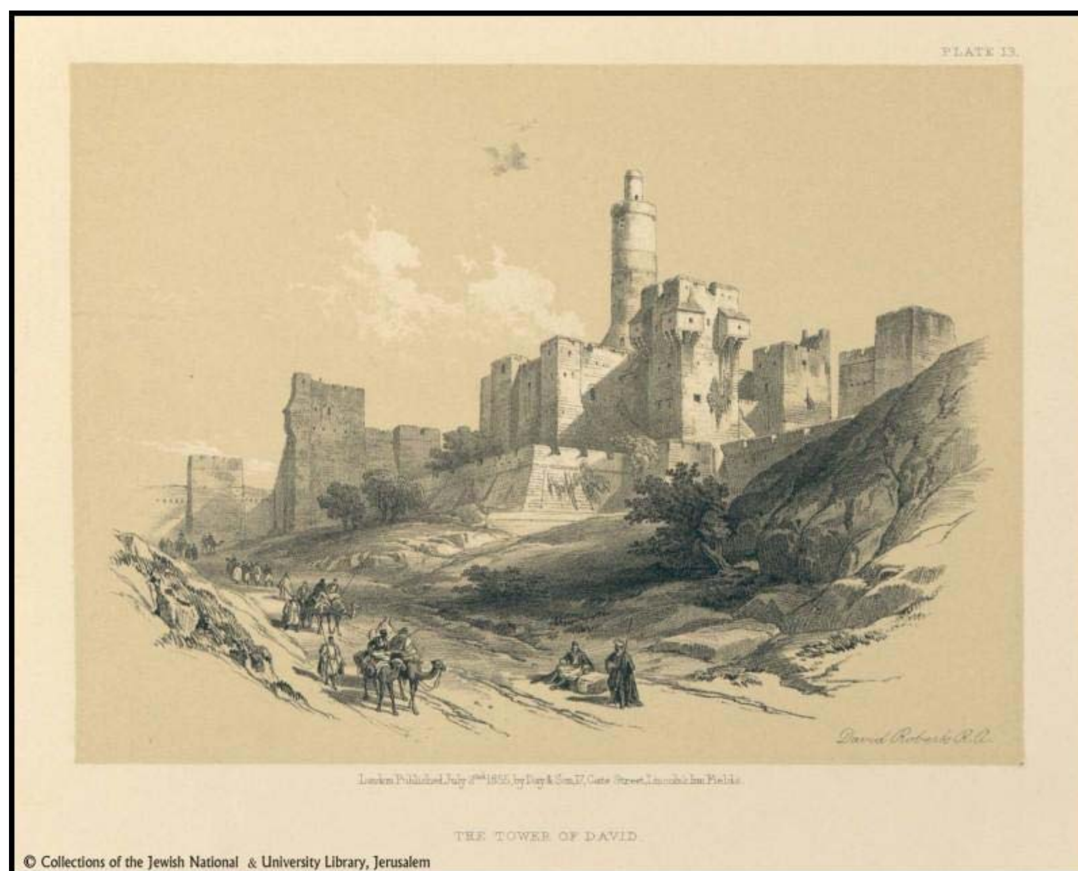
Al Quds époque des Ottomans 1517 et 1917


PORTE DE DAMAS OU BAB-EL-AMOUD (PORTE DE LA COLONNE). Entrée de Jérusalem vers le nord.

En 1516, l'Empire mamelouk fut à son tour absorbé par le puissant Empire turc ottoman, qui allait régner sur Al Quds pendant les quatre siècles suivants. La majorité des historiens affirment que le Sultan Sélim 1er occupa en 1517 de l'ère chrétienne après la bataille de la plaine de Dâbiq qui lui ouvrit la porte pour la conquête de la Syrie et de l'Egypte. On rapporte que lorsqu'il entra à Al Quds, le premier acte qu'il accomplit fut la visite des Lieux Saints et le recueillement devant les tombeaux des Prophètes. Sélim 1er fut chaleureusement accueilli par les habitants de la ville qui lui organisèrent un grand festin dans l'enceinte de la Mosquée Al Aqsa, mais c'est de propos délibéré qu'ils lui offrirent le repas dans des assiettes que seuls, d'habitude, les démunis de la société présentent à leurs hôtes. C'est que, par ce geste, ils voulaient prouver au Sultan qu'ils ont beaucoup souffert des actes de vandalisme des Bédouins et qu'ils ont fortement besoin de son précieux soutien. Le Sultan leur promit de restaurer et d'agrandir la muraille protectrice de la ville pour les prémunir contre d'éventuelles attaques. Cette promesse faite ne fut pas tenue sur le champ, du fait du retour précipité du Sultan à la capitale de son royaume.

Ce n’est que plus tard que son fils Sulaiman Al Kanouni (Le législateur) se chargea de mettre à exécution la promesse de son père.
C'est sous le règne de Suleyman le Magnifique, de 1520 à 1566, que l'empire connut son apogée, et apporta à la ville une nouvelle ère de prospérité. L'une des plus remarquables contributions apportée par Soliman fut peut-être la reconstruction, entre les années 1537 et 1541, **des murailles actuels de la vieille ville** et de ses portes. C'était une œuvre gigantesque, comprenant (par exemple
La Porte de Damas, La Porte d'hérode, La Porte des lions, La Porte de Jaffa, La Tour Laqlaq, La Porte de sion, La Porte des Maghrébins) certaines réalisations parmi les plus raffinées de l'architecture monumentale ottomane. Les travaux de restauration de la muraille durèrent de 1536 à 1540 J. C. **la citadelle fut refaite**. La remise en état par Sulaiman du système d'approvisionnement en eau fut tout aussi importante pour la vie quotidienne à Al Quds. Suleyman répara et construisit des ponts et des aqueducs pour amener l'eau jusqu'à la ville, et construisit une série de fontaines (dont **la Fontaine de la chaîne, la Fontaine al Nazir, la Fontaine al Wad, la Fontaine Sitna Mariam, la Fontaine Suliman, La Fontaine Birka Sultan Sulaiman**). Les murs et les portes de l’Esplanade de la Mosquée Al Aqsa furent restaurés. Extrêmement tolérant envers les communautés religieuses minoritaires, Suleyman exprima cependant son engagement envers l'islam en rénovant entièrement le Haram, y compris en remplaçant les carreaux de mosaïque endommagés à l'extérieur du Dôme du Rocher avec des carreaux de céramique. La faïence de la qubbat d’As Silsila fut renouvelée. Tout comme à l'époque mamelouke, il y eut également beaucoup de constructions destinées à satisfaire les besoins des pèlerins musulmans : mosquées (**la Mosquée al Hamra'**), hospices, **fondation caritative au service des pauvres (Complexe Sultan Khassaki)** couvents se multiplièrent. Avec le Sultan Suleyman, la ville d’Al Quds a été entourée de beaucoup de soins qu’elle ne connaîtra point sous le règne de ses successeurs Sélim II, Mourâd III, Mohammed III, Ahmed I, Mustapha I et Osman II. D’ailleurs, la ville rattachée à l’Egypte ne fera pas parler d’elle durant toute la période allant de 1566 à 1622 après J. C. A la mort de Soliman en 1566, les beaux jours de l'Empire ottoman prirent fin, et un déclin progressif s'installa (attribuable à divers facteurs politiques, économiques et militaires), qui allait durer jusqu'à la fin du 21e siècle. Al

Quds déclina, sa population diminua, ses infrastructures se détériorèrent et ses administrateurs locaux étaient souvent corrompus.



Avec l’accession du Sultan Mourâd IV au pouvoir en l’an 1622, Al Quds occupa de nouveau le devant de la scène. Mourâd IV prohiba le tabac et la consommation. Il fit construire la citadelle qui porte son nom « Citadelle de Mourâd » où une mosquée a été aménagée ainsi qu’une cinquantaine d’appartements pour ses soldats. Succédèrent au Sultan Mourâd IV, Ibrahim Ibn Ahmed 1er (1639), son fils Mohammed IV 1648) qui fit construire **le minaret de la Citadelle** (1655) et la mosquée attenante à **la Fontaine Cha’lân** (1651). La meilleure description d’Al Quds, à cette époque, a été faite par le célèbre voyageur turc « Evliyâ Tchélébî » qui la visita en 1670. Tchélébî fut impressionné par la beauté et la qualité de la vie dans la ville. Il a en particulier apprécié le pain, les fruits et les légumes. Il a mentionné « qu’Al Quds était célèbre par ses parfums, ses encens, son pois de senteur et ses encensoirs en cuivre, qu’on y dénombrait deux mille quarante cinq boutiques, qu’elle disposait d’un contrôleur des prix, que ses marchés ne se comptaient pas et que dans les champs qui l’entouraient, on pouvait facilement dénombrer quelque quarante trois mille ceps de vigne au milieu desquels s’élevaient quelque mille cinq cents ponts. La population de la ville, selon Tchélébî était de

quarante six mille habitants dont la majorité était des Arabes Musulmans. Il y avait également dans la ville une église arménienne, trois églises romaines, deux synagogues, deux cent quarante mihrâbs, sept madrasas pour l'enseignement des sciences religieuses, dix écoles coraniques, quarante écoles pour les garçons, six bains publics (bains maures), dix huit fontaines et des tekkiyye (couvents de derviches) appartenant à soixante dix confréries dont celles d'Al Kaylâniyya, Al Badawiyya, As Sadiyya, Ar Rifâi'iyya et **la Mosquée Mawlawiya Khanqah**. »
Nobostant cette prospérité dont parle Tchélébî, la sécurité faisait défaut en dehors des remparts de la ville qui, à l'époque, dépendait de Tripoli (Syrie). En 1824, la ville a vécu de graves émeutes suite aux lourds impôts imposés par Mustapha Pacha, gouverneur de la Syrie. Les révoltes n'ayant pu être réprimées par les responsables locaux, Mustapha Pacha, à la tête d'une armée de cinq mille janissaires, décida de se rendre sur place pour s'enquérir en personne de la situation. A son arrivée à Al Quds et à sa grande surprise, la population ne vint pas l'accueillir. Elle refusa même de payer ce qu'elle devait au Sultanat comme impôt. Furieux, Mustapha Pâcha intime l'ordre aux janissaires de confisquer l'argent de ses sujets, de dévaster leurs champs et de détruire leurs biens et leurs cultures. Après le départ de Mustapha Pacha, les révoltes reprirent de plus belle. Les insurgés occupèrent la citadelle, s'emparèrent des armes, emprisonnèrent les janissaires et désignèrent deux des leurs comme administrateurs de la ville. Il s'agit de Yûssof 'Arab Al Jadjâb et Ahmed Agha Ad Duzwâr. Quand le Sultan ottoman fut mis au courant de cette nouvelle sédition, il exigea qu'elle soit jugulée dans l'immédiat. Pour ce faire, il intima l'ordre à Abdallah Pacha (1826 après J. C.), gouverneur de Saidâ (Sidon) de marcher sur la ville et d'y faire régner la paix. Abdallah Pacha parvint en 1827 à rétablir l'ordre, après de violents combats avec les rebelles qui réussirent cependant à imposer leurs conditions, à savoir la suppression des impôts et l'amnistie générale.

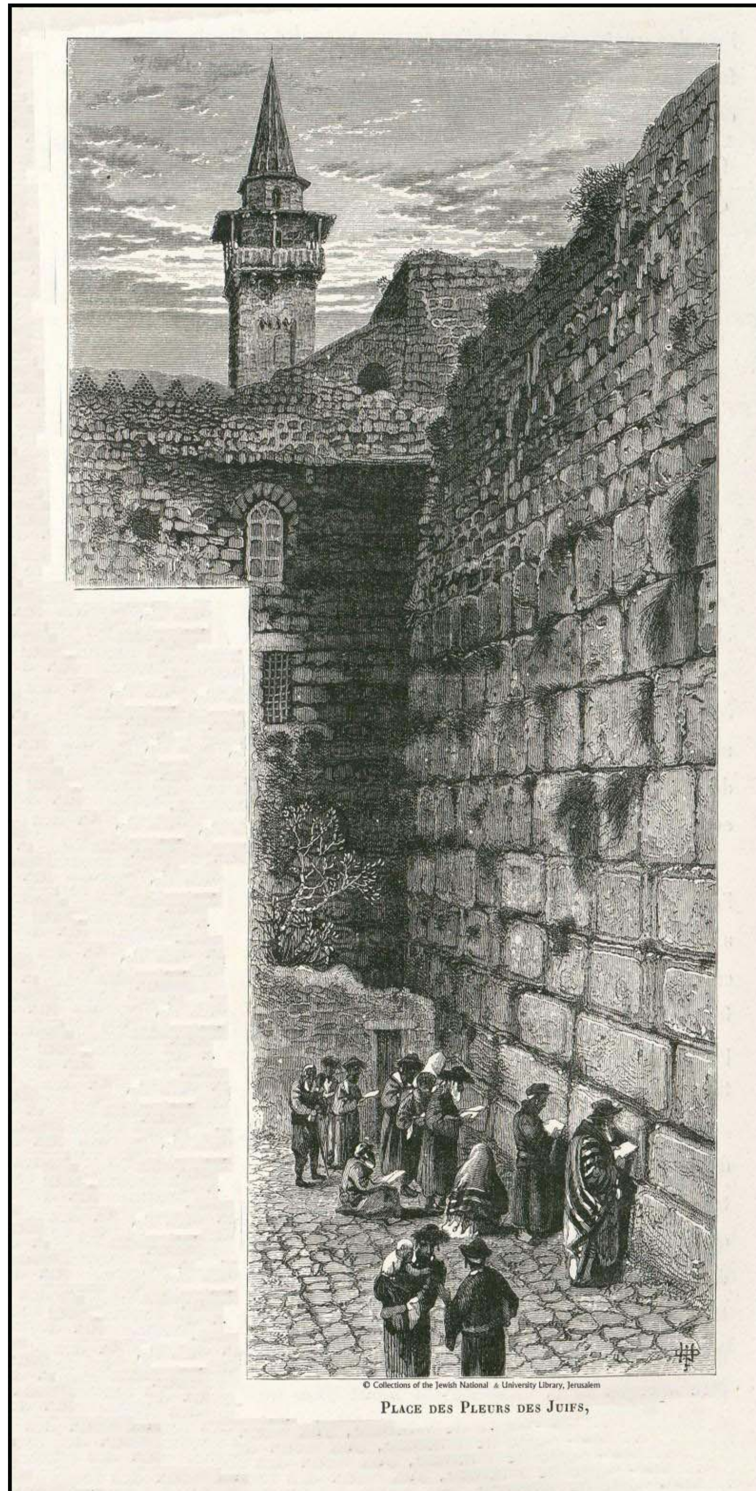


Entrée de la citadelle.

En 1831 après J. C., l'Egyptien Ibrahim Pacha conquit Al Quds et toute la Palestine. La Ville Sainte, selon l'accord de Kotaye (1831) fut mise sous tutelle du Caire. En 1834, cependant, Al Quds s'insurgea de nouveau contre Ibrahim Pacha suite à la décision qu'il a prise de désarmer la population et d'instaurer le service militaire obligatoire. L'anarchie gagna les esprits. Les insurgés prirent d'assaut la ville, mais la bataille de Fahmâs fut décisive. L'armée égyptienne triompha et Ibrahim fit son entrée victorieuse à Al Quds où seuls les Juifs et les Chrétiens étaient à son accueil. La soumission des Musulmans d'Al Quds était provisoire et était simplement due à la politique répressive aveugle menée par Ibrahim

Pacha. Les émeutes éclatèrent toutes les régions palestiniennes. Elles ne cessèrent qu’avec le retrait des soldats égyptiens en 1841, c’est à dire après une présence militaire d’une dizaine d’années.
Tous ces troubles qui ont secoué Al Quds durant cette période ne l’ont pas empêché de se développer. Ainsi, par exemple, beaucoup d’édifices publics ont été bâtis dont le moulin à vent à l’Ouest d’Al Quds, considéré comme étant le premier moulin qui a servi à moudre le blé des habitants de la ville. Furent construites également la Zaouia Al Ibrahimiyya, au Nord de l’emplacement du tombeau du Prophète Dâoud (David), que le Salut de Dieu soit avec Lui, situé sur la Colline Sion, la citadelle de Wâdî Al Jawz et plusieurs autres citadelles destinées à contrôler la route reliant Jaffa et Al Quds. En outre, le népotisme et le favoritisme régressèrent. On s’intéressa au développement du réseau routier. Les commerçants étrangers furent autorisés à s’adonner librement et sans aucune contrainte à leur métier. Le tribut payé d’habitude aux prêtre, gardiens des églises, fut aboli au même titre que le quint (khoms) prélevé sur les produits des récoltes. Les grains furent distribués aux cultivateurs qui ont été invités à planter des arbres fruitiers à veiller aux rendements de leurs vergers. Des cultures nouvelles ont été introduites et un grand nombre de nomades ont été contraints à la sédentarisation.
Quand Al Quds fut de nouveau sous administration ottomane, sa population au nombre de vingt mille habitants dont mille Chrétiens renouèrent avec la paix et la sérénité. Le Sultan ottoman accorda beaucoup d’intérêt à Al Haram Al Qudsi et décida en 1860 d’allouer, à sa restauration, des crédits de l’ordre de vingt mille lires turques. Il semble qua la raison à cela est due à la guerre de Crimée (1855) qui éclata à propos des Lieux Saints. La victoire fut, comme o,n le sait, du côté de la Turquie grâce au soutien des Français et des Britanniques qui ont cherché à tirer profit de ce succès militaire. Al Quds fut heureux de cette victoire. Ses rues et ses souks furent pavés (1863).
La fin du 18e siècle fut le témoin de l'affaiblissement progressif du régime ottoman (cela était aussi apparent à Al Quds qu'ailleurs dans l'empire) et d'un intérêt croissant pour le Moyen-Orient des puissances européennes, avides de tirer le maximum d'avantages de la faiblesse ottomane. En 1798, Napoléon mena à bien une expédition contre le pouvoir turc en Egypte. Il entama des réformes qui stimulèrent le désir d'indépendance de l'Egypte et contribuèrent en partie à sa conquête de la Palestine en 1831. Ce fut un

moment décisif dans l'histoire d’Al Quds. L'administration égyptienne, sous le pacha Ibrahim, s'efforça d'obtenir le soutien des puissances européennes en garantissant un statut égal aux minorités religieuses, et en ouvrant le pays aux activités missionnaires et consulaires européennes.



Place des Pleurs des Juifs,

Lorsque les Turcs reprirent le pouvoir en 1840, la pénétration des puissances européennes était déjà bien avancée, stimulée aussi par le processus de modernisation, comme le développement des nouveaux moyens de transport, et, quelques décennies plus tard, par l'ouverture du

canal de Suez, qui augmenta l'importance stratégique et commerciale de la région. Dans les années 1850, les principales puissances européennes avaient établi leurs consulats à Al Quds. L'une de leurs principales activités était de soutenir le nombre croissant d'organisations missionnaires (qui représentaient presque toutes les Eglises de la chrétienté orientale et occidentale) et leurs institutions pédagogiques, médicales et de charité. Cette politique de protection des minorités religieuses était l'une des principales manifestations des efforts continus du Royaume-Uni, de la France, de la Prusse et de la Russie, pour affirmer leur influence en Méditerranée orientale.
A partir du milieu du siècle, à Al Quds, les organisations religieuses furent impliquées dans un puissant mouvement de constructions, et de nombreuses institutions chrétiennes bien connues aujourd'hui dans la ville, furent construites ou rénovées pendant cette période. De nombreux travaux furent également entrepris dans la vieille ville, et notamment le long de **la Via Dolorosa**, et dans les environs de l'église du Saint-Sépulcre. Les différentes confessions chrétiennes furent également bien représentées dans ce qui constitua peut-être le changement le plus significatif du paysage d’Al Quds, le déménagement à l'extérieur des remparts de la vieille ville. Dès le début des années 1850, des constructions furent entreprises à l'extérieur des remparts. Les nombreux projets répondaient aux besoins des communautés étrangères, parmi lesquelles les Anglais, les Russes, les Allemands et les Français. Mais en 1860, le philanthrope anglais d'origine juive sir Moses Montefiore fit construire Mishkenot Sha'Ananim, le premier quartier résidentiel juif en dehors des murs de la cité. Pendant les années suivantes, les quartiers juifs comme Nahalat Shiv'a ou encore Mea Shearim furent construits à l'ouest et au nord de la vieille ville, alors que la communauté musulmane se développa au nord de la porte d'Hérode et de la porte de Damas.
En 1882 fut promulgué le décret ottoman prohibant l’émigration des Juifs vers la Palestine et l’achat des terres dans ce pays. Toutefois, ce décret sera amendé et les Juifs furent autorisés à émigrer en Palestine pour accomplir leurs devoirs religieux. En 1892 on construisit l’hôpital municipal sis à proximité du Cheikh Badr. En 1891 et 1892, on entreprit la pose de la voie ferrée entre Jaffa et Al Quds. En 1908, suite à la révolution des Jeunes Turcs animant les comités « Union et Progrès », la construction fut rétablie après avoir été ajournée par le Sultan Abdul Hamid II en 1878.

Dans la première moitié du 21e siècle, la population d'Al Quds n'a probablement jamais excédé 15000 habitants, en comptant les juifs et les chrétiens d'Al Quds, qui en fait, constituaient des communautés minoritaires par rapport à la majorité de musulmans. L'immigration juive augmenta considérablement à partir 1880, à cause des pogroms et de la pauvreté en Russie et en Europe de l'Est.
Elle fut également stimulée en partie par le développement du mouvement sioniste sous l'influence d'écrivains comme le Juif russe polonais Leon Pinsker et de Theodor Herzl, le journaliste viennois qui rêvait d'établir un Etat juif. Même si les Juifs issus de la deuxième vague d'immigration vers la Palestine (commencée en 1903) s'établirent surtout dans les villes côtières, la population juive d'Al Quds continua d'augmenter à la veille de la Première Guerre mondiale. En 1901, Théodore Hertz, le fondateur du sionisme proposa au Sultan Abdul Hamid II de lui concéder la Palestine en retour du paiement de toute la dette extérieure de l'Empire ottoman (qui était ruiné depuis plusieurs décennies). Voici la réponse donnée par le Sultan : « Dr Herzl, ne prenez pas de mesures décisives dans cette affaire, car je ne peux pas sacrifier un seul pouce de la terre de Palestine, elle ne m'appartient pas à moi mais à la nation musulmane. Mon peuple l'a conquise et l'a irriguée de son sang. Les Juifs peuvent garder leurs millions. Si un jour l'État musulman est démembré, alors vous pourrez avoir la Palestine pour rien, mais tant que je vivrai, je préférerais être coupé en morceaux plutôt que de voir la Palestine détachée de l'État musulman. Je ne peux pas accepter cette dissection de nos corps encore vivants ». Les interventions européennes furent de plus en plus pressantes vers la fin du 18e siècle, toujours justifiées par une sollicitude vis-à-vis de la communauté chrétienne et de ses lieux saints. Ces interventions laissaient déjà présager la fin de la domination de l'Empire ottoman au début du 20e siècle. Les Turcs ottomans perdirent la guerre. Al Quds tomba entre les mains des Britanniques le 9 décembre 1917 après avoir été sous administration turque pendant quatre siècles. La Loi martiale fut proclamée à Al Quds du temps du Général Bill Borton qui, deux semaines après avoir été désigné comme gouverneur militaire de la ville, dut démissionner pour raisons de santé. Alexander Baird lui succéda. Toute la Palestine était administrée par un haut fonctionnaire militaire assisté par un gouverneur administratif.

Al Quds époque du mandat britannique 1917 et 1948

L'empire ottoman étant sur le point de s'effondrer, la Grande-Bretagne et la France devinrent les puissances dominantes au Moyen-Orient, remplaçant les Turcs.



En décembre 1917, le général Allenby et ses troupes pénétrèrent dans Al Quds, qui allait rester sous contrôle britannique pendant les trente ans qui

suivirent. Un mois plus tôt seulement, le gouvernement britannique, dans sa fameuse Déclaration Balfour, avait proclamé son soutien à l'établissement en Palestine d'un foyer national pour le peuple juif. En 1922, la Palestine fut placée sous mandat britannique par la Société des Nations. Sous le mandat britannique, le pourcentage de Juifs à Al Quds passa de 54 % (un peu plus de 34 000) en 1922, à 62 % (99 300) à la fin de 1946. Même si Al Quds tira un bénéfice, à certains égards, de la période où elle fut sous administration britannique, ce fut une période de tension politique croissante, entre les Juifs désirant former leur propre Etat et les Arabes qui s'opposaient de plus en plus fermement à de tels espoirs. L'établissement du mandat britannique sur la Palestine déçut grandement les Arabes et les Musulmans, notamment le Palestiniens, à cause de la déclaration Balfour qui affirmait que le gouvernement britannique envisageait favorablement la création en Palestine d'un Foyer National pour le peuple juif, grâce à l'appui de l'Organisation Sioniste Mondiale. C'est ainsi qu'Arabes et Musulmans perdirent la Palestine à cause de la trahison et de la défection des Britanniques. La puissance mandataire appliqua en Palestine une politique dont l'objectif majeur fut faciliter l'implantation du Foyer National Juif. Elle encouragea l'émigration des Juifs vers le territoire palestinien et leur permit l'achat et l'appropriation des terres. L'organisation Sioniste Mondiale fut autorisée à ouvrir des Bureaux en Palestine et à y exercer des activités agricoles, culturelles et éducatives en prélude à l'établissement du futur Etat. Les Britanniques autorisèrent également les Juifs à s'entraîner militairement en prétextant que ces derniers étaient minoritaire et qu'ils étaient en droit le cas échéant de se défendre contre toute éventuelle attaque.

Durant le mandat britannique, le mouvement nationaliste palestinien manifesta une vive réaction contre la politique d'émigration et d'implantation des Juifs en Palestine et s'opposa énergiquement contre l'application de la Déclaration Balfour. La ville d'Al Quds connaîtra, durant cette période des manifestations sanglantes où les Palestiniens exprimèrent leur refus du mandat britannique, déclarèrent leur opposition à la Déclaration Balfour et leur hostilité vis à vis de l'Organisation Sioniste Mondiale et exigèrent l'indépendance de la Palestine dans le cadre de l'unité de la Syrie Palestine. Les actions du mouvement nationaliste palestinien se manifestèrent notamment par les révolutions de 1920, de 1925 et de 1929. Il y eut également la célèbre grève (entamée le

25 avril 1936) qui dura six mois et qui ne prit fin qu’avec l’intervention des Chefs des Etats arabes. D’une façon générale on peut reprendre ce qui dit Feu ‘Aref, évoquent la situation de la Palestine à cette époque. Il écrit : « Durant l’occupation britannique, le peuple palestinien ne cessa pas d’exiger le régime parlementaire, l’abolition du mandat britannique et la lutte contre l’établissement du Foyer National Juif. Hélas ! Tous les efforts déployés dans ce sens furent voués à l’échec, car le gouvernement britannique était complice des Juifs et soutenait fermement leur action dans la réalisation de leur projet consistant à judaïser la Palestine ».
Il y eut des actes de violence antijuifs en 1920, et d'autres, plus graves encore, lors des émeutes qui eurent lieu au Mur occidental en 1929, faisant de nombreuses victimes des deux côtés.

Le mufti : la bataille du Mur



La première génération de proconsuls britannique se félicitait d’avoir apprivoisé Jérusalem. En juin 1925, Samuel rentra à Londres, déclarant avec une naïveté tout olympienne : « L’esprit d’anarchie a cessé. » Un an plus tard, Storrs quittait une ville paisible et considérablement embellie et fut promu gouverneur de Chypre, puis de Rhodésie du Nord – mais, comme il le disait tristement, « il ne peut y avoir de promotion après Jérusalem ». Le nouveau haut-commissaire était le vicomte Plumer, un maréchal à la moustache de morse que l’on surnommait le « Vieux Plum » ou « Papa Plummer ». Son budget ayant été rogné, le Vieux Plum devait maintenir l’ordre avec moins de soldats que Samuel, mais il rayonnait d’un calme rassurant en se promenant seul à pied dans Jérusalem. Lorsque ses agents lui signalèrent des tensions politiques, il préféra faire l’autruche. « Il n’y a pas de situation politique, répliqua-t-il. N’en créez pas une. »

Le Vieux Plum prit sa retraite pour raisons de santé mais son successeur n’était pas encore arrivé que la « situation politique » s’était bel et bien concrétisée. En 1928, le soir du Kol Nidré, veille de Yom Kippour, le shames (ou bedeau) juif du mur Occidental (qui portait le nom ronflant de William Ewart Gladstone Noah), installa un petit paravent pour séparer les hommes et les femmes, conformément à la loi juive. Le paravent et les chaises pour les fidèles âgés avaient été autorisés les années précédentes, mais le mufti reprochait maintenant aux Juifs de revenir sur le statu quo. Pour les musulmans, le Mur était l’endroit où Muhammad avait attaché son cheval à visage humain, Bouraq, lors de son voyage nocturne, ce qui n’avait pas empêché les Ottomans d’utiliser au XIXe siècle le tunnel voisin comme étable pour les ânes. Légalement, il appartenait au waqf d’Abou Maidan depuis l’époque d’Afdhal, fils de Saladin. C’était donc une « propriété purement musulmane ». Les musulmans craignaient que, en autorisant les Juifs à accéder au Mur, ils ne finissent par construire un troisième temple sur le Haram musulman, le Har-Habayit hébreu (le mont du Temple). Le Mur était aussi le site le plus sacré du judaïsme – les Hébreux le nomment Kotel – et les Juifs palestiniens pensaient que les restrictions imposées par les Britanniques, qui ne leur laissaient qu’un espace exigu pour prier, étaient des reliques de siècles d’oppression musulmane qui démontraient le bien-fondé du sionisme. Les Britanniques étaient allés jusqu’à interdire de sonner le shofar (la corne de bélier) lors des grandes fêtes religieuses juives.

Le lendemain, le successeur de Storrs au poste de gouverneur, Edward Keith-Roach, qui aimait se faire appeler « le pacha de Jérusalem », ordonna à sa police de faire une descente sur le Mur pendant l'office de Yom Kippour, la plus grande fête religieuse juive. Les policiers passèrent à tabac des Juifs en prière et tirèrent les chaises de sous les fesses de fidèles âgés. Ce ne fut pas le moment le plus glorieux de la puissance mandataire britannique. Le mufti se frottait les mains mais n'en continuait pas moins de jeter de l'huile sur le feu : « L'objectif des Juifs est de s'emparer progressivement de la mosquée d'Al Aqsa. » Il lança une féroce campagne de dénigrement des fidèles juifs, qui furent bombardés de cailloux, battus et harcelés par une musique assourdissante. Les jeunes du Betar de Jabotinsky descendirent dans la rue, revendiquant un accès au Mur.
Les deux camps modifiaient le statu quo en vigueur depuis les Ottomans, qui ne correspondait plus à la réalité. L'immigration juive et les acquisitions de terres avaient, comme on peut le comprendre, avivé les inquiétudes des Arabes. Depuis la déclaration Balfour, quelque quatre-vingt-dix mille Juifs étaient arrivés en Palestine. Pour la seule année 1925, les Juifs avaient acheté dix-sept mille huit cents hectares de terres aux Familles. Une petite minorité de nationalistes juifs religieux rêvait effectivement d'ériger un troisième temple, mais l'écrasante majorité souhaitait simplement prier sur son propre lieu sacré. Le nouveau haut-commissaire, Sir John Chancellor, dont on disait qu'il ressemblait à « un bel acteur shakespearien », demanda au mufti de vendre le Mur aux Juifs afin qu'ils puissent y construire une cour. Le mufti refusa. Pour les Juifs, le Kotel était le symbole de leur liberté de prier et d'exister dans leur propre patrie : pour les Arabes, le Bouraq devint le symbole de la résistance et de leur nation. Il régnait sur la ville un sentiment de claustrophobie qui ne présageait rien de bon. « C'est la beauté hautaine et désolée d'une forteresse de montagne emmurée dans le désert, d'une tragédie sans catharsis », écrivit Arthur Koestler, un jeune sioniste hongrois qui vivait à Jérusalem et écrivait pour le journal de Jabotinsky. La « beauté tragique » et l'« atmosphère inhumaine » lui inspiraient une « tristesse de Jérusalem ». Koestler avait envie de s'échapper vers Tel-Aviv, la ville kitsch. À Jérusalem, il sentait « le visage courroucé de Yahvé planer sur les rochers brûlants ».

À l’été 1929, le mufti ordonna l’ouverture d’une porte qui faisait du Mur juif un passage pour les ânes et les piétons, tandis que les appels à la prière du muezzin et les mélopées soufies étaient amplifiés pour couvrir les prières des Juifs. Dans toute la Palestine, des milliers de Juifs manifestèrent en scandant : « Le Mur nous appartient. » Chancellor était absent lorsque, le 15 août, un cortège de trois cents sionistes, dirigé par l’historien Joseph Klausner (l’oncle de l’écrivain israélien Amos Oz) et enflé par des militants de l’organisation extrémiste du Betar, marchèrent en silence jusqu’au Mur, gardé par la police britannique, et hissèrent un drapeau sioniste aux accents de la Hatikvah. Le lendemain, après la prière du vendredi, deux mille Arabes descendirent d’Al Aqsa et attaquèrent les fidèles juifs, les chassant du Mur et passant à tabac tous ceux qu’ils attrapaient. Le 17, un garçon juif envoya un ballon de football dans un jardin arabe et, en allant le récupérer, il fut assassiné. Lors de ses funérailles, des jeunes Juifs tentèrent un coup de force contre le quartier musulman. Lors de la prière du vendredi du 23 août, des milliers de fidèles encouragés par le mufti sortirent de la mosquée d’Al Aqsa pour s’en prendre aux Juifs. Le mufti et ses rivaux Nashashibi essayaient tour à tour d’exciter et de calmer les masses : quelques courageux dirigeants arabes s’interposèrent, mais en vain. La foule attaqua le quartier juif, le quartier Montefiore et les faubourgs, et tua trente et un Juifs. Dans une maison de Jérusalem, cinq membres d’une même famille furent massacrés ; à Hébron, cinquante-neuf Juifs furent assassinés. La Haganah, la milice sioniste fondée en 1920, riposta. Il n’y avait que 292 agents de police britanniques pour toute la Palestine ; on fit donc venir des soldats du Caire. En tout, 131 Juifs furent tués par des Arabes, alors que la grande majorité des 116 victimes arabes tombèrent sous les balles de l’armée britannique. Les émeutes, que les Arabes appelèrent Thawarat al-Bouraq (« le soulèvement du Bouraq »), laissèrent les Britanniques perplexes. « Je ne connais personne qui serait un bon haut-commissaire en Palestine à part Dieu », confia Chancellor à son fils. Les conséquences de la politique de Balfour commençaient à se faire sentir.
A partir de la fin des années 1930, les organisations de défense juives, irritées par ce qu'elles percevaient comme une ambivalence britannique envers leur cause, s'en prirent aux personnels et aux propriétés arabes et britanniques, particulièrement pour réagir contre la politique britannique hostile à l'immigration des juifs victimes du nazisme. Le point culminant

de ces actions eut lieu en 1946, lorsque l'Irgoun fit sauter une aile de l'hôtel King David, tuant ainsi quatre-vingt-onze civils.
Après la Seconde Guerre mondiale, la violence entre les Juifs et les Arabes augmenta, et en 1947, les Britanniques confièrent aux Nations Unies le soin de chercher une solution. En novembre 1947, les Nations Unies votèrent le partage de la Palestine. Les nations arabes s'opposèrent au plan, et en Palestine les combats s'intensifièrent. Au mois de mai 1948, les événements se succédèrent : les dernières troupes britanniques se retirèrent, l'Etat d'Israël fut proclamé, et le nouvel Etat fut attaqué par plusieurs des pays arabes voisins. Après une guerre courte mais meurtrière, accompagnée d'actes de terrorisme et faisant des milliers de réfugiés dans les deux camps, le secteur est d’Al Quds, y compris la vieille ville, tomba entre les mains de l'armée jordanienne, tandis que les israélites conservèrent la ville nouvelle à l'ouest. Un cessez-le-feu entérina le partage de la ville en deux secteurs, et Al Quds resta une ville divisée pendant les dix-neuf années qui suivirent.

Al Quds époque des Jordanienne 1948 et 1967

Le départ des Britanniques ; Ben Gourion : On a réussi !

Le général Cunningham quitta Jérusalem par des rues pratiquement désertes, mis à part quelques enfants arabes. Des soldats britanniques en armes étaient postés aux grands carrefours. Les gamins regardèrent passer la Daimler, « applaudissant puérilement, et un gamin salua. Son salut lui fut rendu ». À l'aéroport de Kalandia, le haut-commissaire décolla pour Haïfa, d'où il embarqua sur un bateau qui le ramènerait en Angleterre.
Les soldats britanniques évacuèrent leur forteresse de Bevingrad dans le quartier russe : deux cent cinquante camions et chars descendirent à grand fracas l'avenue King George V sous le regard de foules juives silencieuses. L'Irgoun prit aussitôt d'assaut la mission Saint-Nicolas. Les coups de feu ricochaient dans toute la ville. Nusseibeh se précipita à Amman pour demander au roi Abdallah de sauver la ville « jadis mise à sac pendant les Croisades » et à deux doigts de l'être de nouveau. Le roi donna sa parole.
À 16 heures le 14 mai 1948, devant Jérusalem, Rabin et des soldats du Palmach, épuisés par leur combat pour libérer la route, écoutaient une déclaration radiophonique de David Ben Gourion, président de l'Agence juive. Au musée de Tel-Aviv, debout sous un portrait de Herzl, Ben Gourion s'adressa aux quelque deux cent cinquante personnes réunies : « Nous proclamons la création d'un État juif en terre d'Israël qui portera le nom de… » Avec ses conseillers, il avait longuement débattu du nom qu'ils donneraient à leur État. Certains avaient proposé Judée ou Sion – mais ces termes étaient trop étroitement associés à Jérusalem et les sionistes avaient encore toutes les peines du monde à tenir ne fût-ce qu'une partie de la ville. D'autres suggérèrent Ivriya ou Herzliya, mais Ben Gourion, qui plaidait pour le nom d'Israël, avait eu gain de cause. « La terre d'Israël est le lieu où naquit le peuple juif », conclut-il. Ils chantèrent l'hymne national, Hatikvah (« L'Espoir ») :

Notre espoir n'est pas encore perdu,
Cet espoir vieux de deux mille ans
De vivre en peuple libre sur notre terre,
Terre de Sion et de Jérusalem !

Ben Gourion se tourna vers les journalistes, radieux : « On a réussi ! » s'exclama-t-il. Mais il s'abstint de toute démonstration de triomphalisme. Il avait accepté à plusieurs reprises le principe du partage en deux États, mais maintenant les Juifs devaient résister à l'invasion des armées arabes régulières dont l'objectif avoué était d'anéantir les Juifs de Palestine. La survie même du tout jeune État était menacée. D'un autre côté, sa position avait évolué depuis les années 1920 et 1930, où il espérait voir émerger une Palestine socialiste partagée ou un État fédéral. Désormais, face au spectre d'une guerre totale, une véritable foire d'empoigne s'annonçait.
Sur le front de Jérusalem, les hommes de la brigade Harel de Rabin étaient trop épuisés pour écouter Ben Gourion à la radio. « Eh, les gars, éteignez-moi ça ! demanda l'un d'entre eux. Je tombe de sommeil. Les belles paroles attendront bien demain ! »
« Quelqu'un se leva et tourna le bouton ; un silence de plomb s'installa, se souvint Rabin. J'étais muet, étouffant les émotions mêlées qui m'étreignaient. » En fait, très peu de gens entendirent la déclaration, car les forces arabes avaient coupé les réseaux d'alimentation électrique.
Onze minutes plus tard, le président Truman annonçait la reconnaissance de fait d'Israël. Encouragé par Eddie Jacobson, Truman avait en privé assuré à Weizmann qu'il était favorable au partage. Il avait pourtant presque perdu la haute main sur son gouvernement lorsque ses diplomates auprès des Nations unies tentèrent de suspendre le partage. Son secrétaire d'État, George Marshall, chef d'état-major pendant la guerre et doyen de l'administration publique fédérale, s'opposa ouvertement à toute reconnaissance. Truman continua d'appuyer le nouvel État, mais ce fut Staline qui, le premier, reconnut officiellement Israël.
À New York, Weizmann, qui était maintenant presque aveugle, attendait dans sa chambre du Waldorf Astoria. Il se réjouissait de l'indépendance mais avait l'impression d'avoir été abandonné et oublié. Jusqu'au jour où Ben Gourion et ses collègues lui demandèrent de devenir le premier président d'Israël. Truman l'invita à effectuer sa première visite officielle à la Maison Blanche. Lorsque Eddie Jacobson félicita par la suite le président américain d'avoir « contribué à la création de l'État d'Israël », Truman rétorqua : « Comment ça, contribué à créer ? Je suis Cyrus ! Je suis Cyrus ! » Il reçut les larmes aux yeux les remerciements du grand rabbin d'Israël .

Le président Weizmann se rendit en Israël, tout en craignant que « les temples juifs de Jérusalem, qui avaient survécu aux attaques des barbares à l'époque médiévale, ne soient désormais en ruine ». À Jérusalem, Anouar Nusseibeh, épaulé par une poignée d'irréguliers, surtout d'anciens policiers, s'efforçait tant bien que mal de défendre la Vieille Ville en attendant l'arrivée des vraies armées. Nusseibeh reçut une balle dans la cuisse et les médecins durent lui amputer la jambe. Mais la guérilla était terminée.

Désormais, la vraie guerre commençait et Israël était en très mauvaise posture. Les armées des États de la Ligue arabe, l'Égypte, la Jordanie, l'Irak, la Syrie et le Liban, envahirent Israël dans le but déclaré de liquider les Juifs. « Ce sera une guerre d'extermination et un massacre mémorable dont on se souviendra comme des invasions mongoles et des Croisades », annonça Azzam Pacha, secrétaire de la Ligue. Leurs commandants étaient un peu trop sûrs d'eux. Depuis plus d'un millénaire, les Juifs avaient été des citoyens de seconde zone d'empires musulmans, parfois tolérés, souvent persécutés, mais toujours soumis. « Les Arabes pensaient être un grand peuple militaire et considéraient les Juifs comme une nation de commerçants, se souvint le général John Glubb, le commandant anglais de la Légion arabe du roi Abdallah. Les Égyptiens, les Syriens et les Irakiens partaient du principe qu'ils ne feraient qu'une bouchée des Juifs. » Le nationalisme laïque se mêlait à la ferveur de la guerre sainte : il était impensable que les Juifs puissent triompher d'armées musulmanes, et beaucoup de membres des factions djihadistes qui s'engagèrent aux côtés des armées régulières étaient depuis longtemps des antisémites fanatiques. La moitié des soldats égyptiens étaient des moudjahiddines des Frères musulmans, parmi lesquels le jeune Yasser Arafat.

L'intervention arabe, avec ses espoirs glaçants et son cynisme politique, se solderait pourtant par un désastre pour les Palestiniens et contribuerait à forger un Israël bien plus vaste et plus solide qu'il ne l'aurait été sans ce conflit. Sur le papier, les armées arabes revendiquaient cent soixante-cinq mille hommes, mais elles étaient tellement désorganisées que, en mai, elles ne purent en engager que vingt-huit mille, soit à peu près autant que les Israéliens. Puisque la Légion arabe d'Abdallah, forte de neuf mille hommes formés par les Britanniques, était la formation la plus efficace, Abdallah fut officiellement nommé commandant suprême des forces de la Ligue arabe.

Dressé sur le pont Allenby, Abdallah dégaina son pistolet, tira en l’air et cria : « En avant ! »

Abdallah le pressé

Le roi, raconta son petit-fils Hussein, « était un véritable extraverti ». La dernière fois que nous avons vu Abdallah, il était à Jérusalem pour y recevoir son royaume du désert des mains de Winston Churchill. Lawrence l’avait décrit comme un homme « court et fort », dont les « yeux pétillaient sans arrêt » et la barbe « masquait la rondeur lisse de son visage et sa bouche petite » – et il avait mené une vie semée d’aventures, choquant Lawrence par ses exploits de potache : « Abdallah abattit même à trois reprises d’un coup de fusil à vingt mètres une cafetière posée sur [la] tête [de son souffre-douleur]. » Trente-septième descendant du Prophète, ce souverain chérifien pouvait se permettre de taquiner l’ouléma :

« Est-ce mal de regarder une jolie femme ? lui demanda-t-il un jour.

– C’est un péché, Votre Altesse.

– Pourtant le Coran dit : “Si tu vois une femme, détourne les yeux”, or on ne peut pas détourner les yeux avant d’avoir regardé ! »

Il était tout à la fois un Bédouin orgueilleux et un enfant du sultanat ottoman ; il avait commandé des armées dès son adolescence et été le « cerveau » de la grande révolte arabe. Ses ambitions étaient aussi infinies qu’urgentes, ce qui lui valut le sobriquet d’Abdallah « le pressé ». Il attendait pourtant depuis longtemps l’occasion de conquérir Jérusalem. « Il était plus soldat et diplomate, mais c’était aussi un érudit classique », dit de lui Sir Ronald Storrs, qui fut fort impressionné de l’entendre « [lui] réciter les Sept Odes suspendues de la poésie pré-islamique ». L’ambassadeur de Grande-Bretagne à Amman, Sir Alec Kirkbridge, le surnommait « le roi avec une étincelle dans le regard ». Abdullah était un diplomate rusé. Lorsqu’on lui demanda quand il accepterait enfin de recevoir un ambassadeur étranger qu’il n’aimait pas, il répondit : « Quand ma mule mettra bas. »

Maintenant que sa mule était bel et bien en train de mettre bas, il considérait les sionistes avec réalisme, citant le proverbe turc : « Si tu rencontres une ourse sur un pont pourri, appelle-la “Chère tante”. » Au fil des années il s’entretint souvent avec Weizmann et des hommes d’affaires

juifs, offrant aux Juifs un foyer à condition qu'ils le reconnaissent comme roi de Palestine. Il était souvent allé à Jérusalem pour voir son allié Ragheb Nashashibi, mais il détestait le mufti, car il était convaincu que « ces partisans des Arabes qui refusent toute solution » ne faisaient en réalité que favoriser la montée du sionisme.
Il avait négocié en coulisses un pacte de non-agression avec les sionistes : il occuperait les régions de la Cisjordanie affectées aux Arabes, en échange de quoi il ne contesterait pas les frontières de l'État juif dessinées par les Nations unies ; et les Britanniques avaient déjà accepté son annexion. « Je ne veux pas créer un nouvel État arabe qui permettrait aux Arabes de se servir de moi comme d'un cheval, avait-il expliqué à l'émissaire sioniste Golda Myerson (la future Golda Meir). Je veux être le cavalier, pas le cheval. » Mais le cheval s'était emballé : la guerre, et plus particulièrement le massacre de Deir Yassin, l'obligeait à combattre les Juifs. D'ailleurs, les autres États arabes étaient aussi déterminés à mettre un frein aux ambitions d'Abdallah qu'à sauver la Palestine, et les Égyptiens et les Syriens prévoyaient de leur côté d'annexer les territoires qu'ils avaient conquis. Le commandant d'Abdallah, Glubb Pacha, qui avait consacré sa vie à doter les Hachémites d'une armée digne de ce nom, répugnait maintenant à la risquer.
Sa Légion arabe avança prudemment dans les collines de Judée vers Jérusalem, où les volontaires de l'Armée arabe de libération attaquaient les faubourgs juifs. Le 16 mai à la tombée de la nuit, la Haganah avait pris le commissariat de Méa Shéarim et Sheikh Jarrah au nord, ainsi que toute la ville nouvelle au sud des murs, et les anciens bastions britanniques du centre, le quartier russe et le YMCA. « Nous avons repris presque tout Jérusalem, mis à part l'Augusta-Victoria et la Vieille Ville », déclara Ben Gourion, comblé.
« Au secours ! Les Juifs sont près des murs ! » Anouar Nusseibeh se précipita chez le roi pour lui demander d'intervenir. Abdallah n'oubliait jamais sa place dans l'histoire : « Par la grâce de Dieu, je suis un souverain musulman, un roi hachémite et mon père était roi de tous les Arabes. » Il écrivit donc à son commandant anglais : « Mon cher Glubb Pacha, nul n'ignore combien Jérusalem est importante pour les Arabes, les musulmans et les chrétiens arabes. Si la ville devait passer aux mains des Juifs et la population devait en pâtir, cela aurait de terribles conséquences pour nous. Tout ce que nous tenons aujourd'hui doit être préservé – la

Vieille Ville et la route de Jéricho. Je vous demande d'y pourvoir au plus vite, mon cher. »

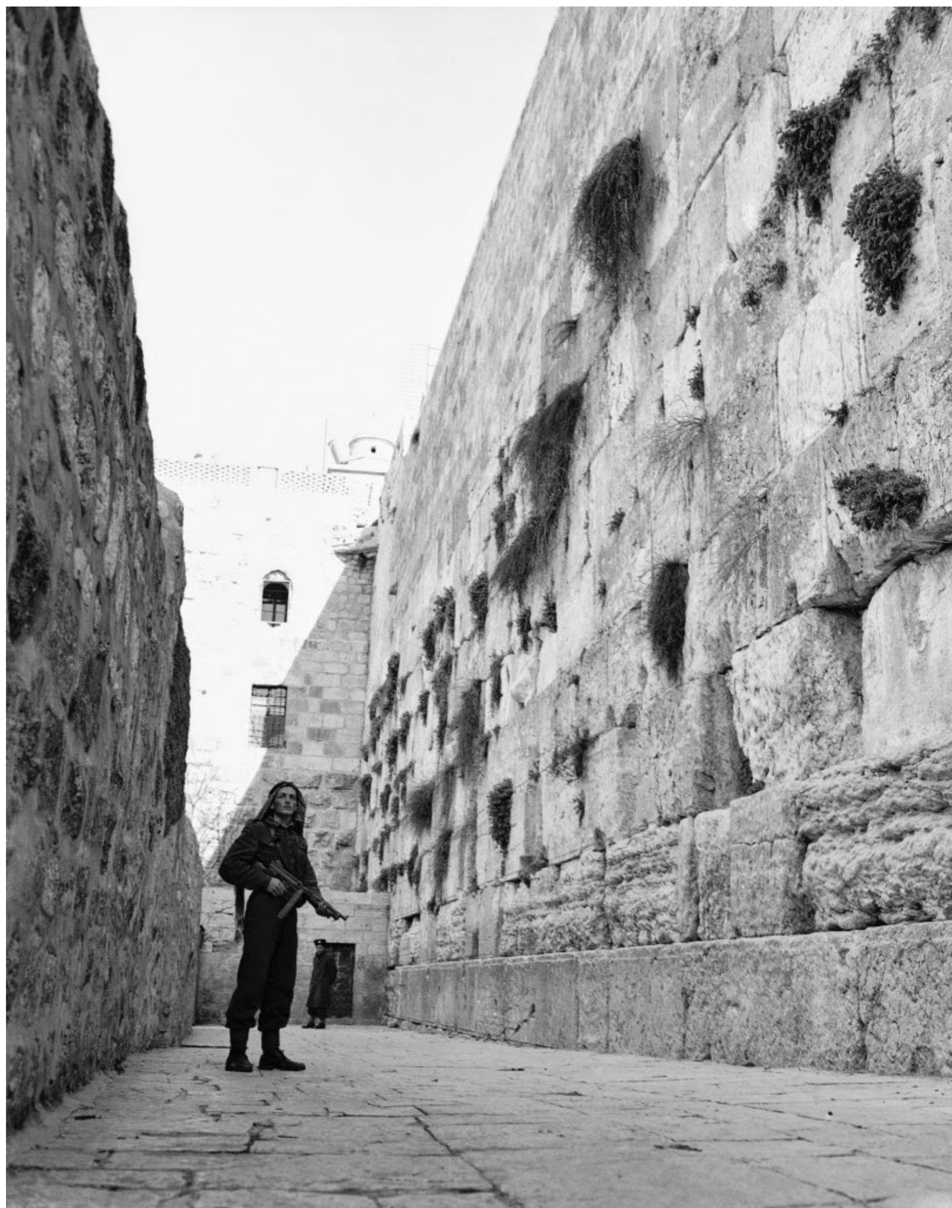
Abdallah : la bataille de Jérusalem

Les soldats du roi « se réjouissaient et de nombreux véhicules étaient décorés de branches vertes ou de bouquets de fleurs de laurier-rose ». La colonne de la Légion arabe en route vers Jérusalem « ressemblait davantage à un défilé de carnaval qu'à une armée partant à la guerre », fit remarquer Glubb. Le 18 mai, les premiers légionnaires prirent position autour des murs de la Vieille Ville d'où, écrivit-il, « près de mille neuf cents ans plus tôt, les Juifs eux-mêmes avaient dirigé leurs flèches contre les légions de Titus ». Mais le roi était « rongé d'angoisse, craignant que les Juifs n'entrent dans la Vieille Ville et ne pénètrent dans le Temple où reposait son père, feu le roi Hussein du Hedjaz ». Les forces de Glubb, redoublant de violence, enlevèrent Sheikh Jarrah aux Israéliens et atteignirent la porte de Damas.



À l'intérieur de la Vieille Ville, les irréguliers puis les légionnaires arabes cernèrent le quartier juif, qui abritait certaines des plus anciennes familles

juives de Palestine, parmi lesquelles on comptait beaucoup de vieux érudits hassidiques, et qui n'étaient défendues que par cent quatre-vingt-dix combattants de la Haganah et de l'Irgoun. Rabin fut furieux d'apprendre que l'on n'avait mobilisé que de si maigres effectifs pour sauver la Vieille Ville. Était-ce donc là, hurla-t-il au commandant de Jérusalem, David Shatliel, « la seule force que le peuple juif peut réunir pour libérer sa capitale ? ».
Rabin essaya en vain de prendre la porte de Jaffa, mais parallèlement, d'autres unités entrèrent dans la vieille ville par la porte de Sion. Quatre-vingts hommes du Pal-mach se joignirent aux défenseurs, mais ils perdirent la porte de Sion. Désormais, le gros de la Légion arabe déferlait. La bataille pour la Vieille Ville s'annonçait rude ; les combats, nota Glubb, se livraient « pièce par pièce, dans des passages sombres, et dans de minuscules cages d'escalier creusées dans des cours et descendant dans des caves », à travers « le terrier fourmillant du quartier juif, sur les dépouilles et les gravats des millénaires ». Glubb ordonna de quadriller systématiquement le quartier juif et de le prendre pâté de maisons par pâté de maisons. Ses rabbins appelèrent à la rescousse. Ben Gourion paniqua : « Jérusalem peut tomber d'une minute à l'autre ! Attaquez à tout prix ! » Le 26 mai, les légionnaires prirent la place Hurva et dynamitèrent ses magnifiques synagogues. Le surlendemain, « deux vieux rabbins, le dos courbé par les ans, arrivèrent par une étroite rue en agitant un drapeau blanc », poursuit Glubb. Derrière les lignes et à quelques dizaines de mètres à peine de ce minuscule champ de bataille, Rabin vit la même « scène bouleversante » depuis le mont Sion : « J'étais horrifié. » Trente-neuf des 213 défenseurs étaient morts, 134 blessés. « Ce fut ainsi que la cité de David tomba aux mains de l'ennemi, raconte Begin. Le désespoir s'empara de nous. » Glubb, lui, jubilait : « J'éprouve un amour intense pour Jérusalem. La Bible prend vie sous nos yeux. » Il autorisa pourtant la mise à sac du quartier juif : vingt-deux des vingt-sept synagogues furent démolies. Pour la première fois depuis la reconquête musulmane de 1187, les Juifs n'eurent plus accès au mur Occidental.



Glubb utilisa la forteresse de Latrun pour fermer la route menant à la partie ouest de Jérusalem. Ben Gourion ordonna à plusieurs reprises de prendre Latrun, au prix de nombreuses vies israéliennes, mais toutes les offensives échouèrent. Les Juifs de Jérusalem, déjà terrés dans leurs caves, n'avaient plus de vivres. L'armée israélienne ouvrit une nouvelle route de contournement au sud de Latrun afin d'acheminer des provisions, la fameuse « route de Birmanie ».

Le 11 juin, le médiateur des Nations unies, le comte Folke Bernadotte, petit-fils d'un roi suédois qui était intervenu auprès d'Himmler pour sauver des Juifs dans les derniers mois de la guerre, parvint à négocier une trêve et proposa une nouvelle version du plan de partage qui attribuerait l'ensemble de Jérusalem au roi Abdallah. Les Israéliens refusèrent catégoriquement. Entre-temps, Ben Gourion avait maté un début de mutinerie lorsque Menahem Begin, ayant déjà accepté d'intégrer les forces de l'Irgoun à l'armée régulière israélienne, tenta de faire accoster

un navire transportant une livraison d'armes qui lui était destinée : l'armée israélienne coula le bâtiment. Au lieu de déclencher une guerre civile, Begin sortit de la clandestinité pour se lancer très officiellement dans la vie politique.
À la fin de la trêve de Bernadotte, la guerre reprit. Le lendemain, un Spitfire égyptien bombarda les quartiers ouest de Jérusalem. Galvanisés par ce succès, les légionnaires attaquèrent la ville nouvelle par la porte de Sion puis poussèrent vers Notre-Dame : « En tournant la tête, ils voyaient le dôme du Rocher et la mosquée d'Al Aqsa, écrivit Glubb. Ils se battaient sur le chemin de Dieu » tandis que les Israéliens essayaient de reprendre la Vieille Ville.
« Pouvons-nous tenir Jérusalem ? demanda Abdallah à Glubb.
– Ils ne la prendront jamais, Majesté!
– Si vous pensez que les Juifs vont reprendre Jérusalem, dites-le-moi, répliqua le roi. Alors, je m'y rendrai et je mourrai devant les murs de la ville. » La contre-offensive israélienne échoua. Mais les effectifs militaires d'Israël s'étoffaient : le nouvel État avait désormais engagé pas moins de quatre-vingt-huit mille soldats sur le théâtre des opérations, contre soixante-huit mille Arabes. Au cours des dix jours qui précédèrent la deuxième trêve, les Israéliens prirent Lydda et Ramla.
La proposition de Bernadotte avait soulevé un tel tollé chez les sionistes que le comte suédois en revint au principe d'internationalisation de Jérusalem. Le 17 septembre, il arriva dans la Ville sainte. Les extrémistes du Lehi, emmenés par Yitzak Shamir (un futur Premier ministre israélien), décidèrent de le liquider, et ainsi d'en finir avec ses plans déplorables. La Jeep de Bernadotte sortit de la résidence du gouverneur et traversa Katamon pour rejoindre Rehavia où l'envoyé onusien devait rencontrer le gouverneur israélien Dov Joseph, puis s'immobilisa à un check-point. Trois hommes armés de Sten descendirent d'une autre Jeep. Deux tirèrent dans les pneus, le troisième mitrailla Bernadotte en pleine poitrine, et ils repartirent sur les chapeaux de roue. Le comte décéda à l'hôpital Hadassah. Ben Gourion décida alors de supprimer et de dissoudre le Lehi, mais les assassins ne furent jamais retrouvés.
Abdallah avait pris le contrôle de la Vieille Ville. Sur la rive ouest du Jourdain, le roi tenait le sud, les Irakiens le nord. Du sud de Jérusalem, l'avant-garde égyptienne avait une vue imprenable sur la Vieille Ville et pilonnait les faubourgs méridionaux. À la mi-septembre, la Ligue arabe

reconnut un « gouvernement » palestinien établi à Gaza et dominé par le mufti et les Familles jérusalémites . Quand les hostilités reprirent, les Israéliens l'emportèrent sur les Égyptiens, les encerclèrent et conquirent le désert du Néguev. Humiliés, les Égyptiens renvoyèrent le mufti au Caire ; Amin Husseini achevait dans le déshonneur sa carrière politique. À la fin novembre 1948, le lieutenant-colonel Moshe Dayan, qui commandait désormais la place de Jérusalem, accepta un cessez-le-feu avec les Jordaniens. Au cours du premier semestre 1949, Israël signa des armistices avec les cinq États arabes, et en février 1949, la Knesset, le Parlement israélien, se réunit au siège jérusalémite de l'Agence juive, avenue King George V, pour élire officiellement Weizmann à la charge largement honorifique de président. Weizmann, qui avait alors soixante-quinze ans, constata avec amertume que son Premier ministre Ben Gourion l'ignorait royalement et il était frustré de ne prendre aucune part à l'exécutif du pays. « Pourquoi serais-je un président suisse et non un président américain ? » demandait-il. Il s'appelait par dérision « le prisonnier de Rehovot » – du nom de la ville où il avait instauré l'Institut Weizmann des sciences. Il avait sa résidence officielle à Jérusalem mais, dit-il, « je gardais un préjugé contre la ville et aujourd'hui encore, je m'y sens mal à l'aise ». Il décéda en 1952.
L'armistice, signé en avril 1949 sous les auspices des émissaires de l'ONU basés à la résidence britannique, organisait le partage de Jérusalem : Israël se vit attribuer la partie occidentale, avec une enclave sur le mont Scopus, et Abdallah garda la Vieille Ville, Jérusalem-Est et la Cisjordanie. L'accord promettait aux Juifs un accès au Mur, au cimetière du mont des Oliviers et aux tombes de la vallée de Kidron, mais cette clause ne fut jamais appliquée. Les Juifs n'eurent pas le droit de prier au Mur pendant les dix-neuf années suivantes, et les tombes de leurs cimetières furent profanées et vandalisées .
Les Israéliens comme Abdallah craignaient de perdre leur moitié de Jérusalem. Les Nations unies continuèrent de débattre de l'internationalisation de la ville, de sorte que les deux camps occupaient la ville illégalement et seuls deux pays reconnurent la légitimité d'Abdallah sur la Vieille Ville. Le chef de cabinet de Weizmann, George Weidenfeld, un jeune Viennois qui venait de créer sa maison d'édition à Londres, lança une campagne pour convaincre le monde qu'Israël devait garder

Jérusalem-Ouest. Le 11 décembre, Jérusalem était proclamée capitale d’Israël.
Le vainqueur arabe était Abdallah le pressé qui, trente-deux ans après la révolte arabe, avait enfin mis la main sur Jérusalem. « Personne ne me prendra Jérusalem, sauf à me passer sur le corps », déclara-t-il.

Roi de Jérusalem : le sang coule au mont du Temple

« Des barbelés, des champs de mines, des postes de tir et de guet encerclaient la ville israélienne », écrit Amos Oz. « Un mur en béton nous séparait de Sheikh Jarrah et des autres quartiers arabes de Jérusalem. » Les tirs de snipers n’étaient pas rares. En 1954, ils firent neuf morts et cinquante-quatre blessés. Même lorsque les deux camps coopéraient, la situation tournait au tragi-comique : en 1950, l’ONU dut intervenir pour régler un différend sur l’approvisionnement des aliments destinés à un tigre, un lion et deux ours du Zoo biblique du mont Scopus, placé sous autorité israélienne. Le rapport onusien expliquait très sérieusement : « Il fallait déterminer s’il convenait (a) d’acheter sur des fonds israéliens des ânes arabes destinés à nourrir le lion israélien, ou (b) de faire traverser un territoire sous suzeraineté jordanienne à un âne israélien pour le donner en pâture au lion en question. » Au bout du compte, un convoi de l’ONU escorta les animaux à travers le territoire jordanien jusqu’à Jérusalem-Ouest.
Entre-temps, derrière la ligne de barbelés, les Nusseibeh ne s’étaient pas remis de la Catastrophe : « J’ai souffert de ce qui ressemblait fort à une dépression nerveuse », reconnut Hazem Nusseibeh. Son neveu Sari regrettait les « aristocrates anglais et arabes, les parvenus insouciants, les commerçants de la classe moyenne, les demi-mondaines qui pourvoyaient aux plaisirs des soldats, le fabuleux mélange de cultures, des évêques, dignitaires musulmans et rabbins à la barbe noire peuplant les mêmes rues ».
En novembre, aussi incongru que cela puisse paraître, Abdallah fut couronné roi de Jérusalem par l’évêque copte. Il était le premier souverain à régner sur la ville depuis Frédéric II. Le 1er décembre, il se fit proclamer roi de Palestine à Jéricho et renomma son territoire le Royaume uni de Jordanie. Les Husseini et les nationalistes arabes dénoncèrent ses

compromis et ne lui pardonnèrent pas d'être le seul Arabe à avoir tiré parti de la Catastrophe palestinienne.
Le roi se tourna vers les Familles de Jérusalem, qui connaissaient alors une étrange renaissance. Il offrit à Ragheb Nashashibi le poste de Premier ministre de Jordanie. Nashashibi refusa mais accepta d'entrer au gouvernement. Abdallah lui confia également les charges de gouverneur de Cisjordanie et de gardien des deux Harams (Jérusalem et Hébron) et lui fit en outre présent d'une Studebaker et du titre de « Ragheb Pacha » (dans les années 1950, les Jordaniens attribuaient encore des titres ottomans). Son dandy de neveu, Nassereddin Nusseibeh, devint quant à lui chambellan du roi . À la grande satisfaction de beaucoup, Abdallah limogea officiellement le mufti détesté et le remplaça par le cheikh Husam al-Jar-allah, celui-là même qui s'était vu confisquer le titre en 1921. Son entourage mettait régulièrement en garde Abdallah contre des projets d'assassinat, mais le roi n'en avait cure : « Tant que mon heure ne sera pas venue, personne ne peut me faire de mal, répondait-il. Mais quand mon heure sera venue, personne ne pourra me sauver. » Quels que soient les dangers, à soixante-neuf ans, Abdallah était fier de régner sur Jérusalem. « Quand j'étais petit, raconta son petit-fils Hussein, mon grand-père me disait que Jérusalem était l'une des plus belles villes du monde. » À mesure que le temps passait, il remarqua que le roi « aimait de plus en plus Jérusalem ». Abdallah était déçu par son fils aîné Talal, mais il adorait son petit-fils, qu'il éduqua pour le préparer à la succession. Pendant les vacances scolaires, ils prenaient leur petit déjeuner ensemble tous les jours. « Je suis devenu le fils qu'il avait toujours voulu », confia Hussein.
Le vendredi 20 juillet 1951, Abdallah se rendit en voiture à Jérusalem avec son petit-fils. Hussein avait seize ans et faisait ses études au collège de Harrow ; ce jour-là, le roi lui avait ordonné de porter son uniforme militaire et ses médailles. Avant de partir, il lui dit : « Mon fils, un jour tu devras assurer la relève. » Et il ajouta : « Quand je devrai mourir, j'aimerais que ce soit un inconnu qui me loge une balle dans le crâne. C'est la façon la plus simple. » Ils firent étape à Naplouse pour rencontrer le cousin du mufti, le docteur Moussa al-Husseini, qui avait servi le mufti à Berlin sous le régime nazi : il s'inclina et fit allégeance au souverain. Juste avant midi, Abdallah arriva à Jérusalem pour la prière du vendredi, accompagné de son petit-fils, de Glubb Pacha, du chambellan royal

Nassereddin Nashashibi et du très mielleux Moussa Husseini. La foule était maussade et méfiante ; sa garde de la Légion arabe était si nombreuse que le roi plaisanta : « Eh bien, qu'est-ce que cela ? Un cortège funéraire ? » Abdallah se rendit sur la tombe de son père, puis rejoignit à pied la mosquée Al Aqsa et demanda à ses gardes du corps de se reculer, mais Moussa Husseini resta tout près de lui. Le roi franchit le portique et, à l'instant où le cheikh de la mosquée lui baisait la main, un jeune homme surgit de derrière la porte. Il brandit un revolver, appuya le canon de l'arme sur l'oreille du souverain et tira, le tuant sur le coup. La balle ressortit par un œil et Abdallah s'effondra, son turban blanc roulant au sol. Les témoins de la scène se jetèrent par terre, « recroquevillés comme de vieilles femmes terrifiées », observa Hussein, « mais je dus perdre la tête, car, à cet instant, je me suis jeté sur l'assassin ». Celui-ci se tourna vers lui : « Je vis ses dents découvertes, ses yeux hébétés. Il tenait le revolver et je le regardai le pointer sur moi, puis je vis la fumée, j'entendis la détonation et je sentis le coup sur ma poitrine. Est-ce donc cela la mort ? Sa balle heurta du métal. » Abdallah avait sauvé la vie de son petit-fils en lui ordonnant de porter les médailles.
Les gardes du corps tirèrent dans tous les sens et abattirent le meurtrier. Tenant dans ses bras le roi sans vie qui se vidait de son sang, Nashashibi lui embrassa à plusieurs reprises la main. Les légionnaires commencèrent à se déchaîner dans les rues et Glubb eut du mal à freiner leur ardeur. Agenouillé près du roi, Hussein lui déboutonna le col puis suivit à pied le corps que l'on emportait à l'hospice autrichien. Les médecins administrèrent des calmants à Hussein, qui fut précipitamment renvoyé à Amman.

Hussein de Jordanie : le dernier roi de Jérusalem

On soupçonnait le mufti et le roi Farouk d'Égypte d'avoir commandité l'attentat. Moussa Husseini fut arrêté et torturé, puis pendu avec trois autres complices présumés. Le meurtre d'Abdallah fut le premier d'une série d'assassinats et coups d'État précipités par la défaite arabe. En 1952, le roi Farouk, dernier représentant de la dynastie albanaise de Mehmet Ali, fut renversé par le mouvement des Officiers libres, une junte militaire dirigée par le général Mohammed Naguib et le colonel Gamal Abdel Nasser.

Le trône d'Abdallah de Jordanie passa à son fils, le roi Talal, qui souffrait de violentes crises de schizophrénie et faillit un jour tuer sa femme. Le 12 août 1952, le jeune Hussein était en vacances dans un hôtel de Genève lorsqu'un serveur vint lui porter une enveloppe scellée sur un plateau d'argent. Elle était adressée à « Sa Majesté le roi Hussein ». Son père avait abdiqué. Hussein n'avait encore que dix-sept ans et était surtout amateur de belles voitures, de motos, d'avions, d'hélicoptères (qu'il pilotait lui-même) et de belles femmes – il devait au demeurant en épouser cinq au cours de son existence. Alors que son grand-père n'avait jamais cessé de rêver d'un grand royaume hachémite et avait tout risqué pour gagner Jérusalem, Hussein comprit peu à peu que le simple fait de survivre sur le trône de Jordanie serait en soi un exploit.
Officier formé à Sandhurst, ce monarque débonnaire était pro-occidental et son régime fut financé d'abord par la Grande-Bretagne, puis par les États-Unis, mais pour se maintenir au pouvoir, il lui fallut manœuvrer habilement entre les différentes forces à l'œuvre dans le monde arabe. Il dut par moments supporter l'étreinte étouffante de tyrans aussi radicaux et implacables que le président égyptien Nasser et son homologue irakien Saddam Hussein. Comme son grand-père, il parvint à travailler en bonne intelligence avec les Israéliens. Il aura d'ailleurs par la suite d'excellentes relations avec Rabin, qu'il appréciait particulièrement.
Churchill qui, à près de quatre-vingts ans, avait repris les rênes du gouvernement britannique, glissa à l'un de ses représentants : « Vous devriez laisser Jérusalem aux Juifs – ce sont eux qui l'ont rendue célèbre. » Mais la ville restait coupée en deux par « un amas hétéroclite de barrières, de murs et de rouleaux de barbelés » garnis de « panneaux en hébreu, en anglais et en arabe proclamant STOP ! DANGER ! FRONTIÈRE ». Les nuits crépitaient de tirs de mitraillettes, la seule voie de passage était la porte de Mandelbaum, qui devint aussi célèbre que le check-point Charlie de Berlin. Pourtant, ce n'était ni une porte ni même la maison des Mandelbaum. Simchah et Esther Mandelbaum, fabricants de bas originaires de Biélorussie, étaient partis depuis longtemps et leur solide demeure avait été reprise par la Haganah avant d'être dynamitée par la Légion arabe en 1948. Le check-point Mandelbaum se dressait sur ses ruines.
De part et d'autre de cette ligne de démarcation minée et clôturée de barbelés, l'adolescent juif Amos Oz et l'enfant palestinien Sari Nusseibeh,

fils d'Anouar, étaient pratiquement voisins. Adultes, ils deviendraient tous deux d'excellents écrivains et de farouches opposants au fanatisme, et noueraient une solide amitié. Nusseibeh écrivit : « Le judaïsme n'était pas différent pour Amos Oz, à quelques dizaines de mètres de chez nous, par-delà le no man's land, que l'était l'islam pour des familles comme la nôtre, comme je l'appris plus tard. » Les garçons virent Jérusalem changer à mesure qu'affluaient de nouvelles vagues d'immigrés. Les pays arabes, et surtout l'Irak, avaient mené de violentes représailles à l'encontre de leurs communautés juives, poussant six cent mille Juifs à émigrer en Israël. Mais ce furent les rescapés des courants ultraorthodoxes, les haredim (« ceux qui craignent Dieu ») qui bouleversèrent la physionomie de Jérusalem, important avec eux la culture et les modes vestimentaires de la Mitteleuropa du XVIIe siècle ainsi que leurs prières joyeuses et mystiques. « Il ne se passait pratiquement pas un jour que je n'épie les rues par-delà le no man's land », raconte Sari Nusseibeh. À Méa Shéarim, « je voyais des hommes en noir. Parfois, ces êtres barbus me renvoyaient mon regard. » Qui étaient ces étranges personnages ? se demandait-il.
Les haredim étaient divisés en deux tendances : quelques-uns soutenaient le sionisme et l'immense majorité, tels les membres du mouvement Toldot Aharon, implanté dans le quartier de Méa Shéarim, étaient viscéralement antisionistes, estimant que seul le Messie pouvait rétablir le Temple. Ces courants religieux introspectifs, rigides et ritualistes étaient à leur tour scindés entre les hassidim et les mitnagdim, qui tous parlaient yiddish. Les hassidim se subdivisaient eux-mêmes en de nombreux sous-groupes issus des sept grands « conseils des sages », chacun étant dirigé par une dynastie issue d'un rabbin charismatique, l'admor, (acronyme hébreu de « Notre Maître, Guide et Rabbin »). Leurs costumes et les différences subtiles entre chaque confession ne faisaient qu'ajouter à la mosaïque complexe de la Jérusalem israélienne . Les Israéliens firent de Jérusalem-Ouest une capitale moderne , où les composantes laïques et religieuses faisaient plus ou moins bon ménage. « Israël était socialiste et laïque, rappelle George Weidenfeld. La haute société se trouvait à Tel-Aviv, tandis que Jérusalem était centrée sur la Vieille Ville et les rabbins, les intellectuels allemands de Rehavia qui parlaient d'art et de politique après dîner dans la cuisine, et l'élite israélienne de hauts fonctionnaires et de généraux comme Moshe Dayan. » Tandis que les haredim vivaient reclus dans leur monde à part, des Juifs laïques comme Weidenfeld allaient dîner

dans les plus grands restaurants de Jérusalem – chez Fink, par exemple, qui servait du goulache et des saucisses non casher. Amos Oz était mal à l'aise dans cette ville kaléidoscopique, avec son mélange particulier d'édifices anciens restaurés et de ruines modernes. « Je me demande si on peut un jour se sentir chez soi à Jérusalem, même si l'on y vit un siècle », relève-t-il dans son roman Mon Michaël. « En tournant la tête, on voit au milieu de toutes ces constructions un champ de pierres. Des oliviers. Un désert stérile. Des troupeaux broutant autour du tout nouveau bureau du Premier ministre. » Amos Oz quitta Jérusalem, mais Sari Nusseibeh resta.
Le 23 mai 1961, Ben Gourion convoqua dans son bureau l'un de ses jeunes assistants, Yitzak Yaacovy. Il le regarda et lui demanda : « Sais-tu qui est Adolf Eichmann ?
– Non.
– C'est l'homme qui a organisé l'Holocauste, a tué ta famille et t'a déporté à Auschwitz », lui expliqua Ben Gourion, qui savait que ce fils de Hongrois orthodoxes avait été envoyé dans les camps de la mort par l'Obersturmbannführer SS Eichmann en 1944. Il devait peut-être à ses cheveux blonds et à ses yeux bleus d'avoir survécu à la sélection entre ceux que l'on gardait pour servir de main-d'œuvre forcée et ceux qui seraient immédiatement gazés par le médecin SS Josef Mengele en personne. Après la libération du camp, il émigra en Israël, participa à la guerre d'Indépendance, fut blessé au combat, puis s'installa à Jérusalem où il travaillait dans le cabinet du Premier ministre.
« Aujourd'hui, poursuivit Ben Gourion, une voiture va t'emmener à la Knesset, tu prendras place dans l'assistance comme mon invité, et tu me regarderas annoncer que nous avons fait venir Eichmann à Jérusalem pour y être jugé. »
Le Mossad, service de renseignements israélien, avait enlevé Eichmann qui se cachait en Argentine, et en avril, son procès s'ouvrit dans un tribunal du centre de Jérusalem. Il fut pendu à la prison de Ramla.
De l'autre côté de la frontière, le roi Hussein appelait la ville sa « deuxième capitale », mais son régime était trop fragile pour qu'il prenne le risque de renoncer à Amman. La Ville sainte était effectivement reléguée au rang de « ville provinciale dont le centre était hérissé de barbelés ». La Jérusalem hachémite retrouvait pourtant un peu de son charme d'antan. Le frère du roi, le prince Mohamed, gouvernait la Cisjordanie. Il venait d'épouser une superbe Palestinienne de seize ans, Firyal al-Rachid.

« Nous vivions six mois de l'année à Jérusalem, dans une petite villa absolument délicieuse qui avait appartenu aux Dajani, se souvient la princesse Firyal. Mais mon mari passait le plus clair de son temps à négocier avec les chrétiens, à essayer de ramener la paix entre les orthodoxes, les catholiques et les Arméniens qui se livraient une guerre sans merci ! »

Le roi Hussein nomma Anouar Nusseibeh gouverneur et gardien des Sanctuaires. La famille Nusseibeh n'avait jamais été plus en vue depuis plusieurs siècles : Anouar fut plusieurs fois ministre de la Défense, tandis que son frère Hazem était ministre des Affaires étrangères. Toutes les familles patriciennes de Jérusalem avaient perdu leur argent et leurs oliveraies, mais beaucoup résidaient encore dans leurs villas de Sheikh Jarrah. Anouar Nusseibeh habitait maintenant en face de la colonie américaine, dans une villa à l'ancienne avec « des tapis persans, des diplômes universitaires gaufrés à l'or fin, des carafes de cristal pour les digestifs, et des dizaines de trophées de tennis ». Il dut s'astreindre à un « œcuménisme tolérant », priant chaque vendredi à la mosquée d'Al-Aqsa et menant tous les ans à Pâques sa famille défiler avec « le haut clergé en chasuble portant des crucifix d'or pour tourner trois fois autour du Saint-Sépulcre », comme le rappelle son fils Sari. « Mes frères et moi préférions les fêtes de Pâques car les filles chrétiennes étaient les plus jolies de la ville. » Mais le mont du Temple lui-même était calme. « Très peu de musulmans venaient visiter le Haram », observa Oleg Grabar, grand spécialiste de Jérusalem, qui découvrit la ville dans ces années-là.

Sari Nusseibeh se plaisait à explorer la Vieille Ville, « pleine de commerçants suffisants avec leurs montres goussets en or, de vieilles femmes vendant des marchandises à la criée, des derviches tourneurs » et de cafés qui résonnaient « du bouillonnement des fumeurs de narguilé ». Selon Eugene Bird, vice-consul américain, la Jérusalem jordanienne était un petit univers à part : « Je n'ai jamais vu une aussi petite grande ville. Du fait des restrictions imposées aux résidents, elle ne compte plus que quelque cent cinquante habitants. » Certaines Familles se tournèrent vers le tourisme : les Husseini transformèrent leur Maison d'Orient en hôtel. Bertha Spafford, dont la chevelure avait blanchi, fit de sa colonie américaine un hôtel de luxe et la grande dame célèbre pour ses broches devint elle-même l'une des attractions de la ville, car elle avait connu tout le monde, depuis Djemal Pacha jusqu'à Lawrence d'Arabie. Elle passa

même à deux reprises dans l'émission télévisée britannique This is Your Life Katy Antonius était revenue et avait établi un orphelinat dans la vieille ville et chez elle, « un restaurant salon de thé haut de gamme » à l'enseigne du Katakeet, du nom d'une chronique mondaine locale. Elle semblait « sortie du roman de T.S. Eliot, La Cocktail party, écrivit le vice-consul américain : c'est une vraie commère et elle est très maniérée. » Toujours vêtue « à la dernière mode, avec un rang de perles, des cheveux noirs coupés assez court », et « une mèche blanche distinctive », elle était, d'après le fils du vice-consul, Kai Bird, « à mi-chemin entre le dragon et la séductrice ». Mais elle n'avait rien perdu de ses convictions politiques : « Avant l'État juif, racontait-elle, je connaissais tant de Juifs à Jérusalem. Maintenant, si un ami arabe essayait de faire des affaires avec un Juif, je le giflerais. Nous avons perdu la première bataille. Nous n'avons pas perdu la guerre. »
Les grandes puissances avaient toujours soutenu leurs propres Églises et il n'était donc pas surprenant que la guerre froide se jouât furtivement sous les soutanes et derrière les autels de Jérusalem « aussi ardemment que dans les coulisses de Berlin », cette autre ville coupée en deux. Bird conseilla ainsi à la CIA de participer à hauteur de quatre-vingt mille dollars à la réparation des bulbes dorés de l'église de Marie-Madeleine du grand-duc Sergueï. Si la CIA ne payait pas, le KGB lui grillerait la politesse. L'orthodoxie russe était scindée entre l'Église appuyée par la CIA basée à New York et la version soviétique soutenue par le KGB et basée à Moscou. Les Jordaniens, fidèles alliés des Américains, donnèrent leurs églises russes à la faction anticommuniste, tandis que les Israéliens, se souvenant que Staline avait été le premier à reconnaître leur nouvel État, cédèrent leurs propriétés aux Soviétiques, qui établirent une mission à Jérusalem-Ouest et en confièrent la direction à un prêtre qui était en fait un colonel du KGB et ancien conseiller en Corée du Nord.
Dans un arrière-pays encore dominé par « les Husseini, les Nashashibi, les érudits musulmans et les évêques chrétiens, si l'on parvenait à faire abstraction du no man's land et des camps de réfugiés, écrit Sari Nusseibeh, on aurait dit qu'il ne s'était jamais rien passé ». Pourtant, plus rien n'était tout à fait pareil – et même cette Jérusalem hybride était maintenant menacé. L'arrivée au pouvoir de Nasser, président de l'Égypte, changea tout, mettant en péril le roi Hussein et compromettant même sa suzeraineté sur Jérusalem.

Al Quds époque de l’occupation sioniste 1967 à nos jours

5-7 juin 1967 : Hussein, Dayan et Rabin

À 11 h 15, l’artillerie jordanienne lança un tir de barrage contre la partie juive de Jérusalem, touchant la Knesset et la résidence du Premier ministre ainsi que l’hôpital Hadassah et l’église de la Dormition sur le mont Sion. Sur ordre de Moshe Dayan, les Israéliens ne répliquèrent que par des tirs d’armes légères. À 11 h 30, Dayan ordonna d’engager l’aviation jordanienne. Observant le combat depuis le toit de son palais avec son fils aîné, le futur roi Abdallah II, Hussein vit ses avions tomber comme des mouches.



Israël proposa un cessez-le-feu, mais les Jordaniens refusèrent. Sur le dôme du Rocher, les haut-parleurs du muezzin beuglaient : « Prenez les armes et reprenez votre pays volé par les Juifs ! » À 12 h 45, les Jordaniens occupaient la résidence du gouverneur, qui abritait le quartier général des troupes de l’ONU et dominait Jérusalem. Dayan ordonna aussitôt l’assaut et la résidence tomba au bout de quatre heures de

combats. Au nord, les obus de mortier et l’artillerie israéliens pilonnaient les positions jordaniennes.
Dayan adorait Jérusalem, mais il savait que son écheveau politique pouvait compromettre l’existence même d’Israël. Lorsque le Conseil des ministres se demanda s’il valait mieux attaquer la Vieille Ville ou se contenter de réduire au silence l’artillerie jordanienne, Dayan plaida contre la conquête, songeant à la nécessité de préserver le mont du Temple, mais ses arguments furent repoussés à la majorité. Il retarda toute action, attendant la prise du Sinaï.
« Cette nuit-là fut un enfer, écrivit Hussein. On y voyait comme en plein jour. Le ciel et la terre brillaient de la lumière des roquettes et des explosions de bombes déversées par les avions israéliens. » Le 6 juin à 2 h 10, les parachutistes israéliens rassemblèrent trois brigades, encouragées par le général Narkiss à « racheter le péché de 1948 » – époque où lui-même s’était battu pour la ville. La première brigade traversa le no man’s land vers la porte de Mandelbaum pour prendre la colline des Munitions, où Allenby avait stocké son arsenal. La bataille féroce coûta la vie à soixante et onze Jordaniens et trente-cinq Israéliens. Puis, les parachutistes traversèrent rapidement Sheikh Jarrah, dépassèrent la colonie américaine et prirent d’assaut le musée Rockefeller, qui tomba à 7 h 27.
Le roi tenait toujours l’hôpital Augusta-Victoria entre le mont Scopus et le mont des Oliviers, et il essayait désespérément de sauver la Vieille Ville en proposant à son tour un cessez-le-feu, mais il était trop tard. Nasser appela Hussein pour le briefer : ils devaient déclarer que c’étaient les États-Unis et la Grande-Bretagne qui avaient écrasé les Arabes, mais en aucun cas Israël à lui seul.
Hussein sauta dans une Jeep et fila vers la vallée du Jourdain, où il retrouva ses troupes qui battaient en retraite depuis le nord. Dans la Vieille Ville, les Jordaniens, qui avaient établi leur QG dans le monastère arménien depuis 1948, mirent en position cinquante hommes à chacune des portes et attendirent. Les Israéliens espéraient prendre l’Augusta-Victoria, mais leurs chars Sherman se trompèrent d’embranchement dans la vallée de Kidron et furent accueillis à la porte des Lions par un feu nourri. Ils perdirent cinq hommes et quatre chars près du jardin de Gethsémani. Ils s’abritèrent dans la cour en contrebas du tombeau de la Vierge. La Vieille Ville n’était toujours pas cernée.

Dayan rejoignit Narkiss sur le mont Scopus, surplombant la Vieille Ville : « Quelle vue divine ! » s'exclama-t-il, mais il refusa d'autoriser la moindre offensive. Or, à l'aube du 7 juin, le Conseil de sécurité de l'ONU s'apprêtait à décréter un cessez-le-feu. Menahem Begin appela Eshkol pour l'engager à attaquer de toute urgence la Vieille Ville. Dayan risquait soudain d'être pris de court. Du centre de commandement, il ordonna à Rabin de prendre « l'objectif le plus difficile et le plus convoité de la guerre ».

Les Israéliens pilonnèrent d'abord la crête du Victoria-Augusta de bombes au napalm : les Jordaniens se dispersèrent sans demander leur reste. Puis, les parachutistes israéliens s'emparèrent du mont des Oliviers et firent mouvement vers le jardin de Gethsémani. Le colonel Motta Gour, commandant des unités parachutistes, harangua ses troupes : « Nous occupons les hauteurs dominant la Vieille Ville. Dans quelques instants, nous allons y pénétrer. L'ancienne ville de Jérusalem, dont nous rêvons et que nous convoitons depuis des générations – nous serons les premiers à y entrer ! La nation juive attend notre victoire ! Bonne chance ! »

À 9 h 45, les Sherman israéliens firent feu sur la porte des Lions, détruisant l'autobus qui en barrait l'entrée, et dynamitèrent les portes. Ils ouvrirent une brèche sous les tirs nourris des Jordaniens. Les parachutistes s'engouffrèrent dans la Via Dolorosa et le colonel Gour conduisit une unité sur le mont du Temple. « Vous êtes dans un half-track après deux jours de combats alors que les coups de feu continuent d'emplir l'air, et soudain, vous entrez sur ce vaste espace ouvert que tout le monde a vu en photo, écrivit Arik Amon, officier du renseignement. Et bien que je ne sois pas religieux, je ne pense pas qu'il y avait un seul homme qui ne se soit pas laissé gagner par l'émotion. Quelque chose de très particulier venait de se produire. » Après une escarmouche avec des soldats jordaniens, la voix de Gour crépita dans la radio : « Nous tenons le mont du Temple ! »

Entre-temps, sur le mont Sion, une compagnie de la brigade de Jérusalem fit sauter un portail de la porte de Sion et entra dans le quartier arménien, dévala la colline abrupte et rejoignit le quartier juif ; au même moment, des soldats de la même unité franchissaient la porte des Immondices. Tous convergèrent vers le mur Occidental – sauf l'unité de Gour qui, depuis le mont du Temple, ne retrouvait pas le chemin ; mais un vieil Arabe leur indiqua obligeamment la porte des Maghrébins et les parachutistes

arrivèrent en même temps que les deux autres compagnies sur le Lieu saint. Son shofar dans une main et la Torah dans l'autre, le rabbin Shlomo Goren, aumônier en chef de l'armée israélienne, se dirigea vers le Mur et entonna la prière des morts du Kaddish tandis que les soldats priaient, applaudissaient, pleuraient et dansaient, et certains chantèrent à pleins poumons le nouvel hymne de la ville, « Jérusalem d'Or ».

À 14 h 30, Dayan, flanqué de Rabin et de Narkiss, entra dans la ville, croisant des « chars fumants » et traversant « des ruelles totalement désertes, un silence étrange rompu par quelques tirs de snipers. Je me souvins de ma jeunesse », dit Rabin, qui rapporta avoir éprouvé « un sentiment d'exaltation en approchant » du Kotel. En arrivant sur le mont du Temple, Dayan vit un drapeau israélien flotter sur le dôme du Rocher. « Je donnai l'ordre de le retirer immédiatement. » Rabin, « le souffle coupé », regarda « l'enchevêtrement des hommes épuisés par le combat, les yeux mouillés de larmes », mais « l'heure n'était pas aux larmes – c'était un moment de rédemption, d'espoir ».

Le rabbin Goren voulait hâter l'avènement de l'ère messianique en dynamitant les mosquées du mont du Temple, mais le général Narkiss l'arrêta : « Taisez-vous !

– Vous entrerez dans les livres d'histoire, insista Goren.

– J'ai déjà inscrit mon nom dans l'histoire de Jérusalem », répliqua Narkiss.

« Ce fut le moment le plus intense de ma vie, raconta Rabin. Pendant des années, j'avais secrètement nourri le rêve de pouvoir jouer un rôle pour rendre le mur Occidental au peuple juif. Désormais ce rêve s'était réalisé et soudain, je me demandai pourquoi, de tous les hommes, c'était à moi qu'incombait ce privilège. » Rabin eut l'honneur de donner un nom à la guerre : toujours modeste et digne, bourru et laconique, il opta pour le plus simple : la guerre des Six-Jours. Nasser la désignait tout autrement : al Naska – « le renversement ».

Dayan griffonna une prière sur un bout de papier : « Que la paix règne sur toute la maison d'Israël. » Et il la glissa entre les pierres d'Hérode. Après quoi, il déclara : « Nous avons réunifié la ville, la capitale d'Israël, qui ne sera plus jamais divisée. » Mais Dayan – qui fut toujours l'Israélien qui respectait le plus les Arabes et était le plus respecté des Arabes, qui l'appelaient Abou Moussa (fils de Moïse) – ajouta : « À nos voisins arabes, Israël tend la main de la paix et à tous les peuples de toutes

confessions, nous garantissons entière liberté de culte. Nous ne sommes pas venus conquérir les Lieux saints des autres, mais vivre avec les autres en harmonie. » En repartant, il cueillit « des cyclamens sauvages d'un rose mauve délicat qui poussaient entre le Mur et la porte des Maghrébins », pour l'offrir à sa patiente épouse.
Dayan réfléchit longuement au statut de Jérusalem et arrêta sa propre ligne politique. Dix jours plus tard, il retourna à Al Aqsa où, assis en chaussettes avec le cheikh du Haram et l'ouléma, il expliqua que Jérusalem appartenait désormais à Israël mais que le waqf garderait contrôle du mont du Temple. Les Juifs pouvaient désormais se rendre sur l'esplanade des Mosquées, dont ils avaient été bannis pendant deux mille ans, mais il décréta qu'ils n'auraient pas le droit d'y prier. Cette décision, digne d'un véritable chef d'État, est toujours en vigueur aujourd'hui.
Le président Nasser présenta sa démission pour la retirer presque aussitôt et ne renonça jamais au pouvoir ; il finit même par pardonner à son ami le maréchal Amer. Mais celui-ci préparait un coup d'État et, après son arrestation, il mourut dans des circonstances mystérieuses en prison. Nasser continuait d'affirmer que l'on ne « pourrait jamais renoncer à al Quds », mais il ne se remit pas de sa défaite, et décéda trois ans plus tard d'une crise cardiaque. Le roi Hussein reconnut par la suite que les journées du 5 au 10 juin « furent les plus noires de ma vie ». Il avait perdu la moitié de son territoire – et le trophée de Jérusalem. En privé, il pleurait al Quds : « Je ne peux pas admettre que Jérusalem soit perdue sous mon règne. »



L’occupation Israélienne réunifia officiellement les deux moitiés de la ville, élargissant ses frontières municipales pour absorber 267 800 citoyens – 196 800 Juifs et 71 000 Arabes. De toute son histoire, Jérusalem n’avait jamais été plus grande. Les canons étaient encore fumants que les habitants **du quartier des Maghrébins, fondé par Afdal, fils de Saladin**, étaient évacués et relogés ailleurs, et leurs maisons détruites pour dégager pour la première fois une grande esplanade devant le mur Occidental. Après avoir été confinés pendant des siècles à une allée exiguë de trois mètres de long coincée entre les Lieux saints arabes, les Juifs accueillirent la place aérée et lumineuse de leur sanctuaire le plus sacré comme une libération ; ils affluaient de toutes parts pour y prier. On reconstruisit le quartier juif délabré, on rebâtit et consacra à nouveau ses synagogues dynamitées et on pava de neuf et embellit ses places et ruelles dévastées.

Les lieux saints d’Al Quds

Al Quds est une ville de pierre calcaire, cette pierre blanche sur laquelle se réfracte le soleil. Les bâtiments sont souvent d’une grande beauté architecturale. **Le Dôme du Rocher est le joyau de la ville**, une image d’Al Quds transportée aux quatre coins du monde. L’église croisée Sainte-Anne est un chef-d’oeuvre d’art roman, de par la pureté de ses lignes, et la plus belle église de la Vieille Ville. Les chapiteaux sculptés, les archivoltes et les linteaux du Saint-Sépulcre sont de véritables merveilles.
Le Haram al-Sharif, qui signifie Noble Sanctuaire, est la vaste esplanade entourant le Dôme du Rocher, joyau d’Al Quds. L’esplanade a la forme d’un trapèze, avec un côté sud de 281 m, un côté nord de 310 m, un côté est de 462 m et un côté ouest de 491 m.
L’histoire du Haram est la suivante: juste après la conquête musulmane, en 638, le calife Omar vient à Al Quds et se met immédiatement à rénover la ville, en commençant par la colline du Mont Moriah, qui est une sorte de décharge publique. Un récit du 14e siècle ayant pour titre Muthîr al-Ghirâm, souvent copié par les auteurs des siècles suivants, raconte que, quand Omar arrive dans la Ville Sainte et qu’il voit le monceau d’immondices recouvrant le Rocher Sacré, il contemple l’horreur de la chose et ordonne que la place soit entièrement nettoyée. C’est Abd al Malik, qui, entre 692 et 697, fait construire le Dôme du Rocher à l’endroit présumé du sacrifice d’Isaac, lieu central du Temple. Le plan est basé sur celui de la rotonde du Saint-Sépulcre. Et son fils Al-Walid commence la construction de la mosquée al Aqsa en 701. Elle devient le troisième lieux saint de l’Islam.
La description la plus ancienne du Haram est celle de Ibn al-Faqih, en 903: « Il est dit que la longueur du Noble Sanctuaire d’Al Quds est de 1.500 pieds [456 mètres], et sa largeur de 1.050 pieds [319 mètres]. On compte 4.000 poutres de bois, 700 piliers et 500 chaînes de cuivre. Il est éclairé la nuit par 1.600 lampes, et il est servi par 400 esclaves… Sur les divers toits, à la place d’argile, sont utilisées 4.500 feuilles de plomb… Sur les contours intérieurs et extérieurs on compte cinquante portes. »
Le terme d’Al Aqsa, du nom de la mosquée actuelle, est employé pour tout le Haram, jusqu’au 10e siècle, quand il est reconnu par la tradition musulmane que Al Quds est bien la Masjid al Aqsa, le sanctuaire où Muhammad est transporté pendant son voyage de nuit.

Ensuite les Musulmans appellent la plateforme : Haram al-Sharif. Ils interdisent aussi l'accès des lieux aux non-croyants. L'interdiction dure jusqu'à l'arrivée des Croisés en 1099.
Nasir Khusraw, un Perse venu visiter Al Quds en 1047, donne une description du Haram intéressante parce qu'elle semble être la dernière faite avant l'arrivée croisée: « La cour du Haram est entièrement pavée, et dans son centre s'élève une plateforme, comme celle de la mosquée de Médine, à laquelle on monte par de larges escaliers. La plateforme comprend quatre dômes. Parmi ceux-là, le Dôme de la Chaîne, le Dôme de l'Ascension du Prophète et le Dôme du Prophète sont de petite taille. Tous ont des coupoles couvertes de plomb et reposent sur des piliers de marbre sans murs extérieurs… Au centre de la plateforme, le Dôme du Rocher s'élève au-dessus d'un bâtiment octogonal avec quatre entrées, chacune faisant face aux escaliers montant de la cour. »
Le Haram al-Sharif se présente ainsi: le centre est occupé par une plateforme appelée mastaba, avec le Dôme du Rocher au centre. L'esplanade est située entre 4 et 6 mètres au-dessous de la plateforme. La mosquée al Aqsa est située à l'extrémité sud de l'esplanade, jouxtant le mur sud. Un tiers de l'esplanade est planté d'arbres, le plus souvent des oliviers.
Présentement le mur du Haram est percé de dix portes. Les sept portes occidentales sont, du sud au nord: **La Porte des Maghrébins, La Porte de la chaîne, La Porte des Ablutions, La Porte des marchants de coton, La Porte de fer, La Porte al Nazir, La Porte al Ghawanime**. Les trois portes situées au nord sont **La Porte King Faisal, La Porte de la Rémission, La Porte al Asbat**. La Porte du roi Feisal d'Iraq porte aussi le nom de la Porte de Hutta qui vient au Haram en 1930.



Le plus important lieu sacré des Musulmans à Al Quds est, sans conteste, **la Qobbat Al Sakhra (la Coupole du Rocher)**, fondée en l’an 791 par le Calife omeyyade ‘Abd Al Malik Ibn Marwân. Les avis sont différents en ce qui concerne les motifs qui ont incité le Calife à la construire. Certains pensent qu’il a voulu sauvegarder le Saint Rocher et rendre ainsi éternel le troisième Lieu Saint de l’Islam et ce, en se référant au Saint Hadith suivant du Prophète Muhammad, que la Prière et le Salut soient sur Lui : « Le pèlerinage ne s’effectue que dans trois Lieux : à la Mosquée Al Harâm (Mecque), à Ma Mosquée (Médine) et à la Mosquée Al Aqsa (Al Quds) ».

D’autres avancent que le Calife a voulu édifier un monument qui perpétue son nom et qui serait de nature à égaler les autres monuments de la Syrie.

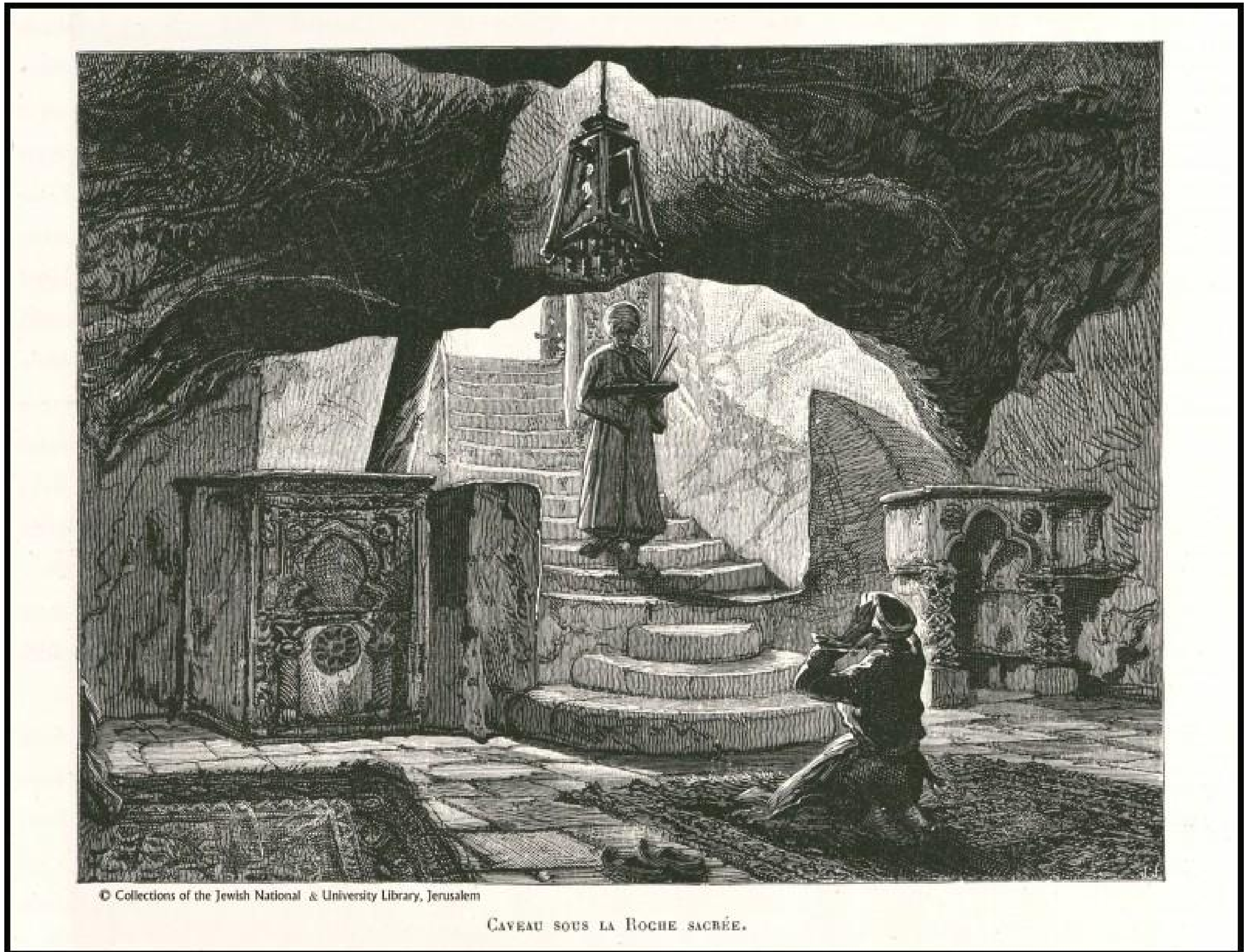
Le Dôme du Rocher, appelé Qubbat al-Sakhra, est le joyau d’Al Quds et l’une des merveilles du Moyen-Orient. Il est situé au milieu de la plateforme centrale de l’esplanade du Haram al-Sharif. L’origine de sa construction tient à deux légendes musulmanes qui lient à la ville d’Al Quds le voyage nocturne de Muhammad et son Ascension vers le ciel. La légende du voyage nocturne de Muhammad prend sa source dans les premiers versets de la sourate 17 du Coran. Les Musulmans tentent

d'identifier les deux Lieux Saints mentionnés dans ces lignes. Le commentateur du Coran Al-Zamakhshari (mort en 1144) montre que le voyage nocturne est en relation avec l'Ascension racontée plus loin dans les versets 4 à 18 de la sourate 53 du Coran.
La Coupole du Rocher est un édifice à l'architecture très solide. Les quatre arcades qui comprennent les entrées s'orientent dans les quatre directions. Une coupole en bois se tient au dessus du Saint Rocher. Elle est revêtue à l'extérieur par des planches de plomb et, à l'intérieur, par de belles sculptures dorées. La hauteur de la Coupole atteint 20,44 m, mais par rapport au niveau du sol, elle est de 35 mètres, sans compter le croissant de 4.5 m surmonte la Coupole. La Coupole est placée sur un support circulaire orné de mosaïques et dont les parois sont harmonieusement sculptées de motifs floraux aux couleurs bleuâtres très douces et infiniment merveilleuses. Au centre du tambour se trouve une frise en marbre, habillée de riches sculptures dorées. Cette frise couronne un mur percé de seize fenêtres, composées à l'extérieur de blocs de faïence à l'intérieur desquels se trouvent des vitraux multicolores. Le support repose sur quatre piliers énormes couverts de marbres et disposés d'une manière circulaire. Entre un pilier et un autre se tiennent trois colonnes en marbre polychrome qui supportent quatre voûtes en marbre blanc et noir. Les dimensions de la Roche Sainte sont de 13 m x 18m et sa hauteur est d'un mètre et demi. A l'intérieur se trouve une caverne de forme carrée qu'on peut atteindre en empruntant des escaliers. D'une superficie de 18 mètres carrés environ, cette caverne dispose d'un mihrab (niche de prières) en marbre et d'une ouverture au toit d'un mètre de long. Entre la partie circulaire de l'édifice de la Coupole et l'octogone extérieur se trouve un octogone médian composé de huit poutres couvertes de marbre et seize colonnes en marbre polychrome disposé de telle sorte que chaque paire de poutres est séparée par des colonnes géminées. Poutres et colonnes supportent des voûtes décorées de mosaïque à motifs floraux et rinceaux d'arbres aux couleurs harmonieuses et dorées qui virent vers le bleu azuré. Les différentes arcades sont séparées par des cordes en bois revêtues de bronze ciselé. L'octogone médian sépare le portique du milieu de celui de dehors, tous deux coiffés d'un dôme en bois, revêtu à son tour de planches de plomb à l'extérieur et de bois sculpté à l'intérieur. Les façades de l'octogone extérieur sont habillées à leur partie inférieure d'une couche de marbre et à leur partie supérieure de porcelaine qui date

de l’époque ottomane et qui, jadis, était revêtue de mosaïque. Chaque façade dispose de sept rangées au sens de la hauteur à celles du support de la Coupole. Toutes ces fenêtres sont différentes les une des autres par leurs ornements et leurs couleurs.
La Coupole du Rocher est restée intacte et a pu résister à l’injure du temps grâce à la place privilégiée qu’elle a toujours occupée dans le coeur de tous les gouverneurs qui se sont succédé à Al Quds à travers les siècles. La plus importante restauration qu’elle a connue était sans doute celle qui fut entreprise sous le règne du Calife abbasside Al Mâmûn, alors que le véritable bâtisseur de cet édifice, comme tout le monde le sait, le Calife omeyyade ‘Abd Al Malik Ibn Marwân, on a omis de supprimer sur la frisé épigraphique à l’entrée de la Coupole, l’année de la construction qui date de l’époque omeyyade. A partir donc du règne d’Al Mâmûn, on pouvait lire sur les murs de la Coupole du Rocher, l’inscription commémorative suivante : « Cette coupole fut érigée par le Serviteur de Dieu, Al Imâm Al Mâmûn, Commandeur des Croyants, que Dieu soit satisfait de lui, en l’an 72 (de l’Hégire) ».
En l’an 407 de l’Hégire, un tremblement de terre secoua la ville et quelques parties de la grande Coupole tombèrent. Des travaux de réparation furent entrepris sous les ordres d’Ibn Al Hâkim Bi Amri Allah Az Zahir Li I’zâzi Dini Allah (413 de l’Hégire) par l’architecte Ali Ibn Ahmed dont le nom est gravé sur les piliers en bois qui supportent la Coupole.
Quand les Croisés occupèrent Al Quds en 1099, ils transformèrent la Coupole du Rocher (La Mosquée du Rocher) en une église. Ils bâtirent sur le Rocher un autel qu’ils baptisèrent « (l’Autel du Grand Seigneur ». Ils construisirent la cloison en fer croisé qui sépare le Rocher de la Mosquée. Les prêtres visiteurs se plaisaient à arracher du Rocher quelques morceaux qu’ils emportaient dans leurs pays pour les troquer contre de l’or. Pour mettre un terme à ces petits actes de vandalisme, les Croisés décidèrent de revêtir de marbre les murs du Rocher.
Quand le Sultan Salah Al Din Al Ayyoubi libéra Al Quds des mains des Croisés, il débarrassa le Rocher de tous les signes chrétiens comme les statues, l’autel et les icônes. Il a aussi fait disparaître le marbre posé par les Chrétiens. Ensuite, il a revêtu tous les murs de la Mosquée par du marbre travaillé par des mains musulmanes et a orné, d’une manière somptueuse, l’intérieur de la Coupole. La date de ces travaux de réfection

a été enregistrée sur la frise épigraphique de la Coupole interne où on peut aisément déchiffrer l'inscription suivante :
« Au nom de Dieu, le Clément, le Miséricordieux, le Savant, le Justicier, Salah Al Din Al Ayyûbi, a ordonné de redorer cette Coupole sacrée dans ces mois bénis de l'an cinq cent quatre vingt six de l'Hégire ». Après la mort d'Al Ayyoubi, tous les Sultans ayyûbides ont accordé une importance à la Mosquée du Rocher. Ils entreprenaient eux mêmes son balayage et la nettoyaient avec de l'eau parfumée. Les Sultans mameluks en firent autant. Ainsi le Sultan An Nassir Mohammad Qélâoûn redora la Coupole de nouveau et commémora cet événement en l'inscrivant sur la frise épigraphique précitée de la manière suivante : « C'est notre Seigneur, Ombre de Dieu sur terre, le Victorieux, le Martyr, feu Qélâoûn qui a ordonné en l'an 718 (de l'Hégire) de redorer cette Coupole de l'intérieur et d'enduire la partie extérieure de plomb ».
Tous les autres Sultans et particulièrement Al Malik Az Zâhir Barqûq, Al Malik Al Charaf Barsbay, Al Malik Az Zâhir Jaqmaq et Al Malik Al Ashraf Qaytbay emboîtèrent le pas à leurs prédécesseurs et accordèrent un grand intérêt à la restauration et à l'embellissement de la Mosquée de la Coupole.
A l'époque des Ottomans et plus précisément en l'an 945 de l'Hégire, Suleïmân Al Kanuni ôta les mosaïques des façades du support de la Coupole et leur substitua de la porcelaine.
En l'an 1291 de l'Hégire, le Sultan 'Abd Al Azîz entreprit des travaux dont les traces sont encore tangibles de nos jours. En 1292 de l'Hégire, le Sultan 'Abd Al Hamid a renouvelé la porcelaine de la partie supérieure du support de la Coupole où est gravée la Sourate « Yassine ». Il semble que cette porcelaine est plus raffinée et est de meilleure qualité que la porcelaine originelle.
Sous le mandat britannique, le Conseil Islamique Suprême a pris soin de la Coupole du Rocher et a entrepris quelques travaux de réparation en 1938.
A partir de 1947, Al Quds dépendait du gouvernement arabe jordanien. La Coupole du Rocher fut placée sous la tutelle du « Comité pour l'entretien et la restauration de la Mosquée Al Aqsa et de la Coupole du Rocher » que présidait Son Excellence le Juge Suprême du Royaume hachémite de Jordanie.

Le Comité fit alors appel à des experts égyptiens pour la restauration de la Coupole qui présentèrent leur rapport en 1953. Depuis lors, des travaux de réparation ont été entrepris qui s'achevèrent en 1964. L'architecture de la Coupole fut somptueusement embellie. Dans tout le monde musulman, on fêtera cet événement important.



Caveau sous la Roche sacrée.

De nombreux voyageurs et historiens arabes et étrangers se sont ingéniés à décrire la Coupole du Rocher (la Mosquée du Rocher) en raison de la place privilégiée qu'elle occupe dans l'histoire de la religion islamique. Le grand voyageur tangérois Ibn Battûta l'évoque ainsi : « C'est un édifice des plus merveilleux, des plus solides, et des plus extraordinaires pour sa forme. Il a en abondance son lot de beautés, et a reçu sa bonne part de toute chose merveilleuse. Il est situé sur un lieu élevé au milieu de la mosquée, et l'on y monte par des degrés de marbre. Il a quatre portes ; son circuit est pavé de marbre d'un travail élégant, et il en est de même de son intérieur. Tant au-dedans qu'au-dehors, il y a diverses sortes de

peintures, et un ouvrage si brillant qu'on est impuissant à les décrire. La plupart de toutes ces choses sont recouvertes d'or, et la chapelle resplendit de lumière et brille comme l'éclair. La vue de celui qui la regarde est éblouie de ses beautés, la langue de qui la voit est incapable de la décrire. Au milieu de la chapelle, on voit la noble pierre qui est mentionnée dans les traditions ; et l'on sait que le Prophète est monté de là vers le ciel. C'est une pierre fort dure, et son élévation est d'environ une brasse. Au-dessous de cette pierre, il y a une grotte de l'étendue d'un petit appartement. Elle est élevée aussi d'à peu près une brasse ; on y descend par des degrés, et l'on y voit la figure d'un mihrâb. Près de la pierre existent deux balustrades artistement faites, qui la renferment. Celle qui est plus rapprochée de la pierre est de fer, fort bien travaillé ; l'autre est de bois. Dans la chapelle se trouve un grand bouclier de fer, qu'on y voit suspendu. On prétend que c'est l'écu de Hamzah, fils Égypte el motthalib. »

L'auteur du livre : « Massâlik al abssâr fî mamâlik al amssâr » (743 H.), Ibn Fâdil Allah Al Ma'amrî rapporte, que lorsqu'il visita Al Quds la Coupole était revêtue de marbre blanc à l'intérieur.

De son côté, Al Hanbalî la décrit en ces termes : « La Coupole du Rocher est ornée d'incrustations polychromes, à l'intérieur comme à l'extérieur ».

De nombreuses autres personnalités ont décrit la Coupole du Rocher. Nous ne pouvons malheureusement pas les citer tous ici. Il nous suffit de rappeler qu'à l'époque contemporaine, un professeur suisse, dans une communication relative à la Coupole du Rocher, déclara :

« Une telle perfection architecturale, oeuvre d'un Empire qui n'a qu'un siècle d'existence, est un phénomène prodigieux qu'on rencontre très rarement dans l'histoire des civilisations ».

Creswell, quant à lui, l'évoque ainsi : « La Coupole du Rocher occupe une place privilégiée dans l'histoire de l'architecture musulmane. Elle a séduit par sa beauté, son harmonie et sa splendeur tous les chercheurs et les savants qui ont tentée de l'étudier ».

De son côté, Hartman la présente comme « un modèle de symétrie et d'harmonie ».

Enfin, pour Haytar Lewis « la Coupole du Rocher est le plus beau monument historique au monde ».

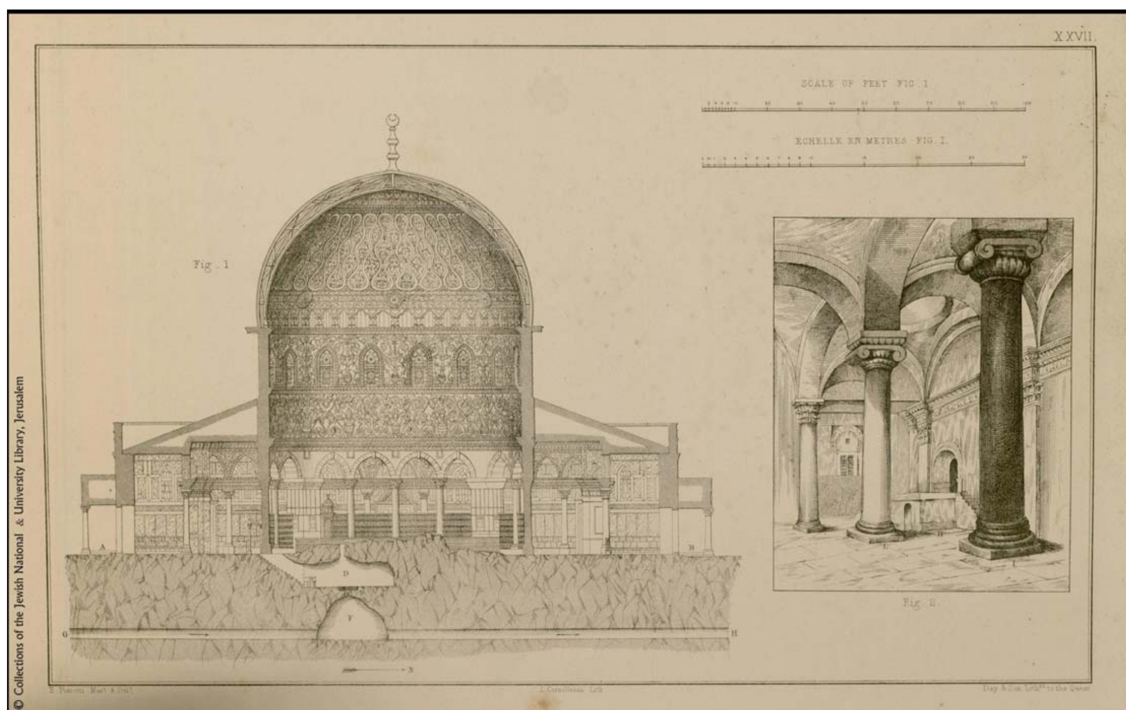
Le Dôme du Rocher, construit entre 692 et 697, est érigé par Abd al-Malik à l'endroit le plus élevé du Mont du Temple. Sa date de construction, 72

après l’Hégire, est indiquée par une inscription coufique sur une plaque de métal bleu-gris située sur une des arches sud-ouest supportant le dôme: “Le serviteur d’Allah Abd al-Malek ibn Mirwan, commandant du Prophète, construit ce dôme en l’an 72. Qu’Allah recoive sa prière et le favorise.”
Selon la tradition arabe, les Musulmans reconnaissent sur le Rocher Sacré l’empreinte du pied du Prophète lors de son élan vers le ciel.
Le calife omeyyade Abd al Malik commémore l’Ascension de Muhammad au ciel au moyen d’un édifice musulman splendide. Cet édifice est le contrepoids des majestueuses églises chrétiennes élevées par les Byzantins. C’est ainsi qu’après la Mecque et Médine, Al Quds devient la troisième grande ville musulmane.
La description la plus ancienne qu’on ait du Dôme du Rocher est celle d’Ibn al-Faqih, en 903: “Au milieu du Haram s’étend une plateforme… Six escaliers conduisent au Dôme du Rocher. Le Dôme s’élève au milieu de cette plateforme. Sa surface au sol est de 150 pieds [45,6 m] sur 150 pieds, sa hauteur est de 105 pieds [31,9 m] et sa circonférence de 540 pieds [164,2 m]. Dans le Dôme ils allument chaque nuit 300 lampes. Il a quatre portails surmontés d’un toit, et chaque portail a quatre portes, et il est surplombé par un portique de marbre. La pierre du Rocher mesure 51 pieds [15,3 m] sur 40 pieds et demi [12,2 m] et sous le Rocher se trouve une grotte dans laquelle les gens prient. La grotte peut contenir soixante-deux personnes. Le Dôme est couvert de marbre blanc et son toit est d’or rouge. Les murs et le tambour sont ouverts par cinquante-six baies, dont les verres sont de teinte variée; chacune mesure 9 pieds de haut [2,7 m] et 6 [1,8 m] de large. Le Dôme, qui fut construit par Abd al-Malik ibn Marwan, est supporté par douze colonnes et trente piliers. C’est un dôme au-dessus d’un dôme [un intérieur et un extérieur] recouvert de feuilles de plomb et de marbre blanc.”
Au début du 10e siècle, la coupole de cuivre est gainée d’or. Le gainage d’or est remplacé plus tard par un gainage en plomb. Au 11e siècle, deux tremblements de terre secouent le dôme, et la mosaïque supérieure est remplacée. Les mosaïques du tambour sont restaurées en 1027, mais il semble que les dessins originaux soient conservés.
Lors de la prise d’Al Quds par les Croisés en 1099, le Dôme du Rocher est identifié comme le Temple de Dieu. Il devient une église, mais l’ensemble de l’édifice est conservé tel quel.

En raison du symbole que représente le Rocher pour les Chrétiens, les Croisés prennent des fragments de roche pour les vendre à prix d’or à des pèlerins pieux. C’est pour mettre fin à ce commerce que les rois croisés entourent le rocher d’une grille de métal dont il existe encore des fragments aujourd’hui dans le secteur nord-ouest. Le croissant au sommet du Dôme est remplacé par une croix, et on édifie un autel de pierre. Le Dôme du Rocher est consacré comme église chrétienne en 1142. On ne songe pas à le faire rivaliser d’importance avec le Saint-Sépulcre, mais le fait qu’il soit une église a sa signification, parce que son emplacement est associé avec nombre d’évènements de l’Ancien et du Nouveau Testament. Comme la mosquée al Aqsa, l’édifice est utilisé par l’ordre des Templiers, érigé en ordre militaire en 1128. L’architecture du Dôme du Rocher est copiée dans de nombreuses églises d’Europe.

Pour lui faire retrouver sa forme originale, en 1187, l’an 586 après l’Hégire, Salah al Din n’a qu’à enlever les icônes et l’autel. Il fait dorer les arches supportant le dôme, ce qui leur donne l’allure qu’elles ont aujourd’hui. Les murs sont recouverts de plaques de marbre, et le dôme reçoit un revêtement de mosaïques.

Sous le sultan Baybars, les mosaïques de la partie supérieure des murs extérieurs sont restaurées. Elles sont restaurées à nouveau en 1270, puis en 1290 par le sultan Al-Ashraf. En 1318, Al-Nasir ibn Qélâoûn restaure la dorure et la mosaïque du tambour, ainsi que le gainage extérieur en plomb. Les restaurations continuent au 15e siècle, puis sous le gouvernement turc.



Un plan axonométrique est publié par K.A.C. Creswell dans **Early Muslim Architecture**. Il met en évidence une disposition architecturale héritée de la tradition byzantine et demeurée unique dans l'art de l'Islam. Quatre portes font face à chacun des points cardinaux, ce qui confère à l'édifice une situation symbolique de centre du monde. Le nombre quarante, qui représente le total des piliers et colonnes, est également symbolique…
La forme du Dôme du Rocher est celle d'un octogone inscrit dans un cercle, symbole de la conception ancienne du centre du monde. La construction octogonale contient deux rangées concentriques de piliers. La rangée intérieure supporte le dôme, et la rangée extérieure supporte le bâtiment lui-même. Dans ses formes et proportions, le Dôme du Rocher est inspiré par le Saint-Sépulcre. Le diamètre intérieur du Saint Sépulcre est de 20,9m et son dôme est à une hauteur de 21,5m. Les dimensions correspondantes pour le Dôme du Rocher sont de 20,3m et 20,5m.
Le dôme s'élève sur 12 piliers ronds en marbre et 4 en granit. Les 16 baies de la coupole sont faites de verre coloré sur fond d'or, et la lumière donnée à l'intérieur est un enchantement. Si certaines des baies sont du 15e siècle, la plupart sont des 18e et 19e siècles. Les murs octogonaux sont ouverts par 56 baies, soit 7 pour chaque mur. La construction entourant le dôme est supportée par 8 piliers de marbre et 16 piliers de granit coloré. Les piliers de granit sont surmontés de chapiteaux qui viennent sans doute du Temple d'Hérode ou de l'église de Saint-Sépulcre détruite par les Perses en 614.
Les piliers situés sur le dôme et la partie inférieure de la mosaïque sont très anciens. L'entrée sud est la plus ornée, parce qu'elle fait face à La Mecque. Une inscription coufique entoure la base du dôme.
Au-dessus des colonnades octogonale et circulaire entourant le Rocher Sacré court un décor de mosaïques sur plus de 1200 m2 de surface de mur. Le revêtement date de l'époque de construction du monument. Ces mosaïques omeyyades forment un ensemble unique au monde, avec une profusion de rinceaux d'acanthe et divers motifs végétaux réalistes ou stylisés, puisque la loi musulmane interdit la représentation d'êtres vivants.
A partir de 1927, dans le cadre d'une collaboration à l'oeuvre monumentale de l'orientaliste britannique K.A.C. Creswell sur l'architecture musulmane, Marguerite van Berchem fait une description

détaillée de ces mosaïques. Suite à cette étude, elle conclut que ce chef-d'oeuvre de l'époque omeyyade est l'oeuvre d'artistes syriens et non d'artistes byzantins, comme il était communément admis avant ses travaux. Trente ans plus tard, en vue d'une nouvelle édition de l'ouvrage de K.A.C. Creswell, elle procède à un deuxième examen de ces mosaïques.

D'après elle, ce décor floral est une symbiose entre les traditions gréco-romaine et orientale. La tradition gréco-romaine est représentée par les plantes d'acanthe, les rinceaux, les vignes, les arbres, les guirlandes de fleurs et de fruits, les cornes d'abondance. La tradition orientale, ce sont les grandes fleurs stylisées en forme de lotus ou de tulipes. Les couleurs dominantes sont le vert avec huit teintes de vert, le bleu avec six teintes de bleu, et l'or.

Dans la partie supérieure des mosaïques court une belle inscription en caractères coufiques longue de 240 m, qui date elle aussi de la construction du monument. En or sur fond bleu, elle fait deux fois le tour de l'édifice, sur les faces interne et externe de la colonnade octogonale.

Un autre beau spécimen de l'art omeyyade est le décor de bronzes dorés. De larges plaques ornent les soffites des grandes portes d'entrée placées aux quatre points cardinaux. Des plaques plus étroites recouvrent le dessous des 24 poutres-tirants reliant entre eux les chapiteaux de la colonnade octogonale, à six mètres au-dessus du sol. Les motifs dominants sont les vignes avec leurs enroulements, leurs feuilles et leurs grappes.

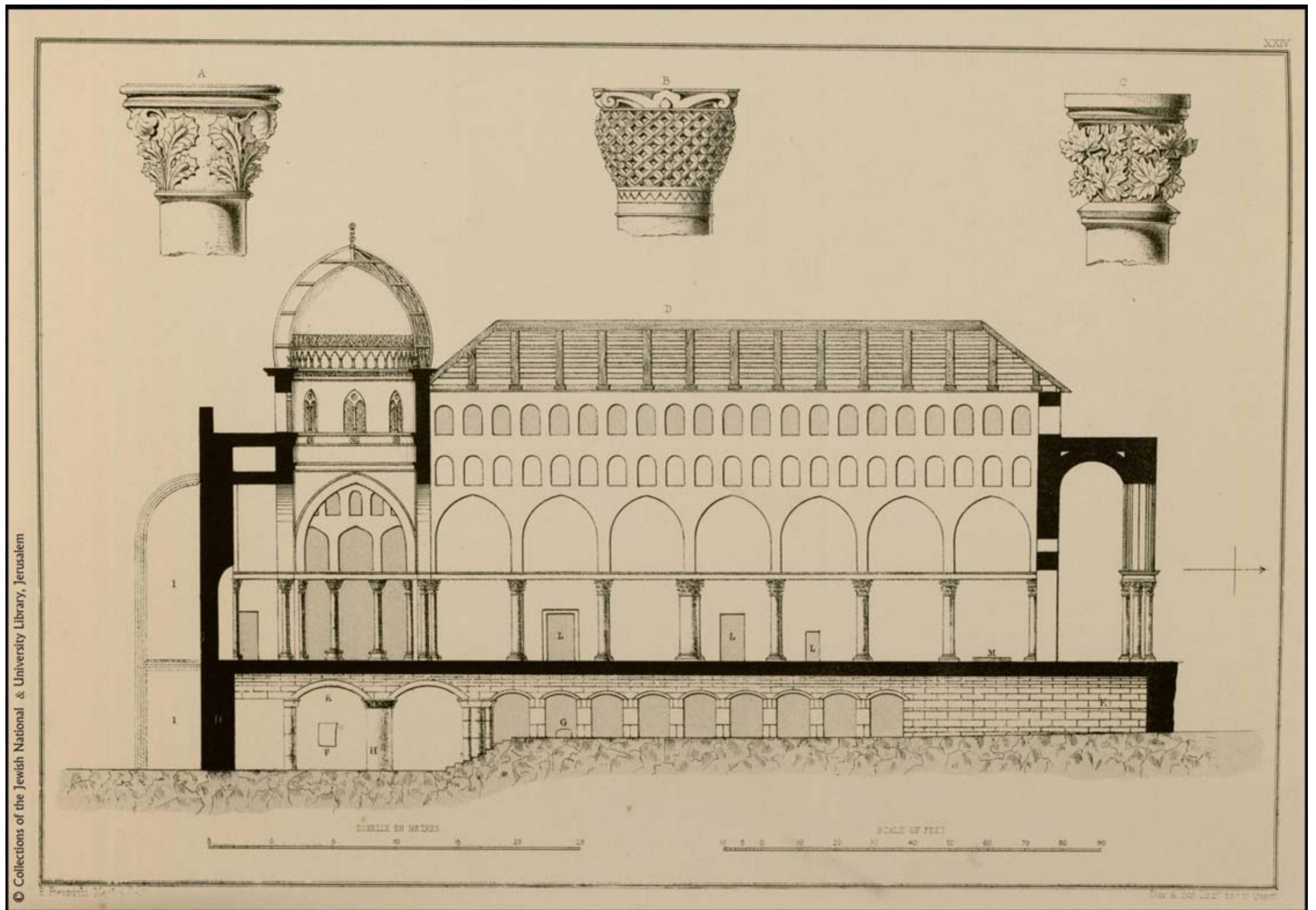
Après l'occupation d'Al Quds arabe par les forces israéliennes, les Lieux Saints musulmans ont été la cible de constantes agressions visant leur destruction. Les actes de vandalisme et les sentiments d'hostilité animent toujours les agresseurs israéliens. Pour contrecarrer ces hostilités, la Commission pour la restauration de la Mosquée Al Aqsa et de la Coupole du Rocher a entrepris plusieurs démarches dont celle qui consiste actuellement à collecter des fonds dans le monde islamique en vue de restaurer de donc, de sauvegarder les sanctuaires musulmans à Al Quds Al Charîf.



Le deuxième grand édifice d’importance à Al Quds **est la Mosquée Al Aqsa**, situé au Sud de la Coupole du Rocher. Sa superficie est estimée à 4.400 mètres carrés. Sa longueur est de 80 mètres et sa largeur de 55 mètres. Elle est supportée par une forêt de 53 colonnes en marbre et 49 piliers de forme carrée. La mise en chantier débuta sous le règne du Calife ‘Abd Al Malik Ibn Marwân en l’an 693 de l’ère chrétienne sous le règne du Calife Al Walîd Ibn ‘Abd Al Malik.
La « Mosquée Al Aqsa » était une appellation qui désignait toute l’Enceinte sacrée (Al Haram Al Qudsî) ainsi que ses différents sanctuaires (y compris la Coupole du Rocher). De nos jours, ce nom désigne uniquement le Grande Mosquée située au Sud de l’Esplanade d’Al Haram.
En l’an 737, cet édifice religieux s’est beaucoup détérioré à la suite d’un tremblement de terre, mais en l’an 758 ou759, le Calife Al Mansûr le remit sur pieds. il fut de nouveau détruit et cette fois, ce fut le Calife abbasside Al Mahdî en 774 ou 780 qui le rebâtit. En l’an 1033, il tomba totalement en ruine à la suite d’un nouveau séisme, ce qui fut une

occasion pour le Calife fatîmîde Az Zâhir li I'zâzi Dini Allah de le remettre en bon état, mais cette fois ci dans une aire moins vaste que l'ancienne. L'architecture datant de cette époque s'est maintenue jusqu'à nos jours tout comme les sept portes situées au Nord de la Mosquée.
Il est important de rappeler ici qu'une partie de la Mosquée Al Aqsa fut transformée en église et en dépôt pour les munitions des Templiers, du temps où les destinées d'Al Quds étaient entre les mains des Croisés. Toutefois, le valeureux Salah Al Din Al Ayyûbi rendit la Mosquée à sa destination primitive sitôt qu'il libéra la ville. Il revêtit la Coupole de mosaïque de la plus haute qualité et fit venir d'Alep un minbar (chaire de prône) en bois incrusté d'ivoire qu'il plaça dans la mosquée comme symbole de la gloire de la religion d'Allah.
En l'an 1217, le Sultan Al Malik Al Mu'azzam greffa, à la partie Nord de la Mosquée, une galerie dont les sept arcades s'ouvrent agréablement sur les sept portes de la Mosquée.
Les Mameluks et les ottomans ont apporté, à leur tour, diverses retouches à la Mosquée Al Aqsa, mais la personnalité de celle ci est demeurée intacte, à l'image de ce qu'il était du temps des grands artistes que furent les Ayyubides.
La Mosquée a connu encore divers travaux d'aménagement pour la consolidation de la Coupole en particulier, comme ceux exécutés entre 1938 - 1943 sous l'égide du Conseil Islamique Suprême et qui concernèrent les galeries orientale et médiane de la Mosquée. D'autres travaux, sous le contrôle du Conseil précité, sont en cours de nos jours.
La Mosquée telle qu'elle se présente aujourd'hui a conservé, grosso modo, sa forme ancienne bien qu'elle fût restaurée à maintes reprises à l'époque mameluk et ottomane. Elle est considérée comme une oeuvre à la fois simple et grandiose. Sa salle de prières rassérène l'esprit par son immensité qui a sans doute incité les architectes à lui aménager une toiture en bois.
Au mois d'août 1969, la Mosquée Al Aqsa a été la cible d'une agression et d'une profanation barbares commises par les forces d'occupation israéliennes, mais la Commission pour la restauration d'Al Quds, la population de la ville, les Arabes et les Musulmans du monde entier ont réagi sur le champ pour enrayer les séquelles de cet incendies à la fois criminel et barbare.

En somme, la Mosquée Al Aqsa revêt un caractère sacré aux yeux de tous les Musulmans du globe. Les premiers fidèles se tournaient vers cette Mosquée aux heures de prière. C’était la première qibla. Troisième Lieu Saint de l’Islam après ceux de la Mecque et de Médine, c’est de là que le Prophète Muhammad que le Salut et la Prière de Dieu soient sur lui s’est élevé dans le ciel sur son burâq (cheval ailé). La Mosquée Al Aqsa a joué un rôle considérable à travers l’histoire, dans la vie religieuse, culturelle et politique de la Palestine, du Monde arabe et du Monde islamique.



Ibn Battûta (1304-1368 ou 1369) est le voyageur le plus connu du monde musulman cite :

« DESCRIPTION DE LA SAINTE MOSQUEE D'AL QUDS

C’est une des mosquées admirables, merveilleuses, d’une extrême beauté ; et l’on dit qu’il n’existe pas, sur toute la surface de la terre, un temple plus grand que cette mosquée. Sa longueur, du levant au couchant, est de sept cent cinquante-deux coudées, en calculant d’après la coudée el-mâlikiyah ; et sa largeur, du midi au nord, est de quatre cent trente-cinq coudées. Elle possède beaucoup de portes sur trois de ses côtés ; mais, pour ce qui est de

sa paroi méridionale, je ne lui connais qu'une seule porte, et c'est celle par laquelle entre l'imâm. Toute la mosquée n'est qu'un vaste espace, sans toit, à l'exception de la partie appelée la mosquée al Aqsa, qui est couverte , et qui est d'une construction extrêmement solide, d'un travail fort ingénieux, recouverte d'or et de couleurs brillantes. Il y a aussi dans la mosquée d'autres endroits recouverts d'une toiture. »

Située en bordure de l'esplanade à côté du mur sud du Haram, la mosquée al Aqsa est le deuxième grand bâtiment du Haram al-Sharif. Elle est la première des 35 mosquées d'Al Quds. L'enceinte du Haram comprend 6 autres mosquées. A l'intérieur des remparts de la Vieille Ville, on en compte encore 28 autres.

Le choix de l'emplacement du sanctuaire de prière sur le Haram est relaté dans le texte du 14e siècle appelé Muthîr al-Ghirâm. Celui-ci reprend le texte de Kulthum Ibn Ziyad, qui tient lui-même le récit d'Al-Walid. Al-Walid relate qu'après avoir choisi l'emplacement de la future mosquée, Omar commence à nettoyer le terrain de ses propres mains. Il met au fur et à mesure les immondices dans son manteau, et les jette dans le wadi Sahannam. Sa suite fait de même. Ils font ainsi plusieurs voyages, jusqu'à ce que tout l'emplacement soit nettoyé. Puis ils prient.

La mosquée al Aqsa est érigée pour les prières collectives, le Dôme du Rocher étant réservé aux prières individuelles. La mosquée actuelle peut contenir 5 mille personnes.

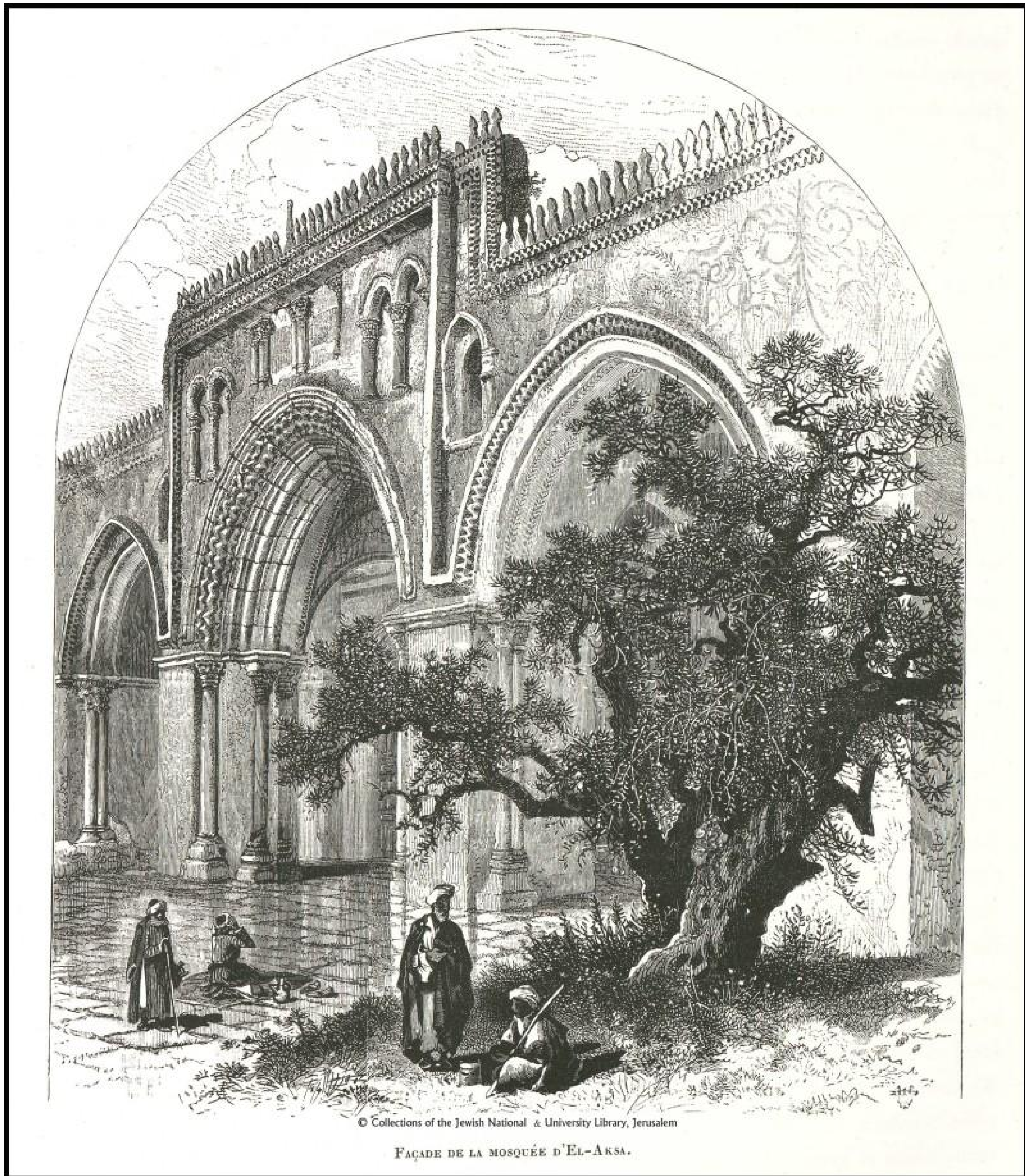
Alors que les fondations du Dôme du Rocher sont sur la pierre, celles de la mosquée al Aqsa sont bâties sur la terre et les structures des temps hérodiens, à savoir la partie ouest des écuries de Salomon. Ce sont les fondations de l'église byzantine qui auraient été utilisées. Cette église, dédiée à la Vierge Marie pendant le règne justinien, est construite en 560. Les Perses la détruisent par le feu en 614.

Le pèlerin chrétien Arculfe a vu de ses yeux la mosquée de 680. Elle peut contenir 3 mille personnes soit, à l'époque, la totalité de la population musulmane d'Al Quds. A part les proportions générales, presque rien ne subsiste non plus de la deuxième mosquée, construite par Al-Walid, qui fut calife entre 705 et 715. Cette deuxième mosquée fut deux fois détruite par des tremblements de terre pendant les soixante premières années de son existence.

Il existe une controverse parmi les historiens sur la date de construction de la mosquée actuelle. Certains pensent que la construction est dûe à Abd al-

Malik, bâtisseur du Dôme du Rocher. D'autres pensent qu'elle est le fait d'Al-Walid, constructeur de la grande mosquée omeyyade de Damas. Le constructeur gaine le dôme de cuivre et il apporte une mosaïque de Constantinople pour décorer l'intérieur de la mosquée, comme dans les mosquées de la Mecque et de Médine. Pendant la période omeyyade, la mosquée est plus étroite et plus courte. Le sol est de marbre et les portes dorées. Le tremblement de terre de 774 détruit les murs est et ouest. La mosquée est restaurée par le calife Abu Jaafar al-Mansur, et détruite à nouveau par un tremblement de terre trois ans après. Le dôme et sa mosaïque sont l'oeuvre du calife fatimide Al-Zahir, tout comme la nef centrale et les sept portes avec leurs sept arcs brisés dans le mur nord de la façade. Après le tremblement de terre de 1033, Al-Zahir reconstruit la mosquée en conservant sept des quinze ailes de la mosquée de 870, celle du calife Al-Mahdi.
Voici le commentaire de Al-Muqaddasi, voyageur musulman du 10e siècle : "La mosquée Aqsa est située dans l'angle sud-est de la Ville Sainte… Cette mosquée est encore plus belle que celle de Damas, parce que pendant sa construction elle eut pour rival et pour modèle la grande église (le Saint-Sépulcre) appartenant aux Chrétiens d'Al Quds, et ils construisirent celle-ci (al Aqsa) pour être encore plus belle que l'autre."
Après la prise d'Al Quds en 1099, la mosquée al Aqsa devient la résidence du roi d'Al Quds. Les Croisés considèrent que son emplacement est celui du Temple de Salomon. Mais son utilisation comme résidence royale est brève, moins de vingt ans selon Guillaume de Tyr. En 1128, le roi cède le Temple de Salomon à un ordre de moines soldats fondé dix ans auparavant. De par le nom de leur quartier général, ceux-ci deviennent les Templiers, ordre militaire fondé la même année afin de défendre les Lieux Saints et de protéger les pèlerins pendant leur voyage.
Lors de la prise d'Al Quds en 1187, Salah al Din, comme pour le Dôme du Rocher, fait enlever les icônes et l'autel, ainsi que les constructions des Templiers au nord de la mosquée. Il contribue à la décoration du mihrâb **en offrant une magnifique chaire de bois sculpté**. Cette chaire, réalisée en 1170, est l'oeuvre de son prédécesseur Nur al-Din, gouverneur de Syrie. Elle est détruite par le feu en 1969, un geste fou d'un touriste chrétien, qui pensait que le retour du messie ne pourrait avoir lieu avant la disparition des "abominations" musulmanes du Mont du Temple.

Les sultans mamelouks restaurent les deux côtés de la mosquée. Entre 1345 et 1350, ils ajoutent deux baies de chaque côté du porche croisé. On ne les voit qu'à l'intérieur, du côté ouest, parce que la nef et le côté occidental sont reconstruits entre 1938 et 1942.



FAÇADE DE LA MOSQUÉE D'EL-AKSA.

Comme l'attestent des inscriptions sur la mosaïque du dôme, les premières restaurations sont l'oeuvre du roi mamelouk Qélâoûn en 1327. Le dôme et les colonnes sont consolidés entre 1922 et 1927. Une deuxième consolidation a lieu après les tremblements de terre de 1928 et 1937. La mosquée et ses baies sont restaurées en 1943 par le roi d'Egypte Farouk.

On voit des traces de la mosquée originale d'Omar, décorée d'une double rangée de colonnes, dans l'angle sud-est d'Al Aqsa. La superficie de cette mosquée était de 8 m x 30 m. Les seuls vestiges de la période omeyyade sont les colonnes situées à l'est du mihrâb.

La mosquée est divisée en une nef centrale et deux transepts. La nef, de direction nord-sud, est supportée par 7 arcades reposant sur des colonnes de marbre et de pierre avec des chapiteaux stylisés surmontés de baies. La mosquée comprend 114 colonnes et 135 baies. Sa longueur est de 80 m et sa largeur de 55 m. La façade nord a 7 arcades et 7 grandes entrées construites pendant la période fatimide. Les 4 autres portes sont situées ainsi: deux à l'ouest, une au sud et une à l'est. Le dôme a une hauteur de 17,7 m. Comme pour le Dôme du Rocher, l'intérieur est en bois et l'extérieur en plomb. Le dôme est supporté par 4 arcs et 8 piliers, restaurés en 1927.

L'élément le plus ancien est la mosaïque du tambour supportant le dôme et celle de la façade de l'arche surplombant l'aile du centre. Une inscription permet de dater ces mosaïques de 1035. Leur qualité artistique est inférieure à celle du Dôme du Rocher, mais il existe une certaine ressemblance dans les motifs, sans doute copiés sur une mosaïque omeyyade.

La période croisée a laissé sa marque, avec les trois baies centrales du porche, refaites en 1217, les baies de verre rose et bleu à l'ouest, le mirhâb de Zacharie, ancienne chapelle croisée, et enfin les pièces voûtées à l'ouest, dans la mosquée des Femmes. La tradition chrétienne veut que cette mosquée ait été l'oratoire des Templiers.

C'est de l'époque de Salah al Din que datent les grandes dalles de marbre claires et foncées recouvrant les murs. La couverture intérieure du dôme en mosaïques de verre coloré date de la même époque. Cette couverture ressemble à celle du Dôme du Rocher.

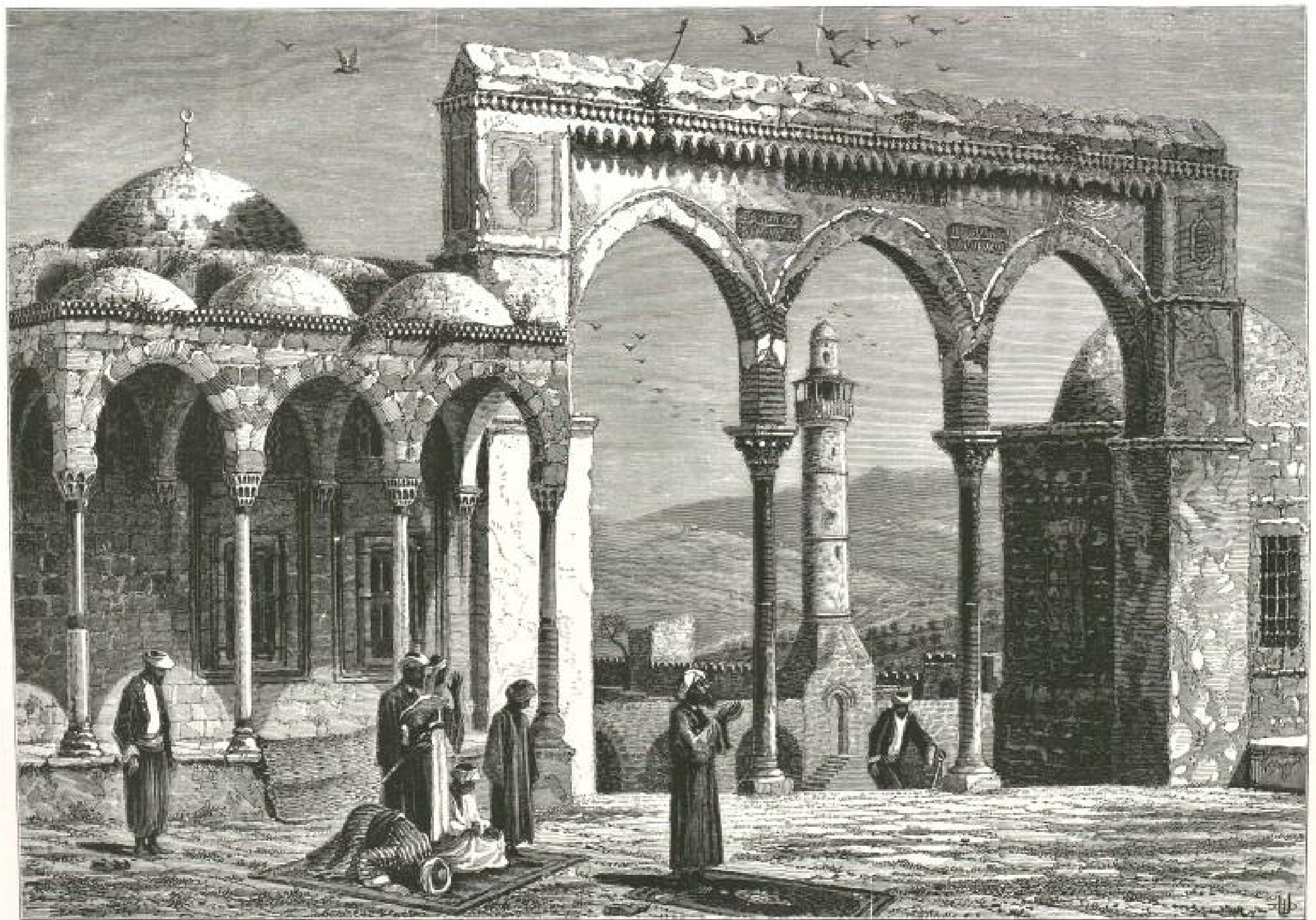


PLATE-FORME DU DÔME DE LA ROCHE.
Arcades servant d'entrée vers le nord. — Mont Scopus dans le lointain.

L’esplanade sacrée (Al Haram Al Charîf) comprend la Coupole du Rocher et la Mosquée Al Aqsa. Elle groupe aussi beaucoup de monuments commémoratifs tels que les dômes, les fontaines et les galeries. La période ayyubide se caractérise par des édifices circulaires tels que **le Dôme de l’Ascension, le Dôme Yûsuf, Koursi ‘Aïsa ou la Coupole (Dôme) de l'Ascension**.

La Coupole (Dôme) al Miraj

Le Dôme de l’Ascension (Qubbat al-Mi’raj) est édifié au nord-ouest du Dôme du Rocher pour commémorer l’ascension au ciel du Prophète Muhammad. Le texte de la construction, qui la date de 1200, fait état d’un monument plus ancien qui aurait été restauré. Le bâtiment est constitué d’une coupole de bois recouverte de feuilles de plomb et reposant sur un octogone formé d’une série d’arcatures aveugles.

Voici la description qu’en fait Chelebi, voyageur musulman, qui visite Al Quds dans les années 1650: “A la droite d’une niche de prière (le Dôme du Prophète) se trouve un joli édifice octogonal avec un dôme, le Dôme de l’Ascension. Chaque côté a deux colonnes d’albâtre, mises en place par un maître maçon. Sa structure est recouverte de marbre blanc, et le dôme est couvert de plomb de qualité, avec un croissant doré sur le haut. Sa porte regarde vers le nord, mais il est maintenant fermé de tous les côtés. Son contenu est inconnu. Il n’a pas de fenêtres, ça paraîtrait indiscret d’y entrer, puisqu’il a été fermé.”

La Coupole (Dôme) de Yûsûf

Le Dôme Yûsûf (Qubbat Yûsûf) est édifié sur le côté sud de l’esplanade du Haram, à l’ouest de la mosquée al-Aqsa. Construit en 1191 par Salah al Din, il est restauré en 1681. La petite coupole repose sur un carré constitué de trois arcs brisés et d’un mur dans lequel est aménagé un mihrâb sur le côté sud.

Koursi ‘Aïsa ou Coupole (Dôme) de Sulaiman

Koursi ‘Aïsa est situé dans le Haram, vers l’extrémité nord-ouest de l’esplanade. Koursi ‘Aïsa, qui signifie Siège de Jésus ou Trône de Jésus, est appelé aussi Qubbet Sakfeh Sakhrah, coupole de fragement de roche, ou encore – improprement – Qubbet Souleiman, du nom du calife. Son architecture ressemble au Dôme de l’Ascension, sur le Haram, ou à la mosquée de l’Ascension, sur le Mont des Oliviers.
D’après les pères Vincent et Abel, il s’agirait d’un édifice d’origine chrétienne datant du dernier quart du 12e siècle, pendant la période florissante du Royaume Latin. Il pourrait s’agir aussi d’une oeuvre arabe réalisée selon les principes et traditions de l’architecture franque, peu après la reprise de la ville par Salah al Din].

La Coupole (Dôme) de l'Ascension

La mosquée de l’Ascension se dresse au sommet du Mont des Oliviers, à 818 m au-dessus du niveau de la mer. Le Mont des Oliviers est consacré très tôt par les Chrétiens. C’est ici que Jésus assure l’éducation de ses

disciples, et qu’a lieu son ascension vers le ciel. Au centre de la mosquée se trouve la pierre selon laquelle, selon la tradition chrétienne, le pied de Jésus se serait appuyé lors de son ascension. Ce site a une telle importance pour les Chrétiens que Constantin érige au 8e siècle une église de l’Ascension. Dans l’esprit des Chrétiens de l’époque, c’est la troisième église par ordre d’importance, après le Saint-Sépulcre et l’église de la Nativité de Bethléem. Arculfe, pèlerin chrétien qui visite Al Quds en 680, mentionne l’existence de cet édifice juste après sa description de l’église du Saint-Sépulcre, et il fait un dessin du plan de l’église de l’Ascension. Rien ne subsiste de cette église circulaire dont le centre était ouvert sur le ciel. A l’époque médiévale, la construction est entourée d’un monastère fortifié. L’édifice actuel, octogonal et non plus circulaire, date sans doute en grande partie de la période croisée. Il est entouré d’un mur circulaire à l’íntérieur duquel une ligne concentrique de colonnes supporte la coupole. En 1198, Salah al Din fait don de l’édifice à son successeur. Un toit et un mihrâb sont ajoutés lors de la restauration musulmane de 1200. Les bâtiments mamelouks, nombreux, sont essentiellement situés dans le Haram al-Sharif et autour. En voici quelques-uns dans les pages qui suivent.

Haram al-Sharif mamelouk

Les Mamelouks donnent au Haram al-Sharif sa forme présente, en construisant la plupart des bâtiments situés le long du mur occidental. Ils investissent ensuite régulièrement de grosses sommes d’argent pour restaurer et embellir le Haram. Vers 1260, le sultan Baybars fait refaire les mosaïques des huit faces extérieures du Dôme du Rocher. Vingt ans plus tard, le sultan Qélâoûn fait réparer le toit d’Al Aqsa. Le fils de Qélâoûn, Al Nasir Mohammad, verse la somme nécessaire à la redorure des coupoles du Dôme du Rocher et d’Al Aqsa.
Le Haram n’est pas accessible aux Chrétiens et aux Juifs, qui encourent de grands dangers s’ils s’y aventurent. Certains, qui connaissent les rites musulmans, s’y risquent malgré tout, comme Arnold von Harff en 1496: “Nous arrivâmes au Temple de Salomon (le Dôme du Rocher) qui est situé à 160 pas du Temple du Christ (le Saint-Sépulcre). Au moyen de dons et d’une aide amicale, je fus introduit dans ce Temple par un Mamelouk. Mais aucun Chrétien ou Juif n’est admis à entrer ici ou à

s’approcher de près, parce qu’ils disent et assurent que nous sommes des chiens, et nous ne sommes pas admis à aller dans les lieux saints, sous menace de mort, ce dont j’avais peur. Mais ce Mamelouk me dit que si je voulais aller avec lui un soir, habillé de cette manière, il m’emmènerait au Temple, et que si j’étais reconnu, je devais répondre comme un païen (musulman) avec les mots et le langage voulus, et que je devais utiliser les mots et faire les signes que je fus forcé d’utiliser quand j’étais emprisonné à Gaza… grâce à quoi le païen s’excuserait et me laisserait partir, ce qui évidemment arriva. Le Mamelouk vint me chercher une nuit au monastère de Sion et m’emmena dans sa maison, pour pouvoir assurer que j’avais passé la nuit avec lui. Là il me mit des vêtements et m’apprêta comme un Mamelouk. Ensuite nous nous dirigeâmes tous deux vers le Temple de Salomon.”

La Porte des marchants de coton

La Bâb al-Qattânin, ou Porte des Cotonniers, est ouverte au milieu du mur ouest du Haram, presqu’en face du Dôme du Rocher, et donne accès au Sûq al-Qattânin, qui s’étend entre le Haram et Tariq al-Wad.
Le Sûq al-Qattânin, marché des marchands de coton, est communément appelé ainsi depuis des siècles. Il est le centre commercial du sultan Al-Nasir Mohammad ibn Qélâoûn et de l’émir Tankiz al-Nasari. En 1336 et 1337, l’émir Tankiz restaure cette porte construite au début de l’ère mamelouke. Elle est la seule entrée du Haram à posséder une façade monumentale sur l’esplanade.
L’historien Al-Umari en fait une description en 1347. “C’est une grande Porte qui vient d’être construite et qui est récemment ouverte. Elle comprend dix marches. Sur chaque côté s’élèvent des tribunes… La construction de la porte est parfaite… Son arc est à double voussure et fait de pierre sculptée et colorée. Son inscription est dorée et incrustée dans la pierre. Ses deux portails sont couverts de plaques dorées et en cuivre ciselé.”

Ecole al Arghouniyya

Une madrasa est une école supérieure où l’on enseigne le Coran, l’exégèse coranique, la Sunna ou tradition du Prophète, le droit religieux et ses

applications dans la vie pratique. La madrasa al Arghouniyya est située en bordure ouest du Haram, sur le côté sud de la Tariq Bab al-Hadid, à côté de la Porte de Fer. Cette madrasa est constituée de plusieurs bâtiments scolaires et de mausolées.
Al Arghouniyya est à la fois la madrasa et la tombe d'Arghon al-Kamili. Son nom moderne est Dar al-Afifi. Elle est terminée en 1358, un an après la mort de son constructeur Arghoun al-Kamili, gouverneur de Syrie, enterré ici en octobre 1357. Arghoun al-Kamili est d'abord gouverneur de Damas et à deux reprises gouverneur d'Alep. La lutte constante des Mamelouks pour le pouvoir le conduit ensuite dans les prisons d'Alexandrie, puis au bannissement à Al Quds. Il meurt en exil à trente ans.

Ecole al Ashrafiya

La madrasa Al Ashrafiya est en bordure ouest du Haram, entre le minaret Bâb al-Silsila au sud et Al-Uthmaniyya au nord. Al Ashrafiya est la madrasa du sultan Qaytbay, terminée en 1482. Avec sa belle façade mamelouke du 15e siècle, cette madrasa est le bâtiment mamelouk le plus connu d'Al Quds. Construite par l'émir Hassan al-Dahari, elle devient la propriété du sultan Qaytbay puis celle de la secte soufique.
Démolie en 1475, la madrasa est reconstruite par le sultan Al-Malik al-Ashraf Qaytbay, et terminée en août 1482. L'historien Mujir al-Din la considère comme le troisième joyau du Haram, après le Dôme du Rocher et Al Aqsa. “Quelque temps après, dans l'année 800 (1475-1476 d'après le calendrier chrétien), Al-Malik al Ashraf Qaytbay vint à Al Quds et ne trouva pas le bâtiment à son goût. C'est pourquoi en 884 (1479) il envoya les gens de son entourage officiel pour le démolir et pour l'agrandir en le rattachant aux autres constructions. Ils commencèrent à creuser les fondations de l'actuelle madrasa le 14 Sha'ban 885 (19 octobre 1480). Les architectes s'acharnèrent au travail, et elle fut terminée le mois de Rajab de 887 (août 1482). Ils couvrirent son toit de la même manière que celui de la mosquée al Aqsa, avec de solides plaques de plomb. Mais ce qui constituait son attrait le plus grand était sa position sur ce noble terrain où elle était devenue le troisième joyau. Ces trois joyaux sont: le Dôme du Rocher, le dôme de l'Aqsa, et cette madrasa.”

Le Minaret de la Chaine

Le minaret de Bab al-Silsila proche de la porte silsila qui est une des entrées principale du Haram. Vers le début du 16ème siècle Mujir ad-Din a écrit que le minaret de Bab al-Silsila était réservé aux meilleurs muezzins de al Quds. De ce minaret est venu le premier appel à la prière qui a été suivi par les voix des muezzins des autres minarets. Construit dans un style syrien, type tour traditionnelle entièrement en pierre, ce minaret a probablement remplacé un minaret précédent de l’époque omeyyade. Cette reconstruction a eu lieu, comme mentionné dans les inscriptions, dans les jours du sultan al Nasir Muhammad, apparemment par Amir Tankiz, gouverneur de Syrie, quand il a construit la madrasa al-Tankiziyya. Au 19e siècle, le sommet qui formé une pointe de crayon de style ottoman, a été remplacé après avoir été endommagé lors d'un tremblement de terre, qui a ensuite été remplacé par un tambour de pierre de taille lisse et un dôme semi-circulaire en plaque de plomb entre 1923 et 1924.

Le Minaret al Asbat

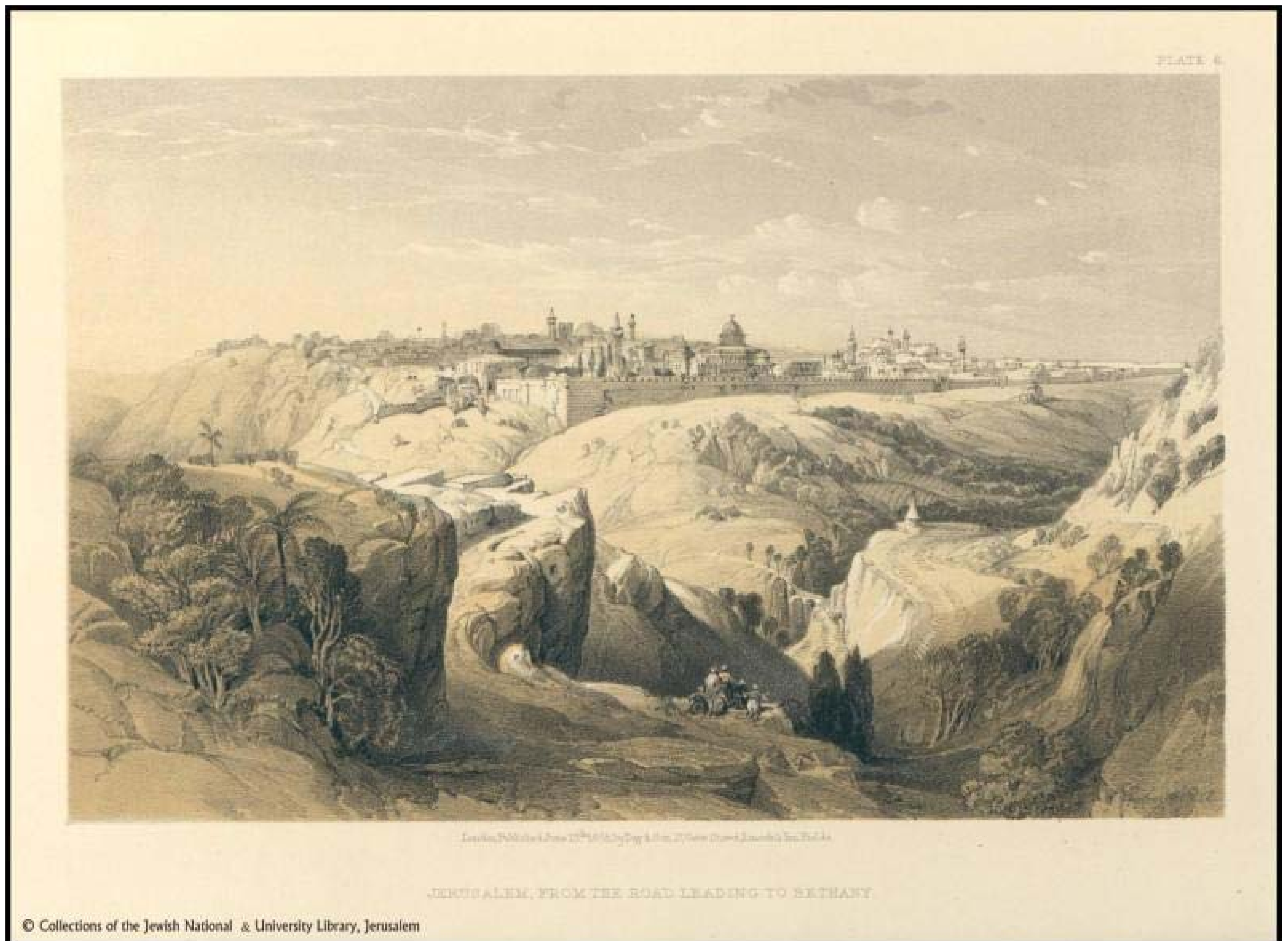
Dans l’enceinte de l’esplanade, des minarets permettent aux muezzins d’exhorter à la prière cinq fois par jour. On les trouve près des zones habitées de la Vieille Ville et à côté des portes de l’enceinte. Le minaret Bâb al-Asbat est le minaret nord du Haram, sur le portique entre Bâb al-Asbat et Bâb Hitta. Sur le mur nord situé à l’est de la Porte des Tribus, Al Nasir ibn Qélâoûn fait construire une tour vers 1367. La partie supérieure, endommagée par un tremblement de terre, est restaurée en 1927.

Le Minaret al Fakhriya

Le minaret Fakhriya est le minaret à l’angle sud-ouest du Haram. Il est construit en 1278 par Sharaf al-Din Abdul Rahman, fils de Fakhr al-Din al-Khalili. Il est restauré en 1345 puis en 1922.

Le Minaret al Ghawanime

Le minaret Ghawanime est à l’angle nord-ouest du Haram. Au-dessus de la Porte Ghawânima, un minaret est construit en 1297 et 1298 par ordre du sultan mamelouk Al-Mansur Husam al-Din Lajin. Il est restauré en 1329 par Qélâoûn. Ses matériaux de construction sont trouvés dans les ruines des bâtiments byzantins détruits par les Perses. Sa façade est décorée de colonnettes comprenant de petites scènes d’art chrétien. Le minaret est restauré à nouveau en 1927.



La Fontaine Qaytbay

Les fontaines, ou sabîl, sont en général situées auprès des entrées principales de l’esplanade des mosquées, pour les ablutions des fidèles se rendant à la mosquée. Le sabîl Qaytbay est sur l’esplanade du Haram, entre le Dôme du Rocher et le mur ouest, à 15 m au nord-est d’Al-Ashrafiyya. Cette fontaine publique est offerte par le sultan Qaytbay en 1482.

Des artisans égyptiens la construisent sous la conduite d’un maître d’oeuvre chrétien. La grande taille de la fontaine, qui correspond à celle d’une tombe, vient peut-être du fait que ces artisans étaient des experts en architecture funéraire. Cette fontaine, considérée par certains comme le plus bel édifice du Haram après le Dôme du Rocher, est un superbe exemple d’architecture décorative mamelouke. A l’intérieur, l’inscription ornée courant sur les quatre côtés est composée de citations du Coran. L’inscription donne le nom et la date de la fontaine, et mentionne une restauration en 1883.

Le Mausolée Sadiyya

La turba Al-Sa’diyya est située sur le côté nord de Tariq Bab al-Silsila, tout près de la porte du Haram. Datée de 1311, cette turba est la tombe de Burhân al-Dîn, juge célèbre qui donne son nom à une chaire de l’époque dite musulmane, restaurée pendant la période mamelouke. Le nom moderne de la turba est Dar al-Khalidi. La tombe possède un bel ornement en stalactites, le plus ancien de ce genre à Al Quds. La porte est surmontée d’une mosaïque de marbre coloré.

La Coupole (Dôme) al Mamilla

La zâwika Al-Kubakiyya est située dans le cimetière musulman de Mamilla, à l’extrémité orientale du parc de l’Indépendance, et à 400 m environ du rempart ouest de la Vieille Ville. Une inscription datée de 1289 l’identifie comme la tombe de l’émir Aidughdi Kubaki. D’abord esclave en Syrie, Aidughdi Kubaki devient le gouverneur de Safed et d’Alep. Un sultan mamelouk nouveau venu l’emprisonne et l’exile à Al Quds. Il meurt à 60 ans.
La construction est formée d’une pièce carrée surmontée d’un dôme, avec réutilisation de matériaux croisés, notamment pour les colonnes d’angle supportant le porche. Les arcades au-dessus de la porte et des baies sont en fait des monolithes qui ont été travaillés pour simuler des assemblages de pierres.

La chaire de Burhan al Din

Edifiée au 8e siècle sur le côté sud de l’esplanade, la chaire de Burhân al-Dîn, de son nom musulman Minbar Burhân al-Dîn, est entièrement en pierre et en marbre polychromes. Elle est construite en plein air pour les prônes des jours de fête et ceux des jours de prière sous la pluie. Elle est restaurée en 1388 par le grand juge d’Al Quds, Burhân al-Dîn, qui lui donne son nom. Une seconde restauration date de 1843.
Voici le commentaire que fait Chelebi, voyageur musulman, dans les années 1648 - 1650: “A la porte sud du Haram se trouve une chaire où le prophète est monté la nuit de son Voyage Céleste pour donner un avertissement aux âmes de tous les prophètes. C’est une petite chaire. Aux temps de sécheresse, les gens de la province se rassemblent autour pour offrir des prières pour la pluie.”

La Coupole (Dôme) de la chaîne

Le Dôme de la Chaîne, de son nom musulman Qubbat al-Silsila, est situé à l’est du Dôme du Rocher. Il est attribué à Abd al-Malik, constructeur du Dôme du Rocher. D’après la tradition arabe, il abrite le Trésor des Musulmans de la ville. Il est impossible d’entrer dans le bâtiment sans être vu de l’intérieur, et on accède au Trésor par une échelle.
Comme pour les autres édifices du Haram, la description la plus ancienne est celle d’Ibn al-Faqih en 903: « A l’est du Dôme du Rocher s’élève le Dôme de la Chaîne. Il est supporté par vingt colonnes de marbre, et son toit est couvert de feuilles de plomb. »
Le Dôme de la Chaîne ressemble un peu au Dôme du Rocher. Les 11 colonnes externes et les 6 colonnes internes supportent la pièce ronde qui abritait le trésor. La description de 903 parle de 20 colonnes. La construction elle-même a sans doute été modifiée par Baybars, gouverneur mamelouk entre 1260 et 1277. C’est lui qui ajoute le mirhâb. Soliman le Magnifique fait recouvrir le dôme de carreaux en 1561.
L’édifice est décrit par Chelebi dans les années 1648-1650. « Construit comme un palais, le dôme repose entièrement sur des colonnes, il n’existe pas le moindre mur. Le cercle extérieur est fait de neuf colonnes précieuses, alors que le cercle intérieur consiste en six colonnes. Le dôme s’élève au-dessous d’elles. L’íntérieur et l’extérieur de ce dôme sont couverts de fines tuiles du Kashan de la couleur des lapis lazuli. Le dôme lui-même est couvert de plomb bien coulé semblable à celui de la

mosquée Suleimaniyye à Istanbul… Il a une niche de prière dans laquelle j’ai offert quelques prières et louanges. »
L’architecture croisée n’est pas seulement présente dans nombre d’édifices religieux. On la retrouve aussi dans la Citadelle et la Tour de David, le quartier du Mauristan et quelques portes des remparts.

La Citadelle

La citadelle est située sur le rempart ouest de la Vieille Ville, à côté de la porte de Jaffa. Selon la tradition musulmane, la Tour de David, appelée aussi Tour de Goliath, aurait été le siège du combat de David et de Goliath. Quand Hérode le Grand (37-4 avant Jésus-Christ) fortifie Al Quds, l’entourant d’un double rempart, il construit son palais sur le site le plus haut et le mieux fortifié, à 777 m au-dessus du niveau de la mer. La citadelle est dégagée entre 1934 et 1939 par l’archéologue C.N. Johns, membre du Département des Antiquités durant le mandat britannique . Dans la cour de la tour sud, C.N. Johns découvre les restes d’un mur et d’une tour ronde, qu’il attribue à la construction du 8e siècle.
Plusieurs fois détruite et reconstruite, la citadelle est utilisée au fil des siècles par les gouverneurs successifs de la ville: romains, byzantins, arabes, séleucides, croisés, ayyubides kurdes, mamelouks, turcs et jordaniens.
En 1099, les Fatimides d’Al Quds ont toute confiance dans les fortifications de la ville. Ses remparts sont réputés parmi les plus solides du monde. La citadelle, appelée aussi Tour de David, est un fort dans un fort, avec un mur de 12 mètres de haut. Le 15 juillet 1099, les Croisés remplissent les douves et attaquent la ville en quatre points vers le rempart nord et en un point vers le mur sud. Ils font d’abord une brèche près de la Porte d’Hérode, puis deux autres brèches près de la Porte de Sion et près de la Nouvelle Porte, dans la zone de la Tour de David. Il s’ensuit un massacre de tous les habitants juifs et musulmans, hommes, femmes et enfants.
Au 12e siècle, les rois croisés d’Al Quds élargissent les limites de la citadelle et construisent de nouveaux remparts tout autour. La citadelle est pour eux une bonne place stratégique et elle n’est pas loin du Saint-Sépulcre. La Tour de David est appelée aussi Tour de Tancrède. C’est dans cette tour que luttent les troupes du prince croisé Tancrède pendant le

siège d'Al Quds en 1099. La tour est reconstruite durant la première moitié du 12e siècle, pour protéger le point faible formé par l'angle nord-ouest des remparts dans la défense de la ville. Les Croisés divisent la citadelle en deux parties: une partie intérieure qui englobe les tours occidentales dans les limites de la Vieille Ville, et une partie extérieure, avec les tours orientales, à l'extérieur du rempart.
Salah al Din l'Ayyubide marche d'abord sur Al Quds en 1177, mais il est arrêté en route, à Gézer. En 1187, il réussit à prendre la ville, à la fin d'une campagne victorieuse en Terre Sainte, et les Francs partent après le paiement d'une rançon. Salah al Din reconstruit ensuite le rempart situé entre les Portes de Damas et de Jaffa, par lequel il a attaqué la ville. En 1219, les remparts sont en grande partie détruits par le gouverneur musulman Al-Muazzem, afin de prévenir le retour des Croisés. Pour la même raison, la forteresse est détruite en 1238 et 1239, puis rebâtie en 1247 par Al-Malik al-Salih Ayyub.
Une nouvelle forteresse est reconstruite par le Mamelouk Al-Nasir ibn Qélâoûn en 1310. Le mur qui sépare la Citadelle en deux parties est détruit, et de nouveaux bâtiments sont construits sur ses fondations. La forme générale de la citadelle est restée inchangée depuis, à l'exception de quelques ajouts ottomans aux 16e et 17e siècles. Le sultan turc Soliman le Magnifique ajoute ensuite la mosquée, la tourelle et la porte principale de la citadelle.
Quant aux remparts, ils sont en partie reconstruits par le roi Al-Adel Zein al-Din en 1295, puis par Al-Malik al-Mansour Qélâoûn en 1330. Ils sont à nouveau reconstruits entre 1536 et 1540, dans leur totalité, avec l'ajout de plusieurs tours.

Mauristan

Le Mauristan est une zone carrée au sud du Saint-Sépulcre, zone délimitée d'un côté par l'église la plus récente de la Vieille Ville, l'église luthérienne du Rédempteur, et de l'autre par l'église la plus ancienne, l'église Saint-Jean-Baptiste.
Ce secteur est le Forum de la Ville pendant les temps romains et byzantins. Les marchands d'Amalfi, habitants du quartier, font ensuite construire trois églises attenant à des hôpitaux-hospices: Saint-Marie-la-Latine pour les hommes, Sainte-Marie-la-Grande pour les femmes et

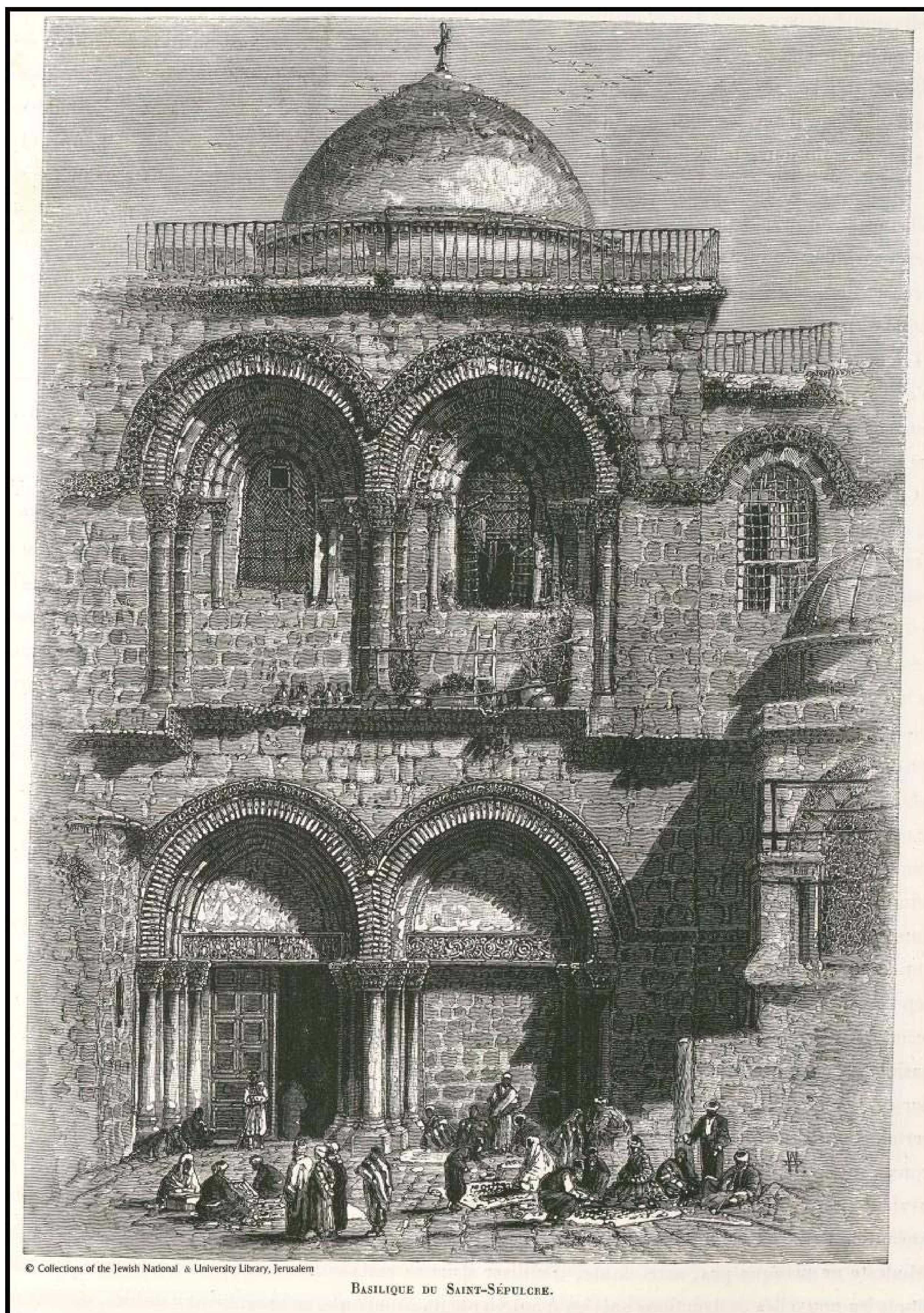
Saint-Jean-Baptiste pour les pauvres. La charge en revient à l’ordre bénédictin.
Guillaume de Tyr pense que le monastère de Sainte-Marie vient de la fondation de Charlemagne. Les marchands d’Amalfi restaurent l’ensemble après la destruction d’Al-Hakim, probablement entre 1063 et 1071, date à laquelle les Chrétiens réparent les remparts de la ville . Le secteur est donné aux Chevaliers de Saint-Jean de l’Hôpital, devenus ensuite l’ordre des Hospitaliers, et dont le siège reste au cours des années la petite église Saint-Jean-Baptiste, en souvenir de leurs modestes origines. Le premier maître de l’Hôpital Latin est Gérald. Son successeur et véritable fondateur de l’ordre est Raymond du Puy (1120-1160). La Règle des Hospitaliers date de 1153. C’est à partir de cette date qu’ils ont aussi des activités militaires.
Le Mauristan est décrit dans un texte anonyme chrétien, The City of Jerusalem: “A gauche du marché sont les boutiques des bijoutiers latins, et au bout de ces boutiques on trouve un couvent de religieuses qui est appelé Sainte-Marie-la-Grande; et à côté un monastère de moines appelé Sainte-Marie-la-Latine. Ensuite vient la résidence de l’hôpital, avec son entrée principale. A la droite de l’hôpital se trouve l’entrée principale du Sépulcre.”
Quand Salah al Din prend Al Quds, il autorise dix Hospitaliers à rester un an pour soigner les malades de l’hôpital. Les bâtiments sont ensuite utilisés pour d’autres besoins. Le neveu de Salah al Din, Shihab al-Dîn, en fait à nouveau un hôpital en 1219. Le nom de Mauristan, qui signifie hôpital en kurde, date de cette époque.
Au 15e siècle, le bâtiment peut recevoir 400 pèlerins, mais il commence à tomber en ruines, des ruines qui impressionnent le voyageur Felix Fabri: “A côté du bâtiment dans lequel séjournent les pèlerins, existait autrefois un grand palais, l’habitation majestueuse des nobles chevaliers de Saint-Jean… comme cela peut encore être vu par ces ruines, et par le bâtiment qui est seulement en partie ruiné, qui est si grand que quatre cents pèlerins peuvent y vivre. En face de l’hôpital sont les ruines de vastes remparts, les restes de la maison des Chevaliers Teutoniques, avec lesquels étaient hébergés autrefois les pèlerinages de nobles allemands. A côté de cette même maison se trouvait une autre grande salle, dans laquelle devaient séjourner les femmes pèlerins, puisqu’elles n’étaient en aucun cas autorisées à vivre avec leur mari dans le grand hôpital.”

Au 16e siècle, les maçons de Soliman le Magnifique utilisent les immenses ruines comme carrières pour reconstruire les remparts d’Al Quds. Plus tard, une partie de cette zone adandonnée est donnée aux Allemands, qui construisent l’Eglise du Rédempteur à l’emplacement de l’Eglise Sainte-Marie-Latine. La partie ouest est donnée aux Grecs en 1905, et ils y bâtissent leur zone commerciale.

Portes

La Porte de Damas est ouverte dans le rempart sud de la ville. Sous la construction actuelle, datant de l’époque de Soliman le Magnifique, on trouve les fondations de la porte croisée qui suit la ligne de la porte romaine, mais qui était fortifiée. Juste après la porte elle-même, la construction croisée forme un angle droit avec la porte des remparts. Cet angle droit permettait de réduire le flot des ennemis entrant dans la ville. Deux des trois portes visibles dans le mur sud du haram al qudsi datent de la période croisée. Ce sont la Porte Simple et la Porte Triple, portes par lesquelles les Croisés accèdent à leurs écuries, **les écuries de Salomon (la Mosquée al Marwani)**. La Porte Simple, située à 37 m de l’angle sud-est du mur, est une construction croisée remaniée par les Mamelouks. La Porte Triple, située à 183 m de l’angle sud-ouest et à 90 m de l’angle sud-est, est une porte double hérodienne transformée à l’époque croisée. Divers minarets y sont disséminés ceux de la porte Al Asbât, porte As Silsila et porte Ghawânma.
De nombreuses portes donnent accès à l’Esplanade : **La Porte des Maghrébins, La Porte de la chaîne, La Porte des Ablutions, La Porte des marchants de coton, La Porte de fer, La Porte al Nazir, La Porte al Ghawanime**, **La Porte King Faisal, La Porte de la Rémission, La Porte al Asbat**.

Lieux Saints chrétiens



BASILIQUE DU SAINT-SÉPULCRE.

Les Chrétiens ont commencé à bâtir leurs églises et leurs édifices sacrés au 4e siècle de l’ère chrétienne lorsque Constantin fit construire en l’an

325 après J. C. trois grandes églises sur le Calvaire et à l’emplacement du tombeau de Jésus Christ. Parmi ces édifices, il faut aussi citer le sanctuaire Elena sur le Mont des Oliviers et une autre église à Bethléem.
Au 5e siècle de l’ère chrétienne fut construite l’église Saint Jean qui existe encore de nos jours au centre de la ville. Il y a aussi divers endroits sacrés liés à Jésus, à la Vierge et au Saints. L’église Saint Stéphane, par exemple, est l’un des lieux de pèlerinage qui connaît le plus d’affluence parmi les fidèles. Elle est située au Nord de Bâb al amoud (Porte de Damas).
Pendant les croisades, Al Quds redevint rapidement une ville chrétienne, un processus qui impliqua non seulement un changement de population mais aussi l'enracinement de nombreuses traditions chrétiennes au cours des décennies qui suivirent.
La plupart des habitants d’Al Quds de l'époque des croisés étaient d'origine française, les Francs. De nombreuses autres nationalités vinrent s'y installer, mais restèrent souvent groupées à l'intérieur de leur propre communauté ethnique (comme les Allemands, les Arméniens et les Espagnols). Certains étaient venus initialement en tant que pèlerins, parmi les milliers qui visitaient chaque année les lieux saints, fournissant à la ville une source vitale de revenus.
Même si le tracé fondamental de la ville resta inchangé, son nouveau statut et sa prospérité croissante s'affichèrent dans de nombreux projets de construction. Certains édifices subsistent encore, presque intacts, comme l'église du Saint-Sépulcre, qui fut agrandie et dont la façade est un exemple marquant de l'architecture des croisés. Parmi les autres constructions remarquables, on note l'église Sainte-Anne et le tombeau de la Vierge à Gethsémani. Le grand marché couvert, encore appelé souk, et situé dans la vieille ville, date en grande partie de cette même période. Les places de marché jouaient un rôle important dans la ville : certaines étaient spécialisées dans un certain type de produits, d'autres regroupaient certaines professions.
De nombreuses églises d’Al Quds témoignent de l’architecture croisée, dans sa splendeur ou ses vestiges.

Gethsémani

Gethsémani est situé sur le Mont des Oliviers. C’est l’endroit où Jésus se recueille avant d’être arrêté suite à la trahison de Judas. Appelée Eglise de

toutes les nations, l’église actuelle date de 1924. Elle est la dernière de toute une série d’églises.
La première église fut construite entre 379 et 384 par la communauté chrétienne pré-constantinienne pour commémorer la prière du Christ. Cette église est détruite par un tremblement de terre en 745.
Les Croisés construisent ensuite un oratoire dans les ruines, puis le remplacent par une église en 1170. Ils lui donnent une orientation un peu différente afin d’avoir une part de rocher dans chaque abside, une manière d’interpréter matériellement la triple prière du Christ. Le destin de cette église est inconnu. Toujours utilisée en 1323, elle est abandonnée en 1345.

Saint-Jacques

L’église Saint-Jacques est le plus bel édifice religieux du quartier arménien de la Vieille Ville.
Selon la tradition arménienne, une église abrite depuis le 4e siècle la tête de Saint Jacques, frère de Saint Jean l’apôtre, décapité par Agrippa Ier en 44. Sa tête est enterrée sous le pavement actuel d’une petite pièce située au nord de la nef de l’église. Toujours selon la tradition arménienne, un deuxième Saint Jacques est enterré sous l’autel principal de l’église. Il s’agirait d’un des trois Jacques de la tradition chrétienne: Jacques fils de Zébédée, l’un des douze apôtres, Jacques fils d’Alpheus, un autre apôtre, ou encore Jacques frère de Jésus.
Jusqu’au 7e siècle, le patriarche grec orthodoxe est à la tête de l’Eglise arménienne. Elle a ensuite son propre patriarche. Le patriarche arménien d’Al Quds est considéré comme le successeur de saint Jacques, frère de Jésus. Dans une charte conservée à la bibliothèque du patriarcat arménien, Omar ibn al-Khattab reconnaît les droits du patriarche arménien sur les lieux saints chrétiens d’Al Quds, Bethléem, Naplouse et Samarie.
Jean de Wurzbourg, pèlerin chrétien, visite l’église à l’époque croisée: “En bas de la descente et au-delà d’une autre rue, se trouve une grande église construite en l’honneur de saint Jacques le Grand, habitée par des moines arméniens, et ils ont au même endroit un grand hospice pour recevoir les pauvres de leur nation.”
Le patriarche arménien est en faveur auprès des Croisés, qui comptent des Arméniens venant de Cilicie. Les Arméniens sont les seuls alliés des Croisés au Moyen-Orient. De nombreux mariages ont lieu entre chevaliers

croisés et femmes arméniennes. Les Croisés coopèrent avec enthousiasme à la reconstruction de l'église Saint-Jacques. L'authenticité de la première église est établie puisqu'ils y retrouvent la tête de saint Jacques et la main de saint Etienne.
Plus tard, toujours selon la tradition arménienne, Salah al Din accorde aux Arméniens un firman, à savoir un permis concernant les lieux saints. Après la conquête turque de 1517, le sultan Sélim Ier leur accorde également un firman les assurant de leurs droits et leur donnant autorité sur les communautés syriennes, coptes et éthiopiennes de la ville.
A l'origine, l'église Saint-Jacques était très large. Elle est en partie détruite par l'invasion perse, et restaurée au 8e siècle. L'église actuelle, qui date du 11e siècle, est bâtie par les Croisés après la prise d'Al Quds en 1099.
On ne voit pas l'abside de l'extérieur. L'arcade romane est haute et étroite, avec une coupole elle aussi tout en hauteur. La superficie est de 17,5 m x 24 m. L'abside est divisée par quatre larges colonnes carrées recouvertes de faïences bleues pour former une nef centrale et des portiques. Les colonnes supportent les huit arches de la coupole. Les murs sont recouverts de carreaux bleus sur une hauteur de deux mètres.
Dans le choeur, les trois autels sont: au centre celui de saint Jacques, frère de Jésus, à droite celui de saint Jean-Baptiste, à gauche celui de la Vierge Marie. L'intérieur de l'église est entièrement médiéval. La voûte de la coupole centrale est typiquement arménienne. Les travaux du 12e siècle ont servi à consolider l'édifice des 10e et 11e siècles. La chapelle Saint-Etienne, qui date du 11e siècle, sert à la fois de sacristie et de baptistère. La chapelle de Echmiadzin était sans doute le narthex de l'église médiévale. La porte, à la décoration élaborée, était probablement l'entrée principale.

Saint-Jean-Baptiste

Située dans une zone en retrait du Mauristan, l'église est en partie enterrée autour de rues dont le niveau a grimpé avec les siècles. On y entre par la rue du quartier chrétien. Une église existe dès le milieu du 5e siècle. Après sa destruction par les Perses en 614, elle est restaurée par Jean l'Aumônier. Les fondations du 5e siècle sont utilisées par les marchands

d’Amalfi pour l’église du 11e siècle.
L’église devient ensuite le berceau des Chevaliers Hospitaliers.
Voici la description qu’en fait Jean de Wurzbourg, pèlerin chrétien à l’époque croisée: “En face de l’église du Saint-Sépulcre, sur le côté opposé, on trouve une belle église construite en l’honneur de Jean le Baptiste, à côté de laquelle un hôpital reçoit dans plusieurs pièces une multitude énorme de malades, à la fois hommes et femmes, qui sont secourus et soignés chaque jour à très grands frais…”
La façade actuelle avec ses deux petits clochers est une addition moderne.

Saint-Sépulcre

Le Saint-Sépulcre est situé au coeur du quartier chrétien, dans la partie nord-ouest de la Vieille Ville, au bout de la Via Dolorosa. Construit à l’endroit où Jésus-Christ a été crucifié et enterré, il est considéré comme “la” grande église de la chrétienté.
En 326, l’impératrice Hélène, mère de Constantin, fait construire plusieurs églises pour commémorer les grandes étapes de la vie du Christ. Erigée entre 326 et 335, l’église constantinienne reste en place pendant trois cents ans. Elle était la plus grande d’Al Quds, avec une longueur de 115 m. On y entrait par trois portails situés à l’est. L’abside de l’église était à l’ouest, en direction de la tombe de Jésus, celle-ci étant considérée comme le principal site sacré de la chrétienté.
Sur la partie supérieure droite de la mosaïque de Madaba, qui montre Al Quds vers 570, le Saint- Sépulcre est représenté au centre d’une Vieille Ville entourée de remparts. On voit son escalier, ses trois portes, sa basilique et sa coupole. Considéré au 6e siècle comme le monument le plus important d’Al Quds, il a sur la mosaïque une importance considérable par rapport aux 19 autres bâtiments.
L’église constantinienne est détruite par les Perses en 614. Le patriarche Modestus utilise les matériaux de l’église pour construire un édifice plus petit. Grâce au pèlerin chrétien Arculfe, on a une description de l’édifice de 680 et un plan, résultat des diagrammes qu’Arculfe fait sur des tablettes de cire.
Cette seconde église est détruite par un tremblement de terre en 746. En 967, les Musulmans brûlent la nouvelle église et tuent le patriarche. En

1009, Al-Hakim, gouverneur fatimide d'Egypte, ordonne la destruction de toutes les églises chrétiennes, y compris celle du Saint-Sépulcre.
La reconstruction a sans doute lieu entre 1030 et 1048, sous les auspices de l'empereur byzantin Constantin IX Monomaque. Les architectes byzantins sauvent les lignes de la rotonde au-dessus du Sépulcre. Mais ils ne reconstruisent pas l'immense basilique de Constantin le Grand, qui allait du Calvaire à la grande rue du marché. L'emplacement reste un champ de ruines jusqu'à l'arrivée des Croisés. Une galerie supérieure est ajoutée dans la rotonde, ainsi qu'une abside sur le côté est.
Le voyageur musulman Nasir Khusraw décrit le Saint-Sépulcre de 1047:
"L'église actuelle est une très grande construction qui peut contenir 8.000 personnes. L'édifice est très habilement construit de marbres colorés, avec une ornementation et des sculptures. A l'intérieur, l'église est partout ornée de broderie byzantine travaillée avec de l'or et de tableaux. Et ils ont représenté Jésus – que la paix soit avec lui – qui est parfois montré montant un âne. Il existe aussi des tableaux représentant d'autres prophètes, Abraham, par exemple, et Ishmael et Isaac, et Jacob avec son fils – que la paix soit avec eux tous… Dans l'église on trouve une peinture divisée en deux parties représentant le Ciel et l'Enfer. Une partie montre les sauvés au Paradis, alors que l'autre décrit les damnés en Enfer, avec tout ce qu'il y a là-bas. Assurément il n'existe pas d'autre lieu au monde avec une peinture semblable. Dans l'église sont assis un grand nombre de prêtres et de moines qui lisent l'Evangile et disent des prières, jour et nuit ils sont occupés de cette façon."
Nasir Khusraw s'intéresse beaucoup aux peintures et les décrit en détail, comme nombre de voyageurs musulmans pendant la période croisée. La religion musulmane interdisant l'art figuratif, ces voyageurs sont fortement intrigués par toutes ces représentations de personnages et scènes bibliques.
C'est dans cette église que pleurent les Croisés le 15 juillet 1099 après avoir conquis la ville. Ils restaurent le Dôme de l'église byzantine et la crypte Sainte-Hélène. L'Igoumène Daniel visite la ville en 1106:
« L'église de la Résurrection est de forme circulaire; elle comprend douze colonnes monolithiques et six piliers, et elle est pavée de très belles dalles de marbre. Il existe six entrées et galeries avec soixante colonnes. Sous les plafonds, au-dessus des galeries, les saints prophètes sont représentés en mosaïque comme s'ils étaient vivants; l'autel est surmonté d'un portrait

du Christ en mosaïque. Le dôme de l'église n'est pas fermé par une voûte de pierre, mais il est formé d'une structure de poutres en bois, de façon que l'église soit ouverte dans sa partie supérieure. Le Saint Sépulcre est sous ce dôme ouvert. »
En 1144, la cour intérieure est absorbée par un édifice roman composé d'une basilique surmontée d'un dôme, entre l'église Sainte-Hélène et la Rotonde. Depuis cette époque, l'église du Saint-Sépulcre possède deux dômes, et les cinq sites les plus sacrés du christianisme sont sous un toit. Ancune rénovation majeure n'a été entreprise depuis.
Suite à la prise d'Al Quds en 1187, et après de nombreux débats, Salah al Din décide de laisser le Saint-Sépulcre aux Chrétiens grecs et aux Chrétiens orientaux.
En 1555, on rénove les plaques de marbre recouvrant le Tombeau. En 1648, le dôme est restauré. Il menace à nouveau de s'effondrer en 1719, si bien qu'il est consolidé. La mosaïque qui le couvre est découpée en petits morceaux, qui sont vendus comme souvenirs. L'église est endommagée par un incendie en 1808 et réparée l'année suivante. Le dôme actuel est construit entre 1863 et 1868 grâce aux aides financières des gouvernements français, russe et turc.
A l'heure actuelle, le Saint-Sépulcre se divise en cinq grandes sections: le Golgotha, la Tombe, la Basilique, le Corridor et la Crypte de la Croix. Il a six occupants: les Catholiques latins, les Grecs orthodoxes, les Catholiques arméniens, les Syriens, les Coptes et les Ethiopiens.
Dans l'édifice actuel, la rotonde se trouve sur la gauche de l'entrée du Saint-Sépulcre. Située au-dessus de la tombe de Jésus, la Rotonde est formée de 18 piliers ronds en marbre, qui supportent le dôme. Les piliers sont pris dans de larges blocs carrés pour résister aux tremblements de terre. Le diamètre de la Rotonde est de 20,9 m et la coupole culmine à 21,5 m du sol. Dans la Rotonde, la Tombe de Jésus inclut la Chapelle de l'Ange (de la Résurrection).
L'arche byzantine relie la Rotonde, construction du 6e siècle, à l'ouest et l'église croisée, du 12e siècle, à l'est. Dans l'église Sainte-Hélène, les piliers supportant le dôme sont des piliers du 7e siècle. La coupole est restaurée par les Croisés.
L'église croisée est située entre l'église Sainte-Hélène et la Rotonde. L'abside de l'église, tournée vers l'est, est restaurée en 1850, puis restaurée à nouveau dans les années 1980. Le centre de l'église est marqué

d'une pierre ronde, qui représente l'Omphalos Mundi, le centre du monde pour les Chrétiens, de la même façon que le Rocher de la Fondation sur le Mont du Temple représente le centre du monde pour les Juifs.
La façade sud, érigée par les Croisés, se divise en plusieurs parties: portails principaux, dôme du Golgotha et clocher. Les portails principaux sont ornés d'archivoltes sculptées de feuilles d'acanthe et de médaillons. A la droite des portails, le dôme du Golgotha s'élève au-dessus des deux étages du bâtiment. A la gauche des portails, les six étages du clocher sont ramenés à quatre aujourd'hui.
A la droite de l'entrée, un escalier conduit au Golgotha. Les marches sont recouvertes de plaques de marbre pour éviter les dépradations. A l'est de l'église Sainte-Hélène, treize marches conduisent à une chapelle croisée, la Chapelle de la Découverte de la Croix, qui est la cave dans laquelle la croix de Jésus et celles des deux voleurs ont été retrouvées.

Sainte-Anne

L'église Sainte-Anne, construite en 1140, est le plus bel exemple d'art roman croisé en Terre Sainte. Elle est située dans le quartier musulman de la Vieille Ville, à côté de la porte Saint-Etienne. A l'époque, elle se trouvait être au sud-est de l'église byzantine et de la piscine de Béthesda. Selon la tradition byzantine, la crypte est située à l'endroit où habitaient Marie et ses parents Joachim et Anne. Une église est construite au milieu du 5e siècle. Elle est détruite lors du passage du calife Al-Hakim en 1009. Les Croisés construisent la belle église romane de Sainte-Anne pour commémorer la maison de la Vierge et desservir une communauté de religieuses. Bientôt trop petite pour contenir une communauté toujours croissante, la façade est repoussée de 7 mètres pour gagner de la place. Salah al Din conquiert Al Quds en 1187. Le 25 juillet 1192, il transforme l'église en école théologique musulmane appelée Salahiyeh. Au-dessus du portail d'entrée, l'inscription de 588 (1192 selon le calendrier chrétien) invoque l'aide de Dieu pour tous les croyants.
Arnold von Harff, pèlerin chrétien, visite Al Quds à la fin du 15e siècle et force l'interdiction faite aux Chrétiens de pénétrer dans les lieux musulmans: "Nous allâmes vers l'est et arrivâmes à la Maison de Sainte Anne, dont les Chrétiens avaient fait une belle église autrefois, mais maintenant le païen (à savoir le musulman) l'a transformé en maison de

prière ou mosquée, de façon que les Chrétiens ne puissent y entrer. Mais grâce à une aide secrète nous fûmes autorisés à y entrer. Nous traversâmes le transept, et sur le côté de l'église nous grimpâmes à travers un trou étroit dans l'arcade d'une large fenêtre, forcés de porter des bougies allumées pour y voir, et nous arrivâmes dans une petite pièce voûtée où sainte Anne, la mère de notre Dame Bénie, quitta ce monde. Ensuite nous arrivâmes dans une autre pièce voûtée dans laquelle naquit notre Dame Bénie. Ici est le pardon de tous les péchés… Le jour suivant, le Mamelouk me ramena à l'église du Mont Sion, et personne ne sut que je n'avais pas passé la nuit dans la maison du Mamelouk."

Plus tard, les Turcs commencent à construire un minaret, mais ce projet est abandonné. Après la guerre de Crimée, en 1856, le Sultan Abd-al-Majid donne le site à l'Eglise catholique française, et l'église est restaurée entre 1863 et 1877. Depuis cette époque, elle est la propriété des Pères Blancs, qui fondent aussi un séminaire de théologie et un musée d'antiquités. La Guerre des Six Jours provoque quelques dégâts dont les réparations sont payées par le gouvernement d'Israël.

Le plan de l'église est cruciforme. La nef et les deux côtés du transept sont terminés par des absides, comme c'est la coutume dans les églises croisées. L'église a une largeur de 18,5 m et une longueur de 34 m. Sur le mur nord, on voit bien l'endroit à partir duquel la nef a été allongée de 7 mètres pour agrandir l'édifice.

La façade penche légèrement vers la gauche pour symboliser la tête penchée du Christ sur la croix. La crypte est plus ancienne que l'église. Les fondations des piliers se confondent avec la structure originale du sanctuaire primitif.

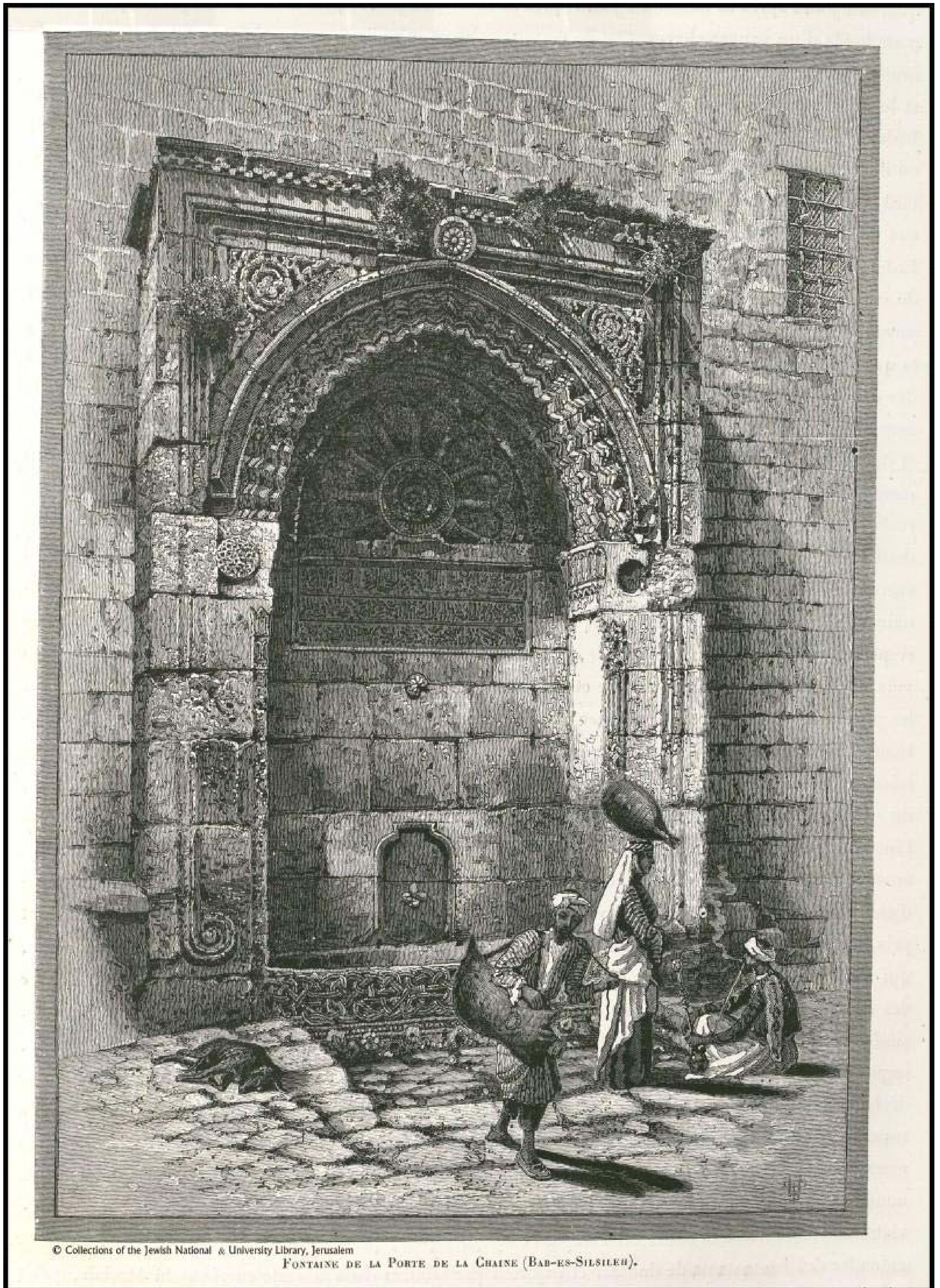
Sainte-Marie-Latine

Située dans le Mauristan, l'église du Rédempteur, construite en 1898, épouse le plan de l'église croisée Sainte-Marie-Latine. Elle possède quelques vestiges croisés. La porte de l'entrée nord est médiévale. Elle est décorée des signes du Zodiaque et des symboles des mois. Dans l'hospice attenant au sud de l'église, un magnifique cloître à doubles piliers date du 11e siècle, avec une restauration de l'époque ayyubide datant du 13e siècle.

Tombeau de la Vierge

Le Tombeau de la Vierge est situé à Gethsémani, sur le Mont des Oliviers. On l’appelle aussi l’église de l’Assomption. La tombe de la Vierge peut être vue dans une crypte assez profonde qui ressemble à la grotte de la Croix dans l’église du Saint-Sépulcre. Le Nouveau Testament ne dit rien de la mort de Marie. C’est Transitus Mariae, un ouvrage anonyme datant du 2e ou du 3e siècle, qui mentionne son enterrement dans une grotte de la vallée de Jehosaphat.
L’existence d’une église est attestée par des auteurs de la fin du 6e siècle. L’église est probablement détruite par les Perses en 614, et reconstruite par la suite puisqu’elle est décrite par Arculfe en 670.
Les Croisés trouvent les ruines laissées par le calife Al-Hakim en 1009. En 1130, les Bénédictins reconstruisent une double église, à l’emplacement probable de l’église byzantine. Les Chrétiens l’appellent l’église de l’Assomption, conformément à la croyance chrétienne qui veut que Marie soit montée au ciel.
En 1187, Salah al Din détruit partiellement léglise. Celle-ci est restaurée par les Franciscains au 14e siècle, puis reconstruite par l’Eglise grecque orthodoxe en 1757.
La façade et l’escalier monumental datent du début du 12e siècle. On voit aussi la tombe de la Reine Mélisende, morte en 1161, et la niche où sont enterrés d’autres membres de la famille de Baudouin II. Un linteau médiéval surplombe la deuxième porte. Les murs de la grotte de Gethsémani ont été peints au 12e siècle. La superficie de la grotte est de 17 m x 9 m, avec une hauteur maximale de 3,5 m. Le sol était recouvert d’une mosaïque dont il ne subsiste que quelques vestiges.

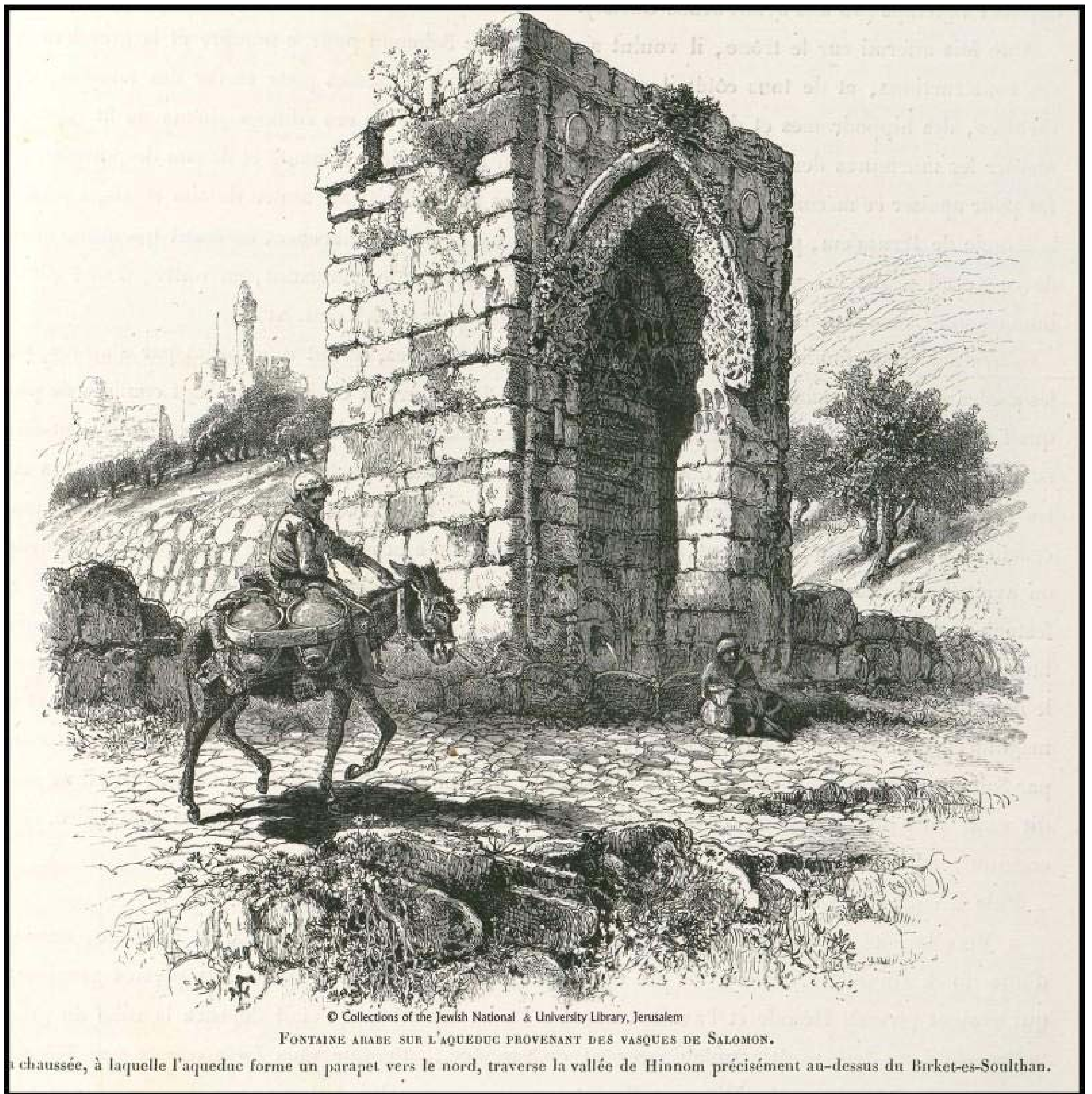
Le développement de l'urbanisme dans la ville d'Al Quds



Fontaine de la Porte de la Chaine (Bab-es-Silsileh).

La ville d'Al Quds fut édifiée au début sur les collines d'Az Zuhûr qui donnent sur le village de Silwan, dans la partie Sud Est de la Mosquée Al Aqsa. Ce lieu a probablement été choisi pour deux motifs : d'une part, pour une raison de sécurité, car il est facile de défendre la ville de ces hauteurs et, d'autres part, parce que cet endroit est tout proche de la source Aïn Um Al Durj située à la partie orientale d'Az Zahûr. Le site est limité à l'est par la Vallée de Cédron, au sud par la Vallée Ar Rabâbina (Hinnom), à l'ouest par la Vallée Az Zable. Cet endroit fut délassé par la suite. D'autres places furent choisies ailleurs, notamment sur la Colline Bézétha située au nord est de l'actuelle cité, entre Bâb As Sâhira, Bâb Hitta et Moriah, le plateau de l'esplanade d'Al Haram à l'est et le mont Sion au sud est. Toutes ces hauteurs sont situées à l'intérieur des murailles de la ville. La cité s'est agrandie à travers les siècles. Elle fut dotée, depuis l'âge de bronze, de fortifications qui la protégeaient des attaques des ennemis. C'est ce qu'ont démontré d'ailleurs des fouilles archéologiques faites à Al Quds. Elle s'est considérablement développée à l'époque romaine. Aussi sa superficie couvait elle plus de deux kilomètres carrés à cette époque et également à l'époque byzantine. Toutefois, la ville ne s'est réellement agrandie qu'à partir de la conquête arabo musulmane pour des raisons relatives au caractère sacré d'Al Quds et grâce aux actions déterminantes du Calife Omar Ibn Al Khattâb et des Califes omeyyades et abbassides.
Yaqût Al Hamawî (1228) a décrit la ville d'Al Quds en ces termes : « Ses terres et ses fermes sont situées sur des reliefs. Il n'existe guère de plaines à proximité ou autour de la ville. La cité elle même est construite sur des montagnes et tout son sol est rocailleux ».
Lors de sa visite à Al Quds en 1670 après J. C., le voyageur turc Evliyâ Tchélébî rapporte que la ville était d'une grande importance, non seulement par son caractère sacré, mais aussi par ses ressources économiques et par l'effectif de sa population qui atteignait quarante six mille individus. Il a aussi cité les noms de **ses hammams**, de **ses fontaines publiques**, de **ses madrasas**, de ses églises, de **ses tekkiyye** et de **ses souks**. Le plan de l'antique Al Quds se compose de deux parties principales : la première s'étend de Bâb Al khalîl à l'ouest jusqu'à Bâb As Silsila à l'Est, la seconde commence à Bâb Al Amûd et s'achève près du Nabî Daoud au sud. La ville était divisée en plusieurs quartiers comme

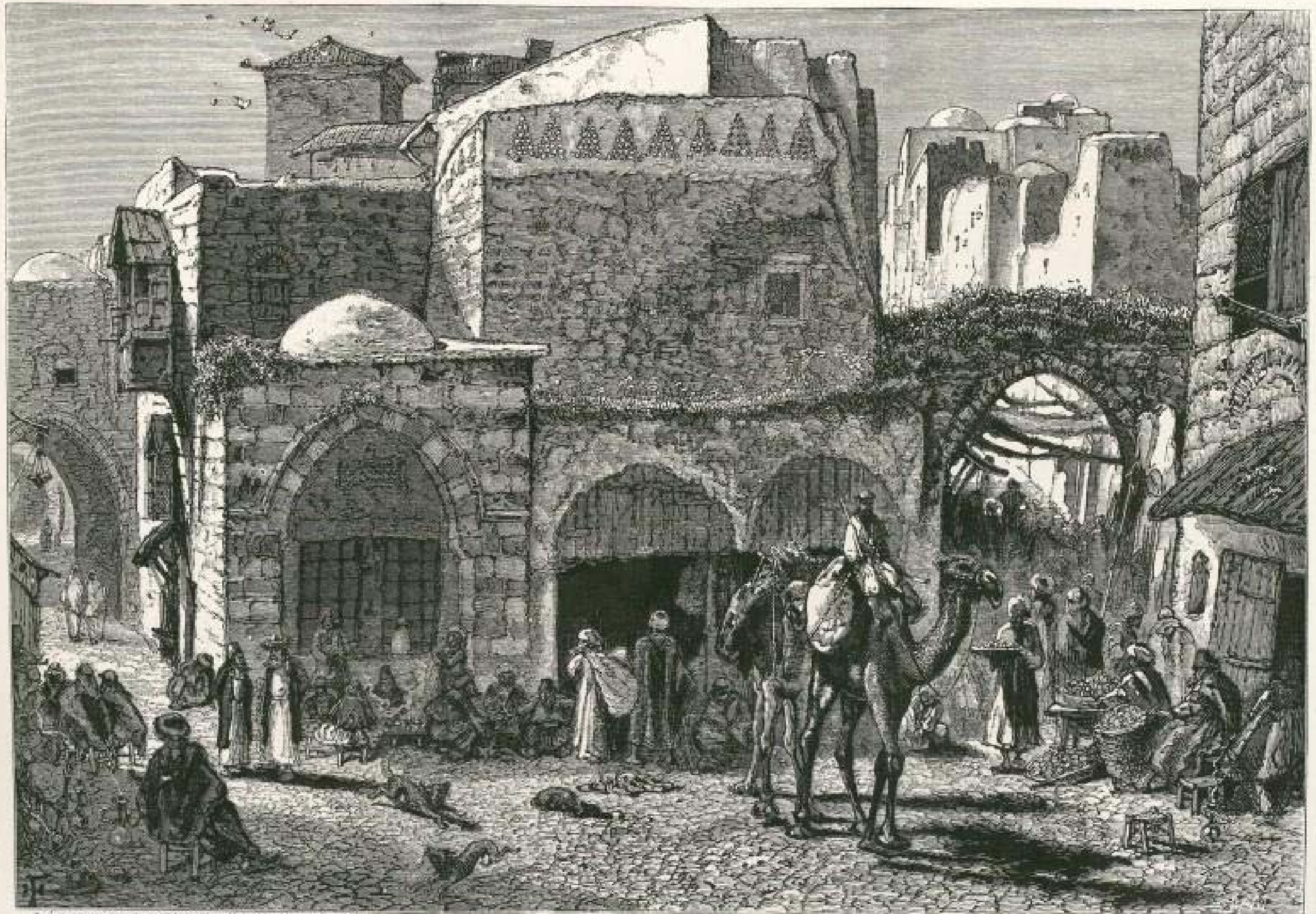
cela était le cas pour toutes les autres cités musulmanes depuis l'époque médiévale jusqu'au 19e siècle. Chacun de ces quartiers était habité par une communauté religieuse ou ethnique différente.
On trouve à Al Quds quatre quartiers de proportions inégales. Il y a tout d'abord **le quartier chrétien** qui est situé à l'ouest de la ville. Habité par les communautés arméniennes et romaines, ce quartier était le moins peuplé de la ville jusqu'en 1845 où le nombre de ses habitants ne dépassait guère 2390 âmes. IL y a ensuite **le quartier juif** qui couvre la partie sud est de la ville. Enfin, **le quartier Musulmans** se situe dans la partie nord est autour du Haram. A cause de la croissance démographique et de l'évolution sociale de la population, la ville a dû progresser et s'étendre dans toutes les directions, au delà des murailles, afin de pouvoir contenir tous les habitants et leurs nouvelles demeures. Il faudra remarquer ici que l'extension de la ville n'a pas suivi la même évolution dans toutes les zones parce que la nature topographique du relief y est différente. C'est ainsi que les habitants ont envahi les montagnes environnantes où furent construits les nouveaux beaux quartiers comme le quartier Al Machârif sur le Mont Al Mokabbir, **le quartier Cheïkh Jarrah** connu aussi sous le nom de Bâb As Sâhira, le quartier Masrâra, le quartier Lafta au nord et au nord est, les quartiers Al Baq'a et At Thawrî au Sud et les quartiers Ras Al 'Amûd et Wâdî Al Jawz à l'est.
Après la libération d'Al Quds des mains des Croisés par Salâh Al Din Al Ayyoubi, la ville a commencé à s'étendre au delà des murailles, mais il s'agissait là surtout de la construction d'édifices religieux destinés à conférer un caractère de sainteté à la banlieue d'Al Quds.



Fontaine arabe sur l'aqueduc provenant des vasques de Salomon.
…a chaussée, à laquelle l'aqueduc forme un parapet vers le nord, traverse la vallée de Hinnom précisément au-dessus du Birket-es-Soulthan.

Par la suite, à l'époque ottomane, les habitants musulmans d'Al Quds ont commencé, vers le milieu du 19e siècle, à bâtir à l'extérieur des murailles, des maisons, des cimetières, des palais de villégiature. Puis, à partir de 1860, ils y ont édifié des résidences permanentes. Ces constructions ont continué à se développer jusqu'à la première guerre mondiale. Il était tout à fait dans l'ordre des choses que les habitations musulmanes soient situées à proximité du quartier des Musulmans et d'Al Haram Al Charîf. Il semble que les édifices religieux susmentionnés et la construction de la route reliant Al Quds à Naplouse a l'extension de la Ville Sainte au delà des murailles. En réalité, les Musulmans, les Chrétiens et les Juifs ont

commencé à construire des habitations en dehors des anciennes murailles de la ville à la fin du 19e siècle et au début du 20e siècle. C’est ce que révèlent, en tout cas, les plans et les photographies aériennes qui datent de cette époque ainsi que les renseignements verbaux fournis par certains membres des familles musulmanes qui sont encore en vie. Par ailleurs, les documents émanant des non Musulmans qui entretenaient des relations avec les communautés musulmanes ont, eux aussi, fourni aux chercheurs des renseignements précieux sur cette question. Il est évident que ce développement de la ville nous renseigne sur le caractère des relations culturelles, religieuses et économiques qui prévalaient sous le règne des Ottomans ainsi que sur la nature des constructions qui étaient conformes à la mode de l’époque. Les chroniques historiques révèlent que les Chrétiens et les Juifs furent les premiers à habiter à l’intérieur des murailles au milieu de l’année 1950 environ et cela pour plusieurs raisons. C’est que les Musulmans possédaient déjà des habitations à l’intérieur de la ville. Par conséquent, ils n’avaient pas besoin d’en construire d’autres. En outre, ils habitaient dans des maisons appartenant aux biens de mainmorte dont le loyer était purement symbolique. Ils ne disposaient surtout pas de ressources financières qui pouvaient leur parvenir de l’extérieur comme c’était le cas pour les Juifs et les Chrétiens. Les rares familles musulmanes à avoir opté pour la construction des résidences et de palais à l’extérieur des remparts d’Al Quds étaient connues pour leur aisance et leur opulence.



La rue de la Porte de Damas.

C’est à partir de 1870 que les Musulmans ont commencé à construire des maisons pour le séjour permanent à l’intérieur des murailles dans cinq zones situées toutes au Nord de la ville et ayant des voies d’accès sur Al Haram Al Charîf et le quartier musulman sis à l’intérieur des murailles. Ces pâtés de maisons se sont surtout concentrés à proximité des édifices religieux comme la mosquée Sa’ad, **la mosquée Cheïkh Jarrâh**, la zaouïa Al Adhamiyya. Certaines agglomérations islamiques se sont multipliées à proximité de Bâb Jaffa, à Al Baq’a, à Masrâra, aux endroits qui entourent l’Avenue d’Ethiopie.
Une étude approfondie nous révéla qu’il y avait cinq quartiers musulmans situés à l’intérieur des murailles durant la période comprise entre 1865 et 1918. Il s’agit des agglomérations suivantes :
- Le quartier Mas’ûdiyya.
Ce quartier s’étend au nord de la porte de Damas. Son nom lui a été attribué par l’administration turque. Cette appellation a également concerné par la suite Sa’ad et Sa’ad. Depuis 1870 et jusqu’au milieu de

1890, on y a bâti très peu de maisons, sauf le long de l'Avenue des Anbiyya et de la Rue Naplouse. Les familles les plus renommées qui ont construit des maisons dans ce quartier sont celles des Ad Duzwâr, Nassîba, An Nachâchibî et Al Khalidî. Entre 1894 1918 a été édifiée la zone située entre Sa'ad et Sa'ad et les résidences des familles Ad Duzwâar et Nassîba sur l'Avenue des Anbiyya. Les familles Charaf, Ad Dawrî et Hijâzî se sont implantées dans cette zone. A noter ici que le recensement de 1905 dévoile l'existence de 119 familles de nationalité ottomane dont 59 sont musulmanes, 43 de religion chrétienne et les autres de confession juive.

- Le quartier Bâb As Sâhira.

Ce quartier est situé au nord de Bâb As Sâhira. Administrativement, il dépendait du quartier Cheïkh Jarrah.

En 1880, il n'y avait dans ce quartier que quatre maisons appartenant aux familles Al Ansârî, Al Chihâbî et al Husseïnî. Le nombre de ces résidences se multiplia dans plusieurs agglomérations dont la première apparut le long de l'Avenue Salah Al Din Al Ayyoubi et qu'occupèrent les membres des familles Al Husseïnî, Nassîba, Hallâ et Chichya, la deuxième au nord de Bâb As Sahîra où se concentrèrent les familles Al 'Alami, Al Husseïnî, An Nachachibî, Abû Sa'ûd, Al 'Afîfî et Al Badîrî. Pendant le recensement de 1905, ce quartier n'était pas autonome, mais il faisait partie intégrante de l'agglomération qui comprenait Wâdî Al Jawz, Al Husseïnî et Cheïkh Jarrah.

Dans leurs publications concernant la période comprise entre 1902 et 1904, les registres fonciers considéraient le quartier As Sâhira comme une zone autonome ne dépendant pas de Bâb As Sâhira malgré la similitude de leur nom. Des photographies aériennes prises en 1918 y ont révélé une cinquantaine d'habitations.

- Le quartier Wâdî Al Jawz.

Le quartier Wâdî Al Jawz est situé au nord et au nord est des murailles de la ville à proximité de l'ancienne route d'Arîha (Jéricho) dans la direction de la route d'Anâtâ.

Au milieu de l'année 1890 il n'existait dans cette zone que deux maisons au bord de la route, habitées par des membres des familles Al Badîrî et Chahwân.

Au début de la première guerre mondiale, d'autres maisons appartenant aux familles d'Al Hindî furent construites sur les pentes de la vallées Al

Jawz. Des familles comme celles d'Ad Durvîk, d'Al 'Akrmâwî, d'Abû Ghazâla, de Hamdûn, de Kamâl, de Qotaïni y ont bâti des résidences, mais celles ci étaient moins luxueuses et d'une apparence plutôt sobre que celles qui s'élevaient dans les autres quartiers. En 1918, on a pu recenser ces maisons à partir de photographies aériennes.

- Le quartier Al Husseïnî.

Le quartier Al Husseïnî se trouve à l'est de l'Avenue Salâh Al Din Al Ayyoubi et de la route de Naplouse, et au sud du Cheïkh Jarrâh. C'est dans cette région que sont apparus les plus vastes et les plus anciens quartiers musulmans.

En 1890, il n'y existait que six habitations qui étaient celles de Younès, Rabâh et Sélim Al Husseïnî. Deux maisons appartenaient à la famille Nassîba et une autre à la famille Afîfî. Ce quartier prit le nom d'Al Husseïnî parce que la quasi totalité de ses habitants était de cette famille. C'est sous ce nom d'ailleurs qu'il fut mentionné dans les permis de construction délivrés par la municipalité d'Al Quds.

- Le quartier Cheïkh Jarrâh.

Ce quartier est situé à l'extrême nord, au carrefour de la route de Naplouse et celle qui conduit au Mont Al Machhad. Les premières maisons y apparurent entre 1870 et 1890 et appartenaient aux familles Jâr Allah, An Nachâchîbî et Mourâd entre autres. Les Constructions se sont multipliées pour donner naissance au quartier Cheïkh Jarrâh.

Au début de 1918, des résidences appartenant aux familles Ad Dajânî, Hindiyya, Al Cheïkh, Ghoucha et Ad Dabîcha furent bâties à proximité du carrefour. On en dénombrait une trentaine à l'époque d'après des prises de vue aériennes.

A tous ces quartiers, il faudra ajouter la zone d'Al Baq'a dont la population est moitié musulmane, moitié chrétienne, et la région qui se trouve à proximité de Bâb Jaffa (Bâb Al Khalîl) en direction de Hûrat Al 'Inab.

Il est hors de doute que l'architecture dans la région d'Al Baq'a ressemble à celle des quartiers précités, alors que le quartier Hûrat Al 'Inab est tout à fait différent, puisqu'il abrite des familles multiconfessionnelles et se présente de ce fait comme un quartier cosmopolite.

Le fait à relever ici est que certaines familles musulmanes habitaient dans des quartiers chrétiens, comme les familles Masrâra et An Nachâchîbî dans les régions de **Mâmillâ** et Al Machiyya. D'autres s'installaient dans

les quartiers juifs à l'instar de la famille Al Ya'qûbiyya et même dans les quartiers juifs et chrétiens à la fois, ce qui est le cas de la famille As Sarrâfiyya.
Il est intéressant de constater que les quartiers musulmans se sont développés, au début, par le biais de la parenté et que les familles qui ont opté pour la construction d'habitations en dehors de l'enceinte d'Al Quds étaient riches et exerçaient une influence sur la vie politique, économique et religieuse de la ville. Nous en avons déjà cité quelques unes parmi les plus influentes.
Parmi les facteurs qui ont contribué amplement au développement de ces nouveaux quartiers situés en dehors des remparts de la ville, l'existence de voies de communication avec la Vieille Ville considérée comme le centre de l'activité commerciale où pullulaient souks, khânats (caravansérails), hammams (bains turcs), écoles et bâtiments publics.
L'apparition de nouveaux services publics en dehors des murailles a aussi grandement aidé au développement des quartiers dans cette partie de la ville. Notons, à titre d'exemple, l'ouverture de l'école Ar Râchidiyyi, l'ouverture de Bâb As Sahira qui demeurait auparavant close pendant la nuit et la prolifération de boutiques pour la commercialisation de produits alimentaires. La construction de la route menant à Naplouse et qui date de la fin du 19e siècle est pour quelque chose dans le développement de ces quartiers qui ont vu fleurir partout des boutiques mettant à la portée des gens des matériaux de construction.
Sous le détestable mandat britannique, la ville d'Al Quds a connu un grand développement urbain qui pourrait s'expliquer par les facilités accordées par les autorités britanniques aux Juifs désireux d'émigrer vers la Palestine. Le Fonds Sioniste pour la colonisation du territoire palestinien octroyait des sommes d'argent considérables aux émigrés juifs qui entreprirent la construction de maisons dans les villes palestiniennes et notamment à Al Quds Al Charîf. C'est ainsi que de nouveaux grands quartiers virent le jour à l'ouest et au sud ouest de la ville dont l'environnement historique de la ville d'Al Quds.
En 1948, la muraille occidentale de la ville devint une cloison étanche entre Arabes et Israéliens à la suite de la signature de l'armistice. Ainsi la ville nouvelle fut annexée à Israël. Après cette date une nouvelle ville arabe apparut au nord et vint prolonger la vieille cité.
Actuellement, trois parties bien distinctes composent la ville d'Al Quds :

- La cité antique entourée des murailles bâties par le Sultan Suleyman le Kanouni (Le Législateur) au 16e siècle. Elle comprend la majorité des monuments historiques et des sanctuaires islamiques.
- Le nouveau quartier situé au nord de la vieille cité et qui est considéré comme le prolongement de la ville vers le nord en direction du Mont des Oliviers.
- Le quartier du sud ouest qui constitue la partie juive de la ville moderne. Ce quartier s'est rapidement développé grâce à l'aide financière octroyée généreusement à Israël par les organisations sionistes internationales et les Etats Unis d'Amérique.

Après l'occupation de la ville arabe d'Al Quds en 1967, les forces sionistes, défiant toutes les lois internationales, ont procédé à l'annexion de la ville arabo musulmane à l'Etat d'Israël. De ce fait, des quartiers et des villages arabes comme Wâdi Al Jawz, At Thawrî, **Silwan, At Tûr**, Al Aïssawiyya, Beït Hanîna, Ch'ât, Falandiyya, Beït Safâfa, Charafât, Sûr Bâhir et bien d'autres régions furent rattachées à la municipalité israélienne d'Al Quds.

Par la suite, Israël entreprit la construction de grands quartiers comprenant des centaines d'immeubles où habitent maintenant des milliers de familles juives. La ville d'Al Quds a été ainsi privée de son cachet de cité arabo musulmane. Sa beauté légendaire fut étoilée et son importance touristique sur le plan religieux diminua considérablement.

Les autorités israéliennes ont élaboré de nouveaux plans pour la judaïsation de la ville. Pour réaliser cet objectif, elles ont créé un organisme dénommé « La Société pour l'Aménagement de la vieille ville » dont la tâche consiste à judaïser purement la ville antique. Son triste bilan se résume en la destruction des quartiers résidentiels arabes et leur substitution par des immeubles dont les propriétaires sont des Juifs. La promulgation le 30 juillet 1980 du statut spécial stipulant qu'Al Quds est la capitale d'Israël n'a fait qu'aggraver davantage la situation.

REFERENCES

Architecture islamique de Jérusalem

Lieux et édifices de la Jérusalem musulmane (Photos)

Lieux et édifices de la Jérusalem musulmane (Livre)

Materiaux Pour Un Corpus Inscriptionum Arabicarum

Max Van Berchem

Le Quartier Des Maghrébins

Histoire De Jérusalem Et D' Hébron Depuis Abraham

Fondations Pieuses En Mouvement